



Ana Maria Alves

## Alguns aspectos do antisemitismo em Louis-Ferdinand Céline

De l'antisémitisme chez Louis-Ferdinand Céline





**Ana Maria Alves**

**Alguns aspectos do antisemitismo em  
Louis-Ferdinand Céline**

**De l'antisémitisme chez Louis-Ferdinand Céline**

Dissertação apresentada à Universidade de Aveiro para cumprimento dos requisitos necessários à obtenção do grau de Mestre em Estudos Franceses, realizada sob a orientação científica da Professora Doutora Otília Pires Martins, Professora Associada do Departamento de Línguas e Culturas da Universidade de Aveiro.

**o júri**

**Presidente**

Doutor Luís Machado de Abreu, Professor Catedrático da Universidade de Aveiro.

**Vogais**

Doutora Maria Teresa Alves de Sousa Almeida, Professora Associada da Faculdade de Ciências Sociais e Humanas da Universidade Nova de Lisboa.

Doutora Otilia da Conceição Pires Martins, Professora Associada da Universidade de Aveiro (orientadora).

## Remerciements

Au terme de ce travail, nous souhaiterions exprimer notre profonde reconnaissance à tous ceux qui, de maintes façons, depuis deux ans, nous ont aidée et encouragée.

Cette aventure n'aurait pu aboutir sans leur soutien, manifesté sous différentes formes: des critiques, des suggestions, des apports précieux qui ont indéniablement enrichi le résultat final de notre recherche.

Nous pensons, tout particulièrement à Madame Otília Martins, qui a accepté de diriger cette thèse. Ses précieux conseils et ses encouragements se sont avérés décisifs dans l'élaboration de ce travail. Pour tout cela, l'expression de notre gratitude va bien au-delà des simples formules de convenance.

Nous remercions aussi les professeurs qui nous ont dispensé leur précieux savoir dans le cadre des cours et des séminaires de la première année de *Mestrado*: nous aimerions rappeler, ici, de nouveau, Mme Otília Martins mais aussi Mr. Paul Gorceix, Mr. Eugénio Lisboa, Mr. Rui Magalhães, Mme Maria Hermínia Laurel, Mr. Maggetti et Mr. António Miranda.

Nous tenons à exprimer notre reconnaissance à tous les Bibliothécaires qui nous ont guidée dans les voies –parfois hermétiques- de la recherche bibliographique dans différentes Bibliothèques, parmi lesquelles ont droit de cité: la Bibliothèque de l'Université d'Aveiro et de Porto mais encore la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, de la Sorbonne, du Centre Pompidou, Sainte-Geneviève, l'Institut Mémoires de l'Edition Contemporaine et le Centre de Documentation Juive Contemporaine.

Il nous faut aussi souligner le rôle fondamental de l'Institution dans laquelle nous exerçons le métier d'enseignante de Français -*Escola Superior de Educação de Bragança*. En effet, l'attribution d'une Bourse Prodep qui nous a permis, six mois durant, d'effectuer nos recherches en France pour ensuite nous consacrer entièrement à la rédaction de notre thèse, s'est avérée déterminante pour le succès de notre projet.

Une pensée spéciale pour Mr. Mário Chuva, du Service des Thèses de l'Université d'Aveiro, qui a toujours répondu promptement à nos appels de détresse. Son optimisme et sa «force tranquille» nous ont souvent rendu courage et espoir.

L'expression de la gratitude envers nos amis, c'est à dire, ceux qui nous ont prouvé, tout le long de ce cheminement, que l'amitié et la solidarité vraies sont essentielles pour dépasser les écueils de l'existence, l'expression de cette gratitude ne peut supporter ni adjectifs pompeux ni verbiage excessif. Nous nous limiterons à graver ici, leurs noms: Leonor, Sofia, Dora, Joana, Patricia, Pedro, Inês, João, Fátima, Lia, Isabel, Carlos, Sandra et particulièrement Fátima et Paulo qui nous ont toujours accueillie, à cœur ouvert, sous leur toit, lors de nos séjours à Aveiro. Et puis il y a Hélène, qui a suivi un parcours semblable au nôtre et qui, malgré son trop plein de travail, nous a, sans cesse, démontré sa disponibilité et sa générosité. Nous avons partagé les Séminaires de *Mestrado* et les longs voyages entre Bragança et Aveiro et ces moments partagés sont devenus, inexorablement, le temps et l'espace d'une belle amitié.

Enfin, qu'il nous soit permis de souligner l'importance de notre famille dont l'appui s'est exprimé, au long de ces deux dernières années, sous d'innombrables formes et sans lequel rien n'aurait été possible.



## resumo

Este trabalho visa o estudo de alguns aspectos do anti-semitismo em Louis-Ferdinand Céline. Incide, na sua essência, na tentativa de compreender o percurso psicológico do autor que o leva da afirmação e reivindicação virulentas do seu anti-semitismo, na época dos panfletos, a uma reflexão e justificação dolorosas aquando da *Libération*.

Após uma breve contextualização histórica para melhor definir e apreender o posicionamento político de Céline, a reflexão desenvolvida ao longo de toda a dissertação tende a demonstrar que, hoje em dia, o verdadeiro ódio, bem patente nos *pamphlets* anti-semitas do autor, parece ter desaparecido. Tal facto permite um distanciamento desses escritos anti-semitas, no sentido de estabelecer um paralelismo com a *trilogie –D'un château l'autre, Nord, Rigodon-* onde o escritor narra o exílio vivido entre 1944 e 1951, provocado pela sua atitude política e anti-semita.

Os seus três últimos romances vêm permitir a Céline, responder, publicamente, às acusações contra ele proferidas na época. Estes concedem-lhe, finalmente, a oportunidade de traçar, com orgulho, uma biografia que se ergue em balanço definitivo de um destino.

## abstract

This study is about some aspects of the anti-Semitism in Louis-Ferdinand Céline's work. Essentially on the perception of Céline's world and what drove him to state virulently his anti-Semitism at the time when he wrote the pamphlets, and later on to question and justify himself painfully. To help understand the author's position in politics, a short analysis of his time will be drawn previously.

Then, this research will try to demonstrate that nowadays the real hatred from the anti-Semite pamphlets seems to have faded away. This allows us to distance ourselves from the pamphlets and to compare them to the author's trilogy. This way we can verify that Louis-Ferdinand Céline not only tells us about his anti-Semite opinions in the context of the French *Libération* – but also, it grants him the possibility of answering publicly the accusations that he was charged with at the *Libération*, and finally enables him to outline a biography and make a proud and final balance of his destiny.

## résumé

Cette recherche a pour objet l'étude de certains aspects de l'antisémitisme chez Louis-Ferdinand Céline. Elle porte, dans son essence, sur la tentative de comprendre la démarche psychologique de l'auteur qui l'amènera de l'affirmation et de la revendication virulentes de son antisémitisme, à l'époque des *pamphlets*, à une réflexion et justification douloureuses lors de la Libération.

Ce travail propose, d'abord, une brève approche de l'époque, de façon à appréhender, par la suite, sa position d'écrivain en politique.

Ainsi, cette étude tend à démontrer que, de nos jours, la véritable haine, celle qui découle, en partie, des *pamphlets* antisémites de l'auteur, semble s'estomper. Ce fait nous permet de mieux nous distancer de ces écrits et de les comparer à la *trilogie* – *D'un château l'autre*, *Nord*, *Rigodon* –, afin de prouver que ce dernier y fait, non seulement le récit de son exil au cours des années 1944-1951 – exil dû aux dangers que ses prises de positions antisémites lui font courir en France, au moment de la Libération –, mais cette *trilogie* lui permet également de répondre publiquement aux accusations qui lui ont été portées à la Libération et lui concède, *in fine*, l'occasion d'ébaucher une biographie, et de dresser, avec une certaine fierté, le bilan définitif de son destin.



## Abréviations et références

Toutes les références aux textes de Céline, de même qu'aux ouvrages critiques et théoriques, sont données au premier appel de note, au début de chaque partie, tout au long de cette recherche.

Les romans de Céline –*D'un château l'autre*, *Nord* et *Rigodon*– renvoient à la collection Folio Gallimard, édition de 1999.

Féerie pour une autre fois II et Les Entretiens avec le Professeur Y ont été cités dans l'édition critique de Henri Godard chez Gallimard– collection «Bibliothèque de la Pléiade»–Romans IV.

*Les Pamphlets* –*Bagatelles pour un massacre*, Paris, Denoël, 1937; *Les Beaux draps*, Paris, Nouvelles Éditions Françaises, 1941 et *L'École des cadavres*, Paris, Denoël [rééd. 1942]– ont été abrégés en *BM*, *BD*, *EC*.

Pour ne pas alourdir le texte, dès la première mention, les huit recueils des Chiers Céline ont été abrégés en *CC1*, *CC2*, etc.



«[...] Des immatures jugent les errements de Céline sans se rendre compte que l'œuvre de Céline, grâce à ces errements, contient un savoir existentiel qui, s'ils le comprenaient, pourrait les rendre plus adultes. Car le pouvoir de la culture réside là: il rachète l'horreur en la transsubstantiant en sagesse existentielle».

[Kundera, Milan, *Les testaments trahis*, Paris, Gallimard, 1993, p. 273.]



## **Introduction**



La critique évoque fréquemment l'œuvre de Franz Kafka pour mieux définir le monde décrit par Louis-Ferdinand Céline. Cela, parce que les personnages centraux des écrits de cet écrivain français, que ce soit Bardamu, Ferdinand ou Céline lui-même, sont fréquemment qualifiés de personnages «Kafkaïens», en raison de leur longue errance dans un monde absurde et horrible. Tous ces personnages sont souvent caractérisés de par leur isolement au sein même de l'humanité et de par leur incapacités à y trouver leur place. À l'instar de ceux-ci, Céline est conscient de sa profonde singularité face aux autres hommes, face à cette société envers laquelle il se sent étranger et où il est cependant contraint de vivre. Celle-ci lui apparaît menaçante et insupportable. De la sorte, la vision de l'humanité chez Céline est pessimiste, et ses rapports avec elle sont douloureux.

En même temps qu'il défend cette singularité, il rejette toute filiation et se refuse à devenir chef de file d'une école: Céline ne se reconnaît pas de père.<sup>1</sup> Tout autre écrivain, du passé ou contemporain, français ou irlandais –on pense ici à Joyce–, et quel que soit le niveau qu'il ait atteint dans la création de sa propre langue, se trouverait relégué dans la masse informe du monde des lettres dont Céline n'a cessé de vouloir se dégager. C'est sur l'innovation de style, comparativement à d'autres écrivains et lui, que Céline fonde sa différence: Céline s'érige en *cavalier seul*<sup>2</sup> contre tous, même contre son propre éditeur.<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> Godard, Henri, *Céline scandale*, Paris, coll. Folio, Gallimard, 1998, pp.20-23.

<sup>2</sup> Expression empruntée à François Gibault, cité dans «Céline, cavalier seul», *Magazine Littéraire*, n° 317, janvier 1994, pp. 23-26.

<sup>3</sup> Voir la correspondance de Céline avec les Éditions Gallimard: «Lettres à la N.R.F.». Cette opposition violente est due, essentiellement, à des raisons liées à la mise à l'écart de Céline à la Libération et au succès d'autres écrivains pendant la période qui suivit. Certains écrivains ont bénéficié de grands tirages (Gide, Sartre, Mauriac, Claudel), contrairement à ceux de Céline qui se sont maintenus désespérément bas.

Philippe Muray souligne l'idée que Céline «s'est offert le luxe terrible d'être, au moment où il écrivait, l'homme le plus seul du monde. Seul comme Céline»<sup>4</sup>.

Aussi se présente-t-il comme un dandy esthète et provocateur, pour qui l'antisémitisme, de même que l'engagement politique chez d'autres, est un garde-fou. Il nourrit l'image du saltimbanque détaché, dégagé, opinion qu'il voudrait laisser de lui au lecteur.

Le temps de la polémique étant révolu, Céline angoisse et brouille le public: «La politique, c'est la colère!»,<sup>5</sup> dit-il, se défendant alors d'en faire. Il joue au rigolo avec une singularité non feinte: «Il faut être plus qu'un petit peu mort pour être vraiment rigolo! Voilà! Il faut qu'on vous ait détaché»<sup>6</sup>. Or, Céline, maître penseur de la terreur dans les lettres, fascine, à l'opposé des ironistes, et prétend écrire comme il pense. Il se positionne en héros de la solitude: seul comme tous. Il proclame être, avant tout, la victime, le témoin et la bascule de la parole de l'abjection. Sa clairvoyance transcende alors le rire issu de l'horreur. Ainsi «la construction de ses livres s'invente comme un écho de ses énoncés hyper lucides».<sup>7</sup> La provocation exacerbée existe dans l'œuvre mais aussi face aux journalistes.

Tour à tour martyr et réhabilité, Céline est parfois présenté comme le maillon ultime d'une chaîne formée par plusieurs pièces de la littérature moderne. Devons-nous alors, à l'instar du critique Philippe Muray, voir, dans l'écriture célinienne, et dans le personnage paroxystique, un «traitement médical de l'histoire préhistorique contemporaine?»<sup>8</sup> Céline serait-il plus compréhensible si nous lui attribuions la gloire d'avoir su élaborer une radioscopie des plus audacieuses des bases pulsionnelles du fascisme?

Céline se place alors au centre d'un défi artistique et d'une malédiction sublimée, d'un geste noir et provocateur qui, d'emblée, échappent à toute morale, à toute politique. Car, il fait de l'Art avec le Mal, et pour Philippe Muray, le Mal est le grand art, le seul.

Céline aurait donc su que le mal ne se liquide pas de l'*avision* politique, mais que le seul lieu où le mal peut s'inverser en Bien est l'œuvre.<sup>9</sup>

---

<sup>4</sup> Muray, Philippe, *Céline*, Paris, coll. Tel Quel, Gallimard, 1981, p. 110.

<sup>5</sup> Céline, Louis-Ferdinand, *Romans IV: Entretiens avec le professeur Y*, (édition présentée, établie et annotée par H. Godard), Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1996, p. 496.

<sup>6</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 24.

<sup>7</sup> Muray, Philippe, *op. cit.*, p. 204.

<sup>8</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 24.

<sup>9</sup> Muray, Philippe, *op. cit.*, p. 111.



Aussi Céline est-il communément admis comme un révolutionnaire et un subversif de l'écriture. Il tente, avant tout, d'interpréter l'histoire, de relier la leçon du passé à l'actualité la plus proche.

Sans faire de Céline un saint, on ne peut manquer de remarquer qu'il recèle une part d'humanisme: il est médecin et, par conséquent, il est investi de l'obligation morale –pour laquelle il a prêté serment- de soulager la souffrance humaine. D'ailleurs, dans sa vie, comme dans ses trois derniers romans, il n'y manque pas, allant jusqu'à montrer une véritable obsession pour la médecine. D'autre part, il existe des détails qui renforcent cette idée d'un Céline humaniste, l'un d'eux étant le témoignage d'un ami: «Céline, pour moi, c'était un homme du Moyen-âge ou de la Renaissance revenu sur terre qui supportait mal le XXe siècle. C'était un grand et sacré bonhomme».<sup>10</sup> Le second détail est l'interview consacrée à Rabelais, auquel Céline ne manque pas de s'identifier: «J'ai eu dans ma vie le même vice que Rabelais. J'ai passé moi aussi mon temps à me mettre dans des situations désespérées. Comme lui, je n'ai rien à attendre des autres, comme lui, je ne regrette rien».<sup>11</sup>

Pour avoir côtoyé la souffrance des hommes, en particulier celle des pauvres, par sa condition de médecin, Céline a acquis une grande connaissance des misères humaines. S'il dénonce vigoureusement les travers de l'humanité, c'est peut-être parce qu'il souhaite la voir s'améliorer; de même, son pacifisme, sa pratique de la médecine, montrent son horreur de voir mourir les hommes. Il a même inventé une langue anti-bourgeoise qui servait aussi son dessein. D'ailleurs, il n'aurait jamais été question pour Céline de dénoncer la misère humaine avec la langue de ceux qui l'exploitent,<sup>12</sup> il n'aurait pas été plus judicieux, pour le même Céline, de décrire l'état anarchique du monde avec la langue littéraire du bourgeois. Aussi, à travers le style de Céline devine-t-on une vision du monde qui se veut lucide et désespérée, une vision apocalyptique. Chez lui, l'écriture à haute voix a pour fonction de croire et de faire croire à la force de l'argot, ou du langage du peuple, de même que l'argot a pour fonction de donner une épaisseur sociale et un don à la voix. Le style parlé n'est-il pas l'arme de choc d'un adepte du parler vrai?

Avec ce style, qui proviendrait donc d'une spontanéité et d'une certaine authenticité, Céline cherche une forme de contagions, de persuasion. À travers cette langue, Céline veut coudoyer le peuple, sans arrière pensée. À cet égard, Julia Kristeva,

---

<sup>10</sup> Geoffroy, Georges, «Céline en Angleterre», Paris, *Cahiers de L'Herne* n°3, 1963, p. 12.

<sup>11</sup> Céline, Louis-Ferdinand, «Rabelais, il a raté son coup», Paris, *Cahiers de L'Herne* n°5, 1965, p. 21.

<sup>12</sup> Alméras, Philippe, *Les idées de Céline*, Paris, Berg international, 1992, p. 65.

voyant en Céline un inéluctable visionnaire, fait l'éloge d'une littérature à la hauteur de la seconde guerre mondiale: «Céline, lui, parle du lieu de cette horreur, il s'y compromet, il est dedans».<sup>13</sup>

C'est précisément sur cette époque trouble et bouleversée, que nous avons décidé de porter notre regard, car nous voulons essayer d'esquisser le parcours d'un homme qui a traversé un monde sinistré.

Ainsi notre étude portera, dans son essence, sur la tentative de comprendre la démarche psychologique de l'auteur qui l'amènera ainsi de l'affirmation et de la revendication virulentes de son antisémitisme, à l'époque des *pamphlets*,<sup>14</sup> à une réflexion et justification douloureuse lors de la libération. C'est pourquoi, il nous a paru nécessaire, dans un premier temps, de situer l'auteur par rapport à son époque afin d pouvoir analyser et comprendre, par la suite, sa position d'écrivain en ce qui concerne la politique.

En outre, la présente recherche se centrera sur des spécificités céliniennes, notamment sur particularités des *pamphlets* antisémites: *Bagatelles pour un massacre*, *L'Ecole des cadavres*, *Les beaux Draps*. Néanmoins, la référence constante à l'œuvre romanesque<sup>15</sup> est indispensable pour mieux appréhender la prise de position de l'écrivain par rapport au thème à développer.

Tout au long de ce travail, nous déploierons notre analyse dans l'intention de démontrer que, de nos jours, après plus d'un demi-siècle, la véritable haine contre Céline – la haine qu ressort de la lecture des *pamphlets* antisémites- semble avoir disparu. Fait qui nous permet de mieux nous distancer des écrits antisémites et de les comparer aux œuvres romanesques de l'auteur, plus particulièrement à la trilogie: *D'un château l'autre*, *Nord* et *Rigodon*.<sup>16</sup>

---

<sup>13</sup> Kristeva, Julia, *Pouvoirs de l'horreur*, Paris, Seuil, 1980, p. 120.

<sup>14</sup> «On ne pourra parler de «pamphlets» comme de n'importe quels autres livres, tant qu'ils seront hors de portée du lecteur, hors du commerce normal des livres», Alméras, Philippe, «Les pamphlets», *Magazine Littéraire*, n° 116, septembre 1976, p. 22.

<sup>15</sup> Il nous semble important de prévenir le lecteur que d'autres références seront faites par rapport à l'œuvre de Céline, nommément: *Voyage au bout de la nuit*, *Mort à Crédit*, *L'Église* entre autres écrits qui nous ont semblé essentiels pour justifier certaines positions prises par l'auteur.

<sup>16</sup> Romans, II, *D'un château l'autre*, *Nord*, *Rigodon*, (édition présentée, établie et annotée par Henri Godard), Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1996.

Nous nous attarderons, alors, sur ces trois romans qui forment un ensemble indissociable appelé communément *Trilogie allemande*. Céline y fait essentiellement le récit de son exil en Allemagne et au Danemark en compagnie de sa femme Lili et de son chat Bébert, au cours des années 1944-1951. Ce fut un long voyage, entrepris pour échapper aux dangers que ses prises de positions antisémites lui font courir en France, au moment de la Libération. *D'un château l'autre*, publié en 1957, se veut un témoignage sur les derniers instants du régime de Vichy, passés à Sigmaringen, en Allemagne, où les derniers collaborateurs se sont réfugiés pour fuir à l'Épuration. Le roman se construit sur une succession de scènes, prétendument historiques, qui permettent, malgré quelques inexactitudes, de restituer l'ambiance et la déchéance dans laquelle la Collaboration vit ses derniers instants: Céline lui-même se considère plus comme un «œil» que comme un acteur, dans ce roman, un médecin qui braque son microscope au-dessus d'une colonie de microbes. Dans *Nord* (1960), qui est, dans son essence, le récit des aventures vécues par Céline et ses proches dans un petit village situé au nord de Berlin, au milieu de personnages hostiles, l'auteur reprend un rôle plus actif. Enfin *Rigodon*, achevé la veille de la mort de Céline, en 1961, mais seulement publié en 1969, est le roman de ses errances en train vers le Danemark, au travers d'une Allemagne bombardée et au bord de la destruction.

Parce que sa rédaction se situe à la fin de sa vie, cette *trilogie* permet à l'auteur de répondre publiquement aux accusations qui lui ont été portées en France, à la Libération, mais elle lui concède, également, l'occasion d'établir une biographie. En outre, il y fait, avec une certaine fierté, le bilan définitif de son destin, qu'il place bien au-dessus de celui de ses adversaires et de l'opinion publique.

À partir du début des années cinquante –période qui correspond à la fin de l'exil danois-, il y a une volonté claire chez Céline d'en revenir au premier scandale, de nature littéraire. L'homme à style contre l'homme à idées: au fur et à mesure que l'œuvre progresse, progresse aussi ce credo simple.<sup>17</sup> Céline insoutenable, victime de l'abjection, bénéficie d'une légende tel un martyr persécuté. Il est effectivement parvenu à abattre la carte du scandale dont il est à la fois sujet et objet.

---

<sup>17</sup> «Le scandale célinien [...] est avant tout d'ordre littéraire», écrit Philippe Muray qui, dans ses analyses, souscrit et suit l'argumentation de Céline. Philippe Muray, *Céline, op. cit.*, p. 27

Et la dénonciation répétée du scandale renvoie, de manière inévitable, son auteur, à un angélisme mièvre et pudibond qui exerce, par la même, une sorte de séduction sulfureuse.

Céline suscite l'admiration et la haine et condense, autour d'un nom, de multiples réactions contradictoires. C'est autour de sa figure d'écrivain et de narrateur que se cristallise le mieux l'écriture d'un monde qui menace à chaque instant de n'être plus, et qui pourtant perdure.

Dans *Céline Scandale*, Henri Godard affirme que l'œuvre de cet écrivain maudit «est le lieu d'un conflit apparemment insoluble de deux valeurs dont nous avons également besoin. Elle est au même degré, le plus haut, l'incarnation de l'une: la littérature, et la négation d'une autre: l'affirmation d'une identité et d'une égalité essentielles de tous les hommes».<sup>18</sup>

C'est justement cette pluralité de sens et de niveaux d'interprétation qui confère, à l'écriture célinienne, sa richesse et son mystère; qui explique aussi le mélange d'avidité et de répulsion, de gêne et de fascination ressenties par le lecteur des *Pamphlets* et de la *Trilogie*...à plus forte raison par le chercheur qui se propose d'en saisir l'essence.

Notre travail s'assume donc comme une tentative d'exorciser des préjugés vieillis et réducteurs. Car, au-delà des préjugés, il y a la littérature et la culture, comme l'a si bien écrit Milan Kundera, qui rachètent l'horreur, «en la transsubstantiant en sagesse existentielle».<sup>19</sup>

Pour comprendre Céline, il faut oser regarder le Mal en face et saisir l'instant précis où par une étrange alchimie, la création littéraire altère le Mal en Bien.

---

<sup>18</sup> Godard, Henri, *Céline Scandale*, Paris, coll. Folio, Gallimard, 1998, p. 22.

<sup>19</sup> Kundera, Milan, *op. cit.*, p. 273.

# **I**

## **La France sur la voie de l'antisémitisme**



**«[...] Le Français est antisémite d'instinct, bien entendu, mais il n'aime pas avoir l'air de persécuter des innocents pour de vagues histoires de peau».**

[Brasillach, Robert, *Notre avant-guerre*, Paris, Le livre de Poche, 1992, p. 244]





### 1. *L’Affaire Dreyfus*: une expression de l’Antisémitisme

**«En 1894, le procès devant le conseil de Guerre fait l’unanimité: tous les Français sont convaincus de la culpabilité du capitaine Dreyfus. Face à l’obstination de ses premiers défenseurs, c’est l’hystérie dénonciatrice des antisémites qui va transformer cette affaire en affaire juive».**

[Winock, Michel, «Les deux France», *L’Histoire* n°173, p. 60]

L’histoire des Juifs de France a commencé en Gaule, avec l’installation de quelques familles juives dans les villes des bords de la Méditerranée. Au début du Moyen Âge, ils sont vigneron, agriculteurs, marchands, médecins etc. À la cour de Charlemagne, on trouve même un ambassadeur juif!

Une culture riche et ouverte au monde s’épanouit, d’abord au nord puis au sud de la Loire. Commentateurs de la Bible, comme le célèbre Salomon ben Isaac de Troyes<sup>20</sup>, autrement dit Rashi<sup>21</sup>, philosophes, astronomes, ils débattent des questions qui agitent le temps, avant que les expulsions<sup>22</sup> ne se succèdent à partir de la fin du XIIe siècle.

---

<sup>20</sup> Au XIe siècle, Rashi de Troyes témoigne de l’ouverture au monde et de la modernité intellectuelle du judaïsme français. Ses commentaires de la Bible ont fait de lui un maître incontesté dans tout l’Occident.

<sup>21</sup> Rashi est un acronyme pour *Rabbi Shelomo ben Isaac*; presque tous les auteurs juifs du Moyen Âge sont ainsi désignés par des acronymes.

<sup>22</sup> Les Juifs avaient été bannis de France par Charles VI, dit «le fou», en 1394.

Au XVe et XVIe siècles, les nations juives se reconstituent progressivement dans quelques foyers: Alsace, Lorraine, Su-Ouest. Cas particulier: Avignon et le Comtat Venaissin, où, bien que protégés par le Pape, les Juifs subissent cependant d'humiliantes discriminations, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

Tout change avec la Révolution: les Juifs sont alors près de 40000 en France et le 27 septembre 1791, ils deviennent des citoyens à part entière. Le XIXe siècle consacre leur intégration: Rothschild, Pereire, Offenbach...autant de noms dont la sonorité s'est associée, au cours des temps au symbole d'une réussite exceptionnelle et d'une ascension sociale prodigieuse.

Cette ascension n'est, certes, pas sans nuages. Le XIXe siècle est aussi celui où s'exprime un antisémitisme politique et littéraire d'une rare violence qui va se déchaîner à l'occasion de l'affaire Dreyfus et deviendra un principe de gouvernement sous l'occupation.

Dans la vision la plus commune qu'ont nos contemporains de l'*affaire Dreyfus*, le dreyfusisme va de soi puisqu'il incarne le combat de la justice et de la vérité, mené contre les champions d'un nationalisme chargé d'antisémitisme, qui se sont acharnés contre une victime innocente.

Selon Michel Winock, «nous devons aujourd'hui faire l'effort d'imagination nécessaire pour comprendre à quel point le dreyfusisme des origines, le dreyfusisme héroïque des militants de la vérité, le dreyfusisme inlassable d'une poignée de proches et d'amis du condamné, grossie d'une autre poignée d'écrivains et d'hommes politiques saisis par le doute, nageait contre le torrent des idées reçues, des respects nécessaires et des évidences massives».<sup>23</sup>

Une lecture strictement événementielle distinguerait sans doute trois temps, dans le détail desquels nous n'entrerons pas ici. De l'automne 1894 à l'automne 1897 environ, court une histoire d'espionnage. En effet, le procès Dreyfus devant le conseil de guerre, en décembre 1894, avait fait l'unanimité: l'officier français, Alfred Dreyfus, avait été accusé d'espionnage au profit de l'Allemagne. Puisque cet officier était juif et qu'il avait eu l'audace de clamer son innocence mettant l'autorité de la justice et surtout de l'armée française, il était devenu l'enjeu d'une formidable campagne de haine antisémite.

---

<sup>23</sup> Winock, Michel, «L'antisémitisme est-il le cœur de l'affaire Dreyfus?», *L'Histoire* n°10, janvier 2001, p.68.

Les antisémites patentés à la Drummont –dont les pamphlets antisémites étaient, tout de même, parmi les succès de librairie non seulement de l'époque mais du siècle– n'étaient pas les seuls à accabler le capitaine, convaincu d'espionnage.

Il y avait dans la meute qui le poursuivait, toute une partie de cette France ancienne qui jamais n'avait vraiment admis l'institution de la République et qui voyait derrière Dreyfus tout un sombre complot destiné à salir l'honneur de la Patrie. Et puis, d'un autre côté, il y avait la gauche, la majorité de la gauche, qui estimait que l'on n'en ferait pas tant si Dreyfus était un pauvre et qui, ne voyant dans toute l'histoire que l'affrontement de deux fractions de la bourgeoisie, considérait que la classe ouvrière n'avait pas à prendre partie.

En outre, contre lui, il avait tout le pays: la gauche et la droite, les royalistes et les socialistes, les conservateurs et les radicaux, ainsi que l'ensemble du gouvernement.

Éric Cahm, dans son livre *L'Affaire Dreyfus*, souligne que «les juifs eux-mêmes ne réagissent guère à cette affaire [...]. Ils vont, pour la plupart, continuer à se réfugier dans le silence, dans l'espoir de ne pas offrir de cible à leurs adversaires».<sup>24</sup> Selon Éric Cahm, Bernard Lazare, jeune critique littéraire juif, vient rompre la passivité peureuse. En effet, ce dernier se donne le rôle d'un prophète d'Israël: il avait tenu à défendre en Dreyfus l'ensemble de son peuple en affirmant que le capitaine avait été arrêté «parce qu'il était juif [et] c'est parce qu'il était juif qu'on l'[avait jugé], c'est parce qu'il était juif qu'on l'[avait] condamné, c'est parce qu'il [était] juif que l'on n'a pu faire entendre la voix de la justice et de la vérité».<sup>25</sup> Bernard Lazare, employé par la famille Dreyfus pour rassembler les preuves de l'erreur judiciaire, finit par troubler une partie de la presse en publiant sa brochure révisionniste,, d'abord en Belgique, puis chez Stock à Paris, où celui-ci demandait la révision du procès et affirmait l'innocence du capitaine Dreyfus. En réponse à cette brochure, le nouveau ministre de la Guerre, le général Billot, déclara le 18 novembre 1896: «Le conseil de guerre, régulièrement composé, a régulièrement délibéré, et en pleine connaissance de cause, a prononcé sa sentence à l'unanimité des voix. Le conseil de révision a rejeté, à l'unanimité des voix, le pourvoi du condamné. Il y a donc chose jugée, et il n'est permis à personne de revenir sur ce procès».<sup>26</sup>

---

<sup>24</sup> Cahm, Éric, *L'Affaire Dreyfus*, Paris, Librairie Générale Française, 1994, p. 51.

<sup>25</sup> Lazare, Bernard, *Une erreur judiciaire. L'Affaire Dreyfus*, Paris Allia, 1993, p. 6.

<sup>26</sup> Winock, Michel, «L'antisémitisme est-il le cœur de l'Affaire Dreyfus?», *op. cit.*, pp. 68-69.

Alfred Dreyfus est donc coupable! Nul ne peut remettre en question l'honnêteté, la probité, le patriotisme des membres du conseil de guerre. Contre l'interprétation officielle qui est donnée ne se dressent que des individus isolés, convaincus de l'erreur officielle: la famille du condamné d'abord –Lucie, épouse du Capitaine Dreyfus et Mathieu, frère de l'accusé-, quelques journalistes et hommes politiques, puis un officier placé à la tête du service de renseignement français, le commandant Piquart. Les efforts de la famille eussent été vains si le commandant Piquart n'avait découvert, «en confrontant le bordereau avec deux lettres d'un autre officier –le commandant Esterhazy»,<sup>27</sup> que l'écriture du bordereau attribué à Dreyfus était, en fait, celle d'Esterhazy». Éloigné de Paris, en octobre 1896, par ses supérieurs qui ne voulaient, en aucun cas, que ses découvertes soient rendues publiques, le commandant Piquart eut cependant à cœur d'avertir son ami, l'avocat Louis Lebois, de sa découverte. C'est celui-ci qui sut convaincre Auguste Scheurer-Kestner, vice-président du Sénat, de l'innocence de Dreyfus. Scheurer clame partout sa conviction et, peu à peu, «le monde politique apprend que le vice-président du Sénat est convaincu de l'innocence du déporté de l'île du Diable, [et] qu'il a des preuves en main».<sup>28</sup> Cette fois, le dreyfusisme avait rallié l'un des grands personnages de l'État.

Le camp des dreyfusards commençait à se constituer peu à peu dans les milieux intellectuels que fréquentait Bernard Lazare. Un des premiers à s'engager fut Lucien Herr, militant socialiste, bibliothécaire de l'École Normale Supérieure, convaincu de l'innocence de Dreyfus par Lucien-Lévy-Bruhl, professeur, de philosophie et cousin de Dreyfus.<sup>29</sup> Autour de ces deux derniers se trouvait Gabriel Monod, historien protestant et maître de la méthode historique, et trois hommes politiques, Scheurer, Ranc et Joseph Reinach. Ranc, depuis 1894, avait accompagné Reinach dans toutes ses démarches en faveur de Dreyfus et «avait été le premier homme politique à émettre alors une mise en garde contre la recrudescence de l'antisémitisme».<sup>30</sup> Reinach, lui, était le principal dreyfusard dans la classe politique: il écrira sa monumentale *Histoire de l'Affaire Dreyfus*.

À ce petit groupe se joindra encore Léon Blum, jeune critique littéraire, converti au socialisme par Herr. Ce jeune rebelle qui sympathisait avec les pauvres et les opprimés prendra la défense de Dreyfus et écrira: «aucune trace de doute ne traînait dans notre

<sup>27</sup> Bredin, Jean-Denis, *L'Affaire*, Paris, Fayard/Julliard, nouvelle édition, 1993, p. 226.

<sup>28</sup> *Id.*, *Ibid.*, p.259.

<sup>29</sup> Lindenberg, D. et Mayer, P. A., *Lucien Herr. Le socialisme et son destin*, Paris, Calmann-Lévy, 1977, pp. 55-57.

<sup>30</sup> Cahm, Éric, *op. cit.*, p. 74.

esprit. Notre certitude était pure, entière, sérieuse, et nous étions convaincus qu'elle serait spontanément partagée par l'univers entier dès que l'univers serait au fait de ce que nous avions appris nous-mêmes».<sup>31</sup>

Enfin, le petit groupe initial des dreyfusards fut complété par l'adhésion de Jaurès, l'une des figures de proue du nouveau socialisme parlementaire, celui des Indépendants.. Sur l'innocence de Dreyfus, Jaurès douta longtemps, n'ayant pas encore de certitude, il restait prudent, hésitant à engager derrière lui les socialistes qu'il représentait et qui n'étaient pas décidés à entrer dans cette bataille, en raison des prochaines élections législatives.<sup>32</sup> D'autre part, les premiers défenseurs de Dreyfus étaient des adversaires du socialisme, des grands bourgeois comme Scheurer. Les socialistes pouvaient-ils s'allier à Reinach? Finalement, convaincu par les arguments de Herr, de Scheurer et du sociologue Lucien Lévy-Bruhl, Jaurès intervint publiquement, le 27 novembre 1897, dans *La Petite République*, pour poser quelques questions embarrassantes sur le procès Dreyfus.

À cette même époque, Zola et Clemenceau entrent en scène dans l'Affaire Dreyfus. Zola avait eu des doutes par rapport à l'innocence du capitaine, cependant, après avoir reçu, de la part de Bernard Lazare et de Scheurer, des informations sur *l'Affaire*, Zola trouva l'histoire extraordinairement invraisemblable. Il offrit, finalement et après quelques hésitations, appui au *Figaro* qui était entré dans la campagne dreyfusarde par l'article «Vidi». Dans son premier article du 25 novembre, Zola écrit ces mots prophétiques: «La vérité est en marche et rien ne l'arrêtera».<sup>33</sup>

Clemenceau s'était, lui aussi, laissé convaincre par Scheurer de l'irrégularité du procès Dreyfus, c'est pourquoi il commença à questionner le gouvernement sur *l'Affaire*.

La première victoire du dreyfusisme fut le procès Esterhazy qui s'ouvrit le 10 janvier 1898. Esterhazy se présentait devant le conseil de guerre du Cherche-Midi. Le procès se solda par le triomphe d'Esterhazy qui fut acquitté, ce qui répandit le désarroi chez les dreyfusards. Scheurer n'avait pu provoquer la révision.

Les preuves présentées devant le conseil par ce dernier, preuves qui lui avaient été confiées par l'avocat de Piquart, furent analysées par des experts qui conclurent que «le bordereau n'était pas d'Esterhazy et qu'il présentait toute l'apparence d'un faux, avec des

---

<sup>31</sup> Cahm, Éric, *op. cit.*, p.75.

<sup>32</sup> Quand, au début de 1898, Péguy et son ami Jérôme Tharaud se rendent chez Jaurès, qu'ils souhaitent voir devenir chef des dreyfusards celui-ci leur dit à quelle hostilité il se heurte dans le camp socialiste. Propos repris dans Goldberg, H., Jean Jaurès, Paris, Fayard, 1970, p. 256.

<sup>33</sup> Cahm, Éric, *op. cit.*, p. 80.

parties de calques; leur argument étonnant était que puisque Esterhazy n'avait pas déguisé son écriture, le bordereau ne pouvait être de lui, car les espions déguisaient toujours leur écriture!»<sup>34</sup> En conséquence, Scheurer était privé de sa vice-présidence au Sénat, Piquart était mis aux arrêts et conduit au Mont-Valérien tandis que le capitaine Dreyfus éternisait, condamné, à l'île du diable.

La campagne des dreyfusards semblait être revenue au point de départ, le bouleversement était total. Mais c'est à ce moment précis, où tout semblait perdu, que l'Affaire Dreyfus prit un tournant inattendu et que le dreyfusisme rebondit. L'intervention d'un seul homme transforma la situation: Émile Zola. Il s'engagea dans un défi à la justice. L'écrivain comprit qu'il fallait rompre avec la légalité, de façon à s'attirer des poursuites judiciaires, pour faire éclater devant le tribunal toute la vérité. Il devait contester les «innombrables mensonges des nationalistes et des antisémites, jamais démentis par un pouvoir qui continuait à proclamer la culpabilité de Dreyfus».<sup>35</sup> Ainsi, il rédigea son célèbre pamphlet sous la forme d'une lettre qu'il dirigea au Président de la République et fit publier dans le journal de Clemenceau, *L'Aurore*, le 13 janvier 1898. Ce pamphlet parut sous le titre-choc de *J'accuse*.

Selon Michel Winock,<sup>36</sup> l'acte de Zola eut pour effet de mobiliser l'opinion. Ni l'armée, ni la justice, ni le gouvernement, ni le parlement étaient maîtres de l'Affaire, seule l'opinion avait pleins pouvoirs. Anatole France, qui n'estimait guère Zola, dirait plus tard que son intervention représentait «un grand moment de la conscience humaine».<sup>37</sup> En Dreyfus, Zola défendait l'humanité: «Je n'ai qu'une passion, [disait-il], celle de la lumière, au nom de l'humanité qui a tant souffert et qui a le droit au bonheur».<sup>38</sup>

Péguy soulignera, à son tour, le courage de Zola qui se soulève, au nom de la vérité et de la justice, accusant sans hésiter «l'État et son énorme appareil de puissance de malhonnêteté».<sup>39</sup>

À partir de ce moment critique, où l'antidreyfusisme bénéficiait toujours de la majorité parlementaire –vu la défaite de Jaurès et la victoire de Drummont lors des élections législatives du mois de mai– où le nationalisme populaire, chauffé par la presse

---

<sup>34</sup> Cahm, Éric, *op. cit.*, p. 88.

<sup>35</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 91.

<sup>36</sup> Winock, Michel, «L'antisémitisme est-il le cœur de l'Affaire Dreyfus?», *op. cit.*, p. 71.

<sup>37</sup> Miquel, Pierre, *L'Affaire Dreyfus*, Paris, Presses Universitaires de France, 1973, p. 44.

<sup>38</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 47.

<sup>39</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 44.

antisémite, s'exprimait alors avec violence, L'Affaire allait suivre deux cours parallèles. D'une part, l'État allait utiliser son appareil répressif pour imposer la limitation du procès à une simple affaire de diffamation et, principalement, pour éviter de lier le cas Zola au cas Dreyfus, déjà jugé. D'autre part, la bataille d'opinion allait tenter, en dehors des cadres de l'État, d'obtenir les uns la révision, les autres la condamnation du romancier.

Ainsi s'éveillent «les intellectuels», baptisés, de la sorte, par Clemenceau –ceux qui engagent leur nom et leur réputation littéraire, artistique ou scientifique dans le combat pour la justice et la vérité. Les «intellectuels» assument la défense de Zola rejoignant, de ce fait, le petit groupe de dreyfusard qui grandit hâtivement. Le 15 janvier 1898 est publiée la première liste d'une pétition,<sup>40</sup> adressée à la chambre, réclamant la révision du procès Dreyfus, signée, tout d'abord, par les amis de Bernard Lazare: Daniel Halévy, A.Rivoire, J.Bizet et Robert Dreyfus. Ceux-là firent signer un certain nombre d'universitaires, de peintres, d'écrivains, d'avocats, de médecins, parmi lesquels se trouvent les nom d'Émile Zola, bien sûr, des poètes Fernand Gregh et Pierre Quillard, d'Anatole France, de Marcel Proust, des historiens Daniel et Élie Halévy, de Lucien Herr, de Claude Monet, de Pissaro, de Jules Renard, de Gide, d'Apollinaire, entre autres...

Cette mobilisation des «intellectuels» en faveur de la révision a provoqué une mobilisation symétrique antirévisionniste dont l'expression collective fut la création, en janvier 1899, de la Ligue de la patrie française, présidée par l'académicien Jules Lemaître. Celle-ci comptait parmi ses membres tous les écrivains traditionalistes et patriotes qui préféraient de très loin une injustice à un désordre. Nous y retrouvons Ferdinand Brunetière critique et historien de littérature-, Paul Bourget, Jules Vernes et Paul Léautaud.

Il y avait dans cette meute d'antidreyfusards un sculpteur –Auguste Rodin- au sommet de sa gloire et un peintre de génie: Edgar Degas. Plus jeune encore, mais n'hésitant pas à croiser le fer pour leurs idées, des polémistes comme Léon Daudet ou bien encore Charles Maurras: le jeune bouillant, presque violent, exécrant alors les bien pensants et lançant les célèbres cahiers gris de sa première Action française. Il y avait aussi Barrès, grand écrivain, prince de la jeunesse, maître à penser de tous les esprits modernes.

Remarquons que si l'on intègre au fascisme le culte de la race et le mépris de tout ce qui est étranger, l'exclusion systématique de tous ceux qui n'appartiennent pas à la communauté mystique, il en résulte incontestablement chez Barrès les prémices du

---

<sup>40</sup> Sur les origines de la pétition, voir Léon Blum, *Souvenirs de L'Affaire*, Paris, Gallimard, 1993.

fascisme. C'est pourquoi Barrès se déchaîne, lui aussi, à l'époque, contre le nez ethnique, la figure de race étrangère du condamné de l'île du diable. Il fallait, selon ce dernier, «dégrader tous les traîtres»,<sup>41</sup> éliminer «ces points de pourriture sur notre admirable race».<sup>42</sup> Pour Barrès, «il n'y [avait] de justice qu'à l'intérieur d'une même espèce, [or Dreyfus était] le représentant d'une espèce différente».<sup>43</sup> Le problème de la race était posé. L'antidreyfusisme devenait nationaliste et antisémite. Il ne s'agissait plus d'une simple querelle sur un épisode de l'histoire judiciaire. Pour Maurice Barrès, pour Maurras, pour Drumont, théoriciens du nationalisme fin de siècle, les Juifs étaient la cause et le symbole de la décadence nationale. Il fallait «reconquérir la France».<sup>44</sup> Barrès annonçait qu'il fallait défendre les Français contre l'insécurité, lutter contre les féodalités financières, protéger les travailleurs nationaux, interdire l'emploi des étrangers dans les chantiers nationaux, protéger les produits français. Il fallait arrêter l'invasion juive et empêcher la conquête économique de la France et des Juifs.

L'antisémitisme atteignait, en France, son apogée dans les années 1898-1899. Les antidreyfusards disposaient, à présent, de groupes de choc et de ligues n'ayant que des actions brutales comme cette *Ligue antisémite de France*, dirigée par l'agitateur Jules Guérin ou la *Ligue démocratique des Écoles*. Jules Guérin et Henri Rochefort –directeur de L'Intransigeant- représentaient l'aile laïque et prolétarienne d'un mouvement antisémite, porté, en outre, par la presse et certains groupes catholiques. L'antisémitisme était devenu la coupelle du nationaliste où les anciens communards, les catholiques, les monarchistes étaient invités à s'unir contre «l'invasion étrangère». Pour éviter cette «invasion», ces ligues organisaient des meetings antisémites qui appelaient au combat la population patriote de France.

À cette époque, la véritable force antidreyfusiste était, sans aucun doute, la presse nationaliste et antisémite. Édouard Drumont, auteur de *La France Juive* et directeur de *La Libre Parole* –quotidien antisémite-, écrivait déjà dans *La Libre Parole Illustrée* datée de 1893: «Laissez-les libres encore vingt ans, et ils feront sauter Paris, la France, l'Europe».<sup>45</sup>

---

<sup>41</sup> Barrès, Maurice, *Scènes et Doctrines du nationalisme*, Paris, Félix Guvin, 1902, p. 137.

<sup>42</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 134.

<sup>43</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 38.

<sup>44</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 137.

<sup>45</sup> Drumont, Édouard, «Les maîtres du monde», *La Libre Parole Illustrée*, 1893 (cité par Michel Winock, «Émancipation et exclusion. La France et la question juive», *L'Histoire* n°spécial: *L'antisémitisme*, octobre 2002, p. 52).



Les antidreyfusards se versaient, sans gêne, en injures contre les juifs dans *La Croix*-journal le plus antijuif de France, fondé en 1883-, dans *L'Intransigeant* et dans une grande partie de la grande presse.

Les passions antisémites, déclenchées par l’Affaire Dreyfus, laisseraient des marques indélébiles à cette époque. En septembre 1899, à Rennes, eut lieu le second procès du condamné de l’île du diable. L’ancien capitaine était de nouveau reconnu coupable, avec des circonstances atténuantes. Le Président de la République le gracie. Mais, en 1906, le recours auprès de la Cour de cassation aboutit: le procès de Dreyfus est cassé, l’accusé est réhabilité; il réintègrera l’armée. Le combat pour la justice et la vérité s’achevait finalement.

D’après l’article de Michel Winock *«L’antisémitisme est-il le cœur de l’Affaire Dreyfus?»*-, il est essentiel de souligner que «si l’antisémitisme occup[ait] une place si importante dans cet épisode de l’histoire judiciaire, ce n’était pas que la «question juive» en [fut] l’origine, mais que les fantasmes qu’elle suscitait [y] trouvent une occasion rêvée de s’épanouir».<sup>46</sup>

À partir de 1906, année de la réhabilitation du capitaine innocent, jusqu’au début des années 1930, commence alors une nouvelle phase –celle de l’apaisement. Non que la judéophobie se soit éteinte, mais elle se manifeste de manière plus feutrée. Les préjugés demeurent, les généralisations ne s’éteignent pas, mais au bout du compte, l’apaisement, que confirme la Grande Guerre, est réel.

Cependant, l’apaisement des années 1930 ne survit pas. La réhabilitation du capitaine innocent, en 1906, après douze ans d’affrontements haineux, n’a pas fait déposer les armes aux antidreyfusards les plus virulents et l’antisémitisme a survécu, entretenu par des journaux comme *L’Action Française* de Charles Maurras.

Michel Winock écrit, à ce propos, dans *Le siècle des Intellectuels*: «la seconde vague d’antisémitisme violent que la France [a] connue, et qui commence dans les années trente, semble venir de tous côtés, comme une passion refoulée depuis la Grande Guerre et soudain débondée sous les coups répétés de désastres qui appellent la victime propitiatoire: la crise, le chômage, les scandales politico-financiers, la persécution des juifs en Allemagne, l’émigration juive en provenance d’Allemagne et d’Europe centrale, l’arrivée

---

<sup>46</sup> Winock, Michel, «L’antisémitisme est-il le cœur de l’Affaire Dreyfus?», *op. cit.*, p. 74.

au pouvoir en France d'un front populaire présidé par Léon Blum... Ils accusent les juifs, entre autres, de fomenter la guerre».<sup>47</sup>

---

<sup>47</sup> Winock, Michel, *Le siècle des intellectuels*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 331.

## 2. Les années tragiques: la France de Vichy

**«Quelle misérable époque! C'est l'époque qui veut tout ça. C'est l'époque telle qu'on nous la fait».**

[Bory, Jean-Louis, *Mon village à l'heure allemande*, Librairie Flammarion, Éditions «J'ai lu», 1945, p. 49.]

Les Français de 1940, traumatisés par l'électrochoc d'une défaite qu'aucun d'entre eux, même dans ses pires cauchemars, n'avait imaginée d'une telle ampleur, vont immédiatement chercher des explications et surtout des boucs émissaires: les communistes, les francs-maçons, les enseignants laïques, les étrangers et les Juifs leur seront ainsi jetés en pâture par le gouvernement de la Révolution Nationale et par la presse, ils le seront d'autant plus facilement en ce qui concerne les deux dernières catégories où l'immédiat avant-guerre avait déjà vu se multiplier les manifestations de xénophobie et d'antisémitisme. Selon Marc Baruch, «les étrangers, boucs émissaires du drame que connaissait le pays, se trouvaient relégués au rang de parias»<sup>48</sup> De ce fait, un nouveau cycle d'antisémitisme se déclenche alors. Son prolongement, à la honte de la France, sera la participation du régime de Vichy à la mise en route du génocide nazi.

---

<sup>48</sup> Baruch, Marc Olivier, *Le régime de Vichy*, Paris, Éditions de la Découverte, 1996, p. 22.

Avec l'arrivée au pouvoir, en France, d'un Front Populaire présidé par Léon Blum, «l'antisémitisme de plume»<sup>49</sup> va exploser avec une violence inouïe sous la verve endiablée d'écrivains comme Drieu la Rochelle ou Brasillach qui prônent dans leurs écrits un système politique régénéré sur le modèle fasciste –État fort, Parti unique, culte du Chef-, ou encore sous celle de Louis-Ferdinand Céline –auteur des polémiques *pamphlets* antisémites- et de Lucien Rebatet –auteur des *Décombres*, «sorte de *France Juive* du XXe siècle». <sup>50</sup> Écrivains majeurs qui se sont rangés, non seulement sous le drapeau de Pétain, mais aussi sous celui de Hitler.

Selon Pierre-André Taguieff, l'antisémitisme idéologique –qui se manifeste «dans l'espace public par des prises de position diversement motivées contre les Juifs et les «enjuivés» ou en faveur d'une politique antijuive, voire d'une radicalisation de cette dernière- n'implique pas nécessairement une conviction idéologique, ni une passion forte, motivant l'engagement antijuif. Mais les antisémites de plume peuvent être aussi des fanatiques de la cause antijuive ayant professionnalisé leur passion idéologisée»<sup>51</sup>. C'est pourquoi «l'antisémitisme idéologique doit être distingué des actes antijuifs liés à la réalisation de la politique antijuive du gouvernement de Vichy ou des autorités d'occupation, dont l'objectif commun était l'élimination de «l'influence juive»- formule euphémisante susceptible d'être fort diversement interprétée et traduite en actes».<sup>52</sup>

Cette haine antijuive s'étale complaisamment dans une presse «spécialisée», juste avant la guerre, dans les journaux comme *Je suis Partout* et *Gringoire*. Le 21 mars 1941, dans *Je suis Partout*, Robert Brasillach affirmera qu'il est «pour la collaboration dans la dignité [...]».<sup>53</sup> C'est à la tête de *Je suis Partout* –principal organe de promotion de l'antisémitisme et du fascisme en France devenu clairement pro hitlérien- que Brasillach multiplie les professions de foi antisémites. Le 15 avril 1938, cet hebdomadaire consacre un numéro spécial à «La Question juive». Dans son éditorial, Brasillach déclare:

---

<sup>49</sup> Nous empruntons cette expression à Pierre-André Taguieff, (cité par Pierre-André Taguieff, Grégoire Kauffman, Michael Lenoire, (sous la direction de Taguieff, P.A.), *L'Antisémitisme de plume: 1940-1944, études et documents*, Paris, Berg international, coll. «Pensée politique et sciences sociales», 1999).

<sup>50</sup> Belot, Robert, «Lucien Rebatet ou l'antisémitisme comme événement littéraire» (cité par Pierre-André Taguieff, *op. cit.*, p. 205).

<sup>51</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 24.

<sup>52</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 20.

<sup>53</sup> Brasillach, Robert, [s. t.], *Je suis Partout*, 21 mars 1941 (cité par, Pascal Ory, *Les Collaborateurs 1940-1945*, Paris, Éditions du Seuil, 1976, p. 123).

«Nous ne voulons tuer personne, nous ne désirons organiser aucun progrom. Mais nous pensons aussi que la meilleure manière d'empêcher les réactions toujours imprévisibles de l'antisémitisme d'instinct est d'organiser un antisémitisme de raison».<sup>54</sup>

Il s'agit ici, ni plus ni moins, de cruauté dissimulée derrière une rhétorique de la modération. Brasillach joue la provocation en jouant sur les mots. «Il a l'occasion d'exercer son sens de l'humour le plus féroce. Il appelait dans sa «Lettre à une provinciale» intitulée «La question singe», à un «état raisonnable d'anti-simiétisme». Le mot «juif», dans son article, était systématiquement remplacé par le mot «singe».<sup>55</sup>

«Quel tribunal, en effet, oserait nous condamner [...] si nous dénonçons l'envahissement extraordinaire de Paris et de la France par des singes? Vous n'êtes pas sans savoir que jadis les singes étaient cantonnés dans certaines régions, voire dans certains jardins d'acclimatation. Aujourd'hui on en voit partout... Il faut reconnaître qu'il se développe dans le public un assez vif complexe anti-singe. On va au théâtre? La salle est remplie de singes. Ils s'accrochent partout, aux balcons, aux avant-scènes. Dans l'autobus, dans le métro? Des singes. Je m'assieds innocemment au café? À ma droite, à ma gauche, deux ou trois singes prennent place... Leur habileté à imiter les gestes des hommes font que parfois nous ne les reconnaissons pas tout de suite... Ce que nous appellerons l'antisémitisme (veuillez bien lire, je voue prie) devient, chaque jour, une nécessité grave».<sup>56</sup>

Robert Brasillach se présentait lui-même comme un antisémite, préoccupé de l'intrusion des Juifs étrangers en France. Les Juifs, tous sans exceptions, étaient, pour cet auteur, les ennemis de la France. Dans un article qu'il rédigea lors de la mort de son ami Karl-Heinz Bremer –directeur adjoint de l'Institut allemand-, intitulé «Les sept internationales contre partie»,<sup>57</sup> on trouve, dans l'extrait consacré aux Juifs, une phrase exprimant la nécessité de se «séparer des Juifs en Bloc et de ne pas garder de petits», suggérant ainsi de déporter les enfants avec leurs parents.

---

<sup>54</sup> Brasillach, Robert, «La question Juive», *Je suis Partout*, 15 avril 1938 (cité par Pierre-André, Taguieff, *op. cit.*, p. 349).

<sup>55</sup> Kaplan, Alice, *Intelligence avec l'ennemi, le procès Brasillach*, Paris, Éditions Gallimard, 2001, p. 41.

<sup>56</sup> Brasillach, Robert, «La question singe», *Je suis Partout*, 31 mars 1939 (cité par Alice Kaplan, *op. cit.*, p. 41).

<sup>57</sup> Brasillach, Robert, «Les sept internationales contre la patrie», *Je suis Partout*, 25 septembre 1942, reproduit dans les «Œuvres complètes», vol. 12, p. 479.

Cette phrase, imprimée dans *Je suis Partout* au moment le plus fort de la déportation des Juifs, est sans doute la plus grave de toute la carrière de cet écrivain. Il l'écrivit deux mois après la Rafle du Vel d'Hiv.

Ainsi, Robert Brasillach se faisait le promoteur de la doctrine officielle du Premier ministre de Vichy, Laval, qui ordonnait la déportation des enfants juifs en même temps que leurs parents.

L'hebdomadaire de Brasillach, *Je suis Partout*, et son équipe, soutenaient cette politique avec grand enthousiasme. Simone de Beauvoir nous rapporte dans *La force de l'âge* que «non seulement ils voulaient la peau de tous les hommes de la III<sup>e</sup> République, de tous les communistes, de tous les Juifs, mais ils se déchaînaient contre ceux de l'autre zone qui essayaient, dans les très étroites limites du possible, de s'exprimer sans abdiquer. Ils multipliaient frénétiquement les dénonciations: «Il est un autre droit que nous revendiquons», écrivait Brasillach, «c'est d'indiquer ceux qui trahissent». Ils ne s'en faisaient pas faute d'en user.<sup>58</sup>

Dans la mesure où l'opinion de polémistes aussi outranciers est jugée par la plupart des Français comme marginale ou extravagante, d'autres écrivains, d'habitude plus raisonnables contribuent à préparer l'antisémitisme de Vichy:

«[...] Le Français se fait rare. [...] Horde qui s'arrange pour être déchu de ses droits nationaux, et braver ainsi toutes les expulsions, et que sa constitution physique, précaire et anormale, amène par milliers dans nos hôpitaux qu'elle encombre».<sup>59</sup>

Plus on se réfère au temps de la défaite française, plus on est convaincu qu'il s'agissait non seulement d'un effondrement militaire et politique, mais de quelque chose qui ressortait du tableau des raisons morales et spirituelles de l'époque.

Il faut arrêter d'évoquer le trouble des plus nobles écrivains et intellectuels français, face à la défaite; trop souvent les premières réactions montraient, indirectement, un manque du sens des responsabilités qui s'était enraciné, en fait, depuis des années. Naturellement, ces impressions n'avaient rien à voir avec les explications et les accusations du Maréchal Pétain et de ses sympathisants qui voyaient en André Gide le vrai coupable de la décadence française.

---

<sup>58</sup> Beauvoir, Simone, *La force de l'âge*, t. 2, Paris, Éditions Gallimard, 1960, p. 543.

<sup>59</sup> Giraudoux, Jean, *Pleins Pouvoirs*, 1939 (cité par Michel Winock, *Le siècle des intellectuels*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 416).

Si l'on s'en tient à certains témoignages privés de l'époque, même François Mauriac se serait rendu auprès des autorités nazies pour leur offrir au moins une sorte de non-belligérance, sinon sa collaboration. Herbert Lottman écrit, à ce propos: «Lorsqu'on relit les mémoires des grands acteurs de ces années-là, on risque d'en être amené à conclure que presque tout le monde à Paris résistait. Mais on pourrait aussi établir que «tout le monde collaborait». Idée qui s'explique sans doute, en partie, par les efforts des collaborateurs eux-mêmes, pour qui il était réconfortant et même utile de prouver qu'ils n'avaient pas été seuls impliqués dans des activités coupables et peut-être criminelles. Si tout le monde s'était compromis, comment pouvait-on condamner qui que ce fût?»<sup>60</sup>

Compte tenu des témoignages privés, il faut arrêter d'évoquer les confessions, les perplexités et les jugements des collaborateurs de *La Nouvelle Revue française* et principalement de Gide qui s'écrie par rapport à ce qui est dit dans *Bagatelles pour un massacre* de Louis-Ferdinand Céline: «Il va de soi que c'est une plaisanterie. Et si ce n'était pas une plaisanterie, alors il serait, lui Céline, complètement maboul. De même quand il fait entrer parmi les Juifs de son massacre, pêle-mêle, Sézanne, Picasso, Maupassant, Racine, Stendhal et Zola. Qu'est-ce qu'il vous faut de plus? Comment marquer mieux que l'on rigole?»<sup>61</sup>

Ce *pamphlet* antisémite est d'une telle outrance qu'André Gide l'interprète comme une farce, une explosion d'ironie. Selon François Gibault, «Il y [a] beaucoup de vrai dans son observation, mais Gide ne savait évidemment pas en 1937 comment allait tourner le monde. Il ne pouvait deviner jusqu'où irait l'hystérie exterminatrice des nazis qui donna après coup, aux pamphlets de Céline, une dimension que nul n'avait perçue en 1937 et 1938».<sup>62</sup>

Gide n'était malheureusement pas le seul à énoncer ce genre de propos. Le témoignage de Pierre Loewel, dans *L'Ordre*, vient prouver cette allégation puisque l'on a l'impression que ce *pamphlet* n'a effectivement pas été pris très au sérieux. Loewel posait la question de savoir si Céline disposait de toutes ses facultés mentales: «[...] C'est aussi

---

<sup>60</sup> «Tout le monde collaborait», R. Lottman, Herbert, *La Rive gauche - Du front populaire à la guerre froide*, Paris, Éditions du Seuil, 1981, p. 324.

<sup>61</sup> Gide, «Les Juifs, Céline et Maritain», Paris, *Cahiers de L'Herne* n°5, 1965, p. 335.

<sup>62</sup> Gibault, François, *Céline II - Délires et persécutions, 1932-1944*, Paris, Mercure de France, 1985, p. 158.

exactement le type d'ouvrage dont un antisémite intelligent se demanderait si, au fond, il n'a pas été payé par les juifs». <sup>63</sup>

Dans un autre article, et sur un ton plus grave, un chroniqueur anonyme écrit: «Je me demande avec inquiétude ce qui va arriver avec *Bagatelles pour un massacre*, qui n'est d'ailleurs pas un roman. Je pense que c'est M. Céline qui va se faire massacrer, car il y mène le plus cruel, le plus terrible assaut qu'un Français ait mené contre le communisme et contre les Juifs». <sup>64</sup>

Parmi les critiques, Robert Brasillach —de même qu'André Gide— trouvait le livre comique, mais il considérait que, derrière les pitreries, se cachaient «des choses sérieuses», <sup>65</sup> que nombres d'écrivains de l'époque n'avaient eu le courage de dévoiler, d'écrire, de dire... Contrairement à ces derniers, qui avaient simplement décidé de partir ou de se taire, l'auteur de *Bagatelles pour un massacre* était resté présent sur la scène parisienne, plus précisément dans de nombreuses publications dans la presse la plus ignoblement engagée de la collaboration.

Outre Céline, nous constatons que certains écrivains, gagnés par l'esprit de collaboration comme Marcel Jouhandeau ou Paul Morand qui «fréquentent allègrement les cercles allemands» <sup>66</sup>. ont peu de scrupules donc, à se montrer en compagnie des autorités allemandes. À ce propos, Pascale Goetschel et Emmanuelle Loyer dans *Histoire culturelle et intellectuelle de la France de la Belle Époque à nos jours* rapportent que beaucoup d'entre eux continuent à publier dans des éditions ou des revues plus ou moins compromettantes.

Quelques-uns choisissent de se taire. Pierre Drieu La Rochelle, lucide, a perçu les conséquences d'une telle attitude: «s'abstenir, c'est laisser le mal croître» dit-il, résumant l'option prise par René Char, Jean Ghéhenno, Patrice de la Tour du Pin ou Tristan Tzara. Plus tardivement, François Mauriac, après avoir hésité, incite en octobre 1942 les écrivains à affronter «l'épreuve du silence»: ne rien divulguer et attendre des jours meilleurs. Est-ce cet acte de courage là que symbolise le silence mis en scène dans *Le silence de la mer* de

---

<sup>63</sup> «La Vie littéraire, *Bagatelles pour un massacre* ou l'antisémitisme de M. L. F. Céline», *L'Ordre*, 7 janvier 1938 (cité par François Gibault, *Céline II, op. cit.*, p. 169).

<sup>64</sup> «*Bagatelles pour un massacre*», *La Flamme*, 22 janvier 1938 (cité par François Gibault, *Céline II, op. cit.*, 170).

<sup>65</sup> «L. F. Céline, *Bagatelles pour un massacre*», *L'Action française*, le 13 janvier 1938 (cité par François Gibault, *Céline II, op. cit.*, p. 171).

<sup>66</sup> Goetschel, Pascale, Loyer, Emmanuelle, *Histoire culturelle et intellectuelle de la France de la Belle Époque à nos jours*, Paris, Armand Colin Éditeur, Coll. Cursus, série «Littérature», 2002, p. 117.



Vercors? D'autres prennent le chemin d'un exil qui a le mérite de permettre une prise de parole sans compromission».<sup>67</sup>

Or, celui qui contemplait le spectacle de ces premiers mois de guerre imaginait, en effet, une autre réaction. D'après les lectures faites pendant vingt ans, il était sûr que, non seulement le silence aurait été choisi, mais aussi qu'une forte opposition se serait créée, fondée sur la démocratie et l'antifascisme. Un rêve et une illusion, et même un abus de confiance puisque, déjà bien avant, les signes d'une corruption intellectuelle, plutôt consistante, ne manquaient pas.

Sur ce qu'était la période de Vichy, un autre problème survint –le passage à l'antisémitisme sur la base du racisme. Dans ce cas, les origines du processus étaient anciennes et l'écho de l'affaire Dreyfus ne s'était pas complètement dissipé. Cependant, depuis l'année 1940, toutes ces structures antidémocratiques se fortifiaient, et celui qui adorait la France ou la prenait en exemple, était contraint d'ouvrir un nouveau chapitre où la violence et la vulgarité dominaient incontestablement.

Pierre-André Taguieff raconte et reconstitue, dans *L'antisémitisme de Plume*, tout ce qui a été fait et dit contre les juifs, en privilégiant les écrivains majeurs qui se sont rangés, non seulement sous le drapeau de Pétain, mais aussi sous celui de Hitler.

C'est dans ce contexte qu'il faut situer l'engagement de Drieu La Rochelle qui n'a pas attendu l'occupation allemande pour devenir antisémite. En effet, au début des années 1930, quand les intellectuels s'organisaient comme groupe social et s'engageaient comme intellectuels de parti, Drieu adhéra au mouvement du «Redressement français» et voulait doter le capitalisme d'une doctrine égale à celle du communisme à travers son programme d'une «Jeune Droite».

S'il se réclamait, en 1934, du fascisme et publiait, en même temps, son recueil de nouvelles *La Comédie de Charleroi*, il y ratifiait son opinion politique en valorisant et la guerre et le culte du chef.

L'esthétisation du politique cachait cependant le fait qu'il avait perdu sa liberté. Il pensait pouvoir rester un homme libre dans ses romans, ses idées n'étant qu'une partie de lui-même:

---

<sup>67</sup> Goetschel, Pascale, Loyer, Emmanuelle, *op. cit.*, pp. 117-119.

«je travaillerai peut-être, j'ai sans doute travaillé déjà à l'établissement d'un régime fasciste en France, mais je resterai libre vis-à-vis de lui demain comme hier. Ma fatalité d'intellectuel, qui m'aura mêlé intimement à la conception, me séparera dès la mise au monde, dès les premiers pas du nouveau régime dans le siècle».<sup>68</sup>

La perte de sa liberté sera totale lorsqu'il sera, de 1936 à 1938, le théoricien et le porte-parole du parti fasciste de Doriot, le PPF, «le seul parti fasciste authentique que la France ait produit».<sup>69</sup> Drieu avait fait siennes, depuis qu'il avait rejoint ce parti en juin 1936, les thèses antisémites de Doriot, et dénonçait avec de plus en plus de violence le peuple juif.

Philippe Garnier Raymond écrit, à ce sujet: «Drieu allait dans ses idées fascistes plus loin que la doctrine officielle du PPF; il allait plus loin aussi dans ses propos antisémites [...]appelant même à des mesures répressives».<sup>70</sup>

Dans *Gilles*, roman qui parut le 5 décembre 1939 avec des passages supprimés par la censure, Drieu dévoile sa pensée en ce qui concerne les juifs. Carentan, le vieux tuteur de Gilles, que Drieu nous présente comme un Mage, traduira cette pensée: «je ne peux pas supporter les juifs, parce qu'ils sont par excellence le monde moderne que j'abhorre»<sup>71</sup> Ou bien: «Le Juif c'est horrible comme un polytechnicien ou un normalien».<sup>72</sup> Ou encore: «La plus frivole des Juives vous jette à la figure la Bourse et la Sorbonne».<sup>73</sup> Nomade, déraciné, le Juif est l'insecte parasite dans le ventre de la nation. Ainsi, ce peuple de l'errance ne peut se développer que dans les pays où des hommes ont renoncé à assumer leur destin de guerriers, se sont alanguis dans le luxe d'une civilisation urbaine.

Selon Marie Balvet, la France du XXe siècle est devenue une terre d'asile privilégiée pour le peuple juif et les responsables de cette invasion sont ceux qui ont favorisé la déchéance de son pays. Drieu nourrit ainsi son antisémitisme de son explication historique de la décadence et, par la même, justifie.<sup>74</sup> C'est en référence à cette vision de la modernité décadente qu'il convient de comprendre ces propos de Drieu par lesquels, en

---

<sup>68</sup> Drieu la Rochelle, Pierre, *Socialisme fasciste*, Paris, Gallimard, 1934, p. 102.

<sup>69</sup> Plumyène, J., Lassiera, *Les Fascistes français (1923-1963)*, Paris, Plon, 1963, p. 110.

<sup>70</sup> Raymond Garnier, Philippe, *Une certaine France. L'antisémitisme, 1940-1944*, Paris, Gallimard, 1975, pp. 42-47.

<sup>71</sup> Drieu la Rochelle, Pierre, *Gilles*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1973, p. 159.

<sup>72</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 159.

<sup>73</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 160.

<sup>74</sup> Balvet, Marie, *Itinéraire d'un intellectuel vers le fascisme: Drieu la Rochelle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984, p. 150.

juillet 1942, sous son poste de directeur de la *Nouvelle Revue française*, il prétendait s'expliquer sur son œuvre:

«Je me suis trouvé comme tous les autres écrivains contemporains devant un fait écrasant: la décadence. Tous ont dû se défendre et réagir, chacun à sa manière, contre ce fait. Mais aucun comme moi –sauf Céline- n'en a eu la conscience claire»<sup>75</sup>.

L'accueil favorable du principe de Collaboration, par une large fraction d'écrivains, d'intellectuels, de journalistes, ne peut s'expliquer qu'en référence à ces réactions contre la modernité décadente.

Fin 1944, Drieu se fait justice lui-même au moment où les écrivains s'interrogent enfin publiquement sur leurs responsabilités. L'auteur pense que l'intellectuel «a des devoirs et des droits supérieurs à ceux des autres [...] C'est le rôle de l'intellectuel, du moins de certains d'entre eux, de se porter au-delà de l'événement, de tenter des chances qu'il y a des risques, d'essayer les chemins de l'histoire [...]. Il faut prendre des responsabilités, entrer dans les groupes impurs, admettre la politique qui est toujours acceptée des alliés méprisables et odieux».<sup>76</sup> Dans une ultime persistance d'honneur par temps de lâcheté générale, il affirme:

«Soyez fidèle à l'orgueil de la collaboration. Ne trichez pas plus que je ne triche. Condamnez-moi à la peine capitale [...]. Nous avons joué, j'ai perdu. Je réclame la mort».<sup>77</sup>

Dans ce contexte d'engagement collaborationniste, un autre nom s'impose: celui de Lucien Rebatet, figure marquante de la dernière génération des écrivains antisémites français, qui a osé affirmer dans son livre *Les Décombres*:

«Je souhaite la victoire de l'Allemagne parce que la guerre qu'elle fait est ma guerre, notre guerre».<sup>78</sup>

---

<sup>75</sup> Drieu la Rochelle, Pierre, *Gilles*, préface [datée de juillet 1942] de la nouvelle édition, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1973, p. 10.

<sup>76</sup> Drieu la Rochelle, Pierre, *Récit secret, Exorde*, Paris, Gallimard, 1951 (cité par Assouline, Pierre, *L'Épuration des Intellectuels*, Paris, Éditions Complexe, 1996, p. 82).

<sup>77</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 83.

<sup>78</sup> Rebatet, Lucien, *Les Décombres*, Paris, Denoël, 1942, p. 605.

L'antisémitisme de Rebatet ne répond pas à un besoin de resserrement identitaire national mais, au contraire, sert un projet de rupture du passé de la France, au nom de l'entrée dans l'ère de la modernité. Dans *Les Décombres*, il est question de «civilisation d'Europe», de la défense de «l'homme blanc» ou de «l'occident». Rebatet présente Hitler comme le fondateur d'une Europe placée sous le signe de la chute finale du «judéo-christianisme» parce qu'il est le seul véritable «Anti-Juif». Selon Robert Belot cette Europe, pour laquelle le "vaste génie" d'Hitler aurait conçu un "magnifique avenir", l'auteur la définit surtout par ceux qu'elle doit exclure: les Juifs.<sup>79</sup>

Cette solution proposée par l'écrivain avait déjà été présentée en décembre 1940 dans un article intitulé «Pour en finir avec le virus juif», dans *Le Cri du peuple*, de Jacques Doriot -chef du Parti populaire français- où Lucien Rebatet avait commencé sa carrière de journaliste. Dans cet article, l'auteur avait même été plus loin en préconisant non l'exclusion mais l'expulsion des Juifs:

«On ne se débarrasse pas des rats et des cancrelats en imprimant du papier. Les Juifs ne sont pas moins odieux que nos parasites, et bien plus malfaisants. Toutefois, ce sont des bipèdes humains. Nous ne réclamons pas leur extermination. Nous sommes moins cruels que notre roi Saint Louis qui conseillait aux chrétiens, comme Joinville le rapporte, d'enfoncer leur épée dans le ventre des Juifs «aussi loin qu'elle pourrait entrer» plutôt de discuter avec eux. Mais nous ne devons chasser les Juifs».<sup>80</sup>

Ses déclarations furent, à l'époque, jugées excessives par Doriot qui n'avait pas réservé une place centrale à la question juive dans son «programme».<sup>81</sup> Rebatet fut interdit de politique et dut se contenter de la chronique dramatique en déplorant le souci de respectabilité d'un chef collaborationniste trop sensible «aux chatteries de la droite bourgeoise»<sup>82</sup> de laquelle, lui, veut se libérer.

La résurrection à Paris de *Je suis Partout*, en février 1941, permet à Rebatet de se repositionner et de faire entendre ses pensées sans restrictions. Selon l'auteur des *Décombres*, l'hebdomadaire «devait sa seconde naissance à un sursaut vraiment fasciste:

---

<sup>79</sup> Belot, Robert, "Lucien Rebatet ou l'antisémitisme comme événement littéraire" (cité par Pierre-André Taguieff, *op. cit.*, p.220).

<sup>80</sup> Rebatet, Lucien, «Pour en finir avec les juifs», *Le cri du peuple*, 6 décembre 1940, p. 2.

<sup>81</sup> Brunet, Jean-Pierre, *Jacques Doriot. Du communisme au fascisme*, Paris, Balland, 1986, p. 31.

<sup>82</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 31.

volonté de s'affranchir du capital peureux et dégoûtant, volonté d'une collaboration étroite dans les idées absolument communes et le même esprit d'enthousiasme et de jeunesse».<sup>83</sup>

Ainsi, dès le premier semestre de 1941, il consacre la publication à l'antisémitisme. Dans le premier numéro, son article -«Raison de revivre et d'espérer»- est destiné à justifier cette parution, «à l'heure où la France se délivre enfin des Juifs».<sup>84</sup> Dans un deuxième article, daté du 19 mai 1941, intitulé «l'intelligence française doit prendre position sur le problème de la race», Rebatet cherche, à présent, à poser la question juive en termes explicitement raciaux. En effet, il préfère se poser en «défenseur des cultures dans leurs différences, et cela pour mieux postuler leur irréductibilité, leur immutabilité et leur incompatibilité. Il s'agit d'un racisme qui rejette le principe d'une hiérarchie entre les races mais qui pose comme une évidence le danger d'un métissage et comme un dogme indiscutable son rejet».<sup>85</sup> L'auteur affirme dans *Les Décombres* que «la France doit se pourvoir de lois raciales à l'instar de celles que l'Allemagne a su prendre, en renouvelant une des plus vieilles traditions de la chrétienté, lois interdisant le mariage entre Juifs et chrétiens et frappant de peines rigoureuses les rapports sexuels entre les deux races».<sup>86</sup>

Dans un article paru dans *Je suis Partout*, en avril 1944, Lucien Rebatet célèbre l'anniversaire de Drumont «l'un de [ses] maîtres»<sup>87</sup> -auteur de la France Juive- où, selon l'auteur des *Décombres*, «la doctrine raciste du XXe siècle [y] tient entièrement».<sup>88</sup>

Dans cet article, Rebatet lance l'un de ses ultimes messages, à savoir, que «l'antisémitisme de Drumont est d'une lucidité insurpassable»,<sup>89</sup> avant de détailler ses louanges: «Tous les malheurs qu'Israël a entraînés pour les nations chrétiennes sont annoncés, décrits en 1886 dans *La France Juive*. La définition historique, sociale, physique et morale du Juif que donne Drumont est complète».<sup>90</sup> Rebatet présente, dans cet article, l'éloge de son maître. Néanmoins, n'oublions pas qu'il avait déjà perpétué ses préceptes dans son livre *Les Décombres* -«chronique de la mort annoncée des Juifs».

---

<sup>83</sup> Rebatet, Lucien, *Les Décombres*, op. cit., p. 45.

<sup>84</sup> Rebatet, Lucien, «Raison de revivre et d'espérer», *Je suis partout*, 7 février 1941, p. 3.

<sup>85</sup> Belot, Robert, "Lucien Rebatet ou l'antisémitisme comme événement littéraire" (cité par Pierre-André Taguieff, op. cit., p.207).

<sup>86</sup> Rebatet, Lucien, *Les Décombres*, op. cit., p. 567.

<sup>87</sup> Rebatet, Lucien, «Drumont parmi nous», *Je suis Partout*, 28 avril 1944 (cité par Pierre-André Taguieff, op. cit., p. 456).

<sup>88</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 453.

<sup>89</sup> *Id.*, *Ibid.*.

<sup>90</sup> *Id.*, *Ibid.*.

Dans son article Lucien Rebatet ou l'antisémitisme comme événement littéraire, Robert Belot nous rapporte que «Les décombres» devaient confronter Rebatet à la question de la responsabilité de l'écrivain». C'est, en effet, au début de l'année 1944 que résistants et collaborateurs se mesurent les uns aux autres au nom de la légitimité littéraire. Lucien Rebatet répond, dans *Je suis partout*, à De Gaulle qui s'est vanté d'avoir avec lui la quasi-totalité de l'intelligence française, en énumérant les talents dont la collaboration peut se prévaloir: Drieu la Rochelle, Céline, Henri de Montherlant, Henri Béraud, Abel Bonnard, Alphonse de Chateaubriant, Jacques Chardonne». <sup>91</sup>

Rebatet ajoute à son article les noms de Marcel Aymé, Pierre Mac Orlan, Jean Anouilh, Jean de la Varende, Marcel Jouhandeau qui, sans faire de politique, n'ont aucune gêne à publier dans la presse collaborationniste. L'auteur conclut:

«Le talent n'est pas monopole de la résistance [...] qu'avec les partisans de l'ordre européen, on referait une nouvelle Académie infiniment plus brillante et littéraire que la vieille». <sup>92</sup>

Rebatet continue la rédaction de son article visant, à présent, les écrivains de «l'Académie de la Dissidence», à savoir: Gide, Aragon, Malraux, Mauriac, Jules Romains, Claudel, Duhamel. Selon Rebatet, ils n'ont «jamais manifesté le souci de la cause française» par conséquent ils ne peuvent donner de «leçons de patriotisme». L'auteur de l'article termine par une sorte d'intimidation:

«Cependant, notre indulgence a cette fois ses limites [...]. Si l'Europe est sauvée [...], il faudra beaucoup de mansuétude et un amour de la littérature qu'on ne saurait demander à tous les chefs politiques pour oublier que ces écrivains comblés d'honneur, engendrés et nourris par notre civilisation, ont trahi leur mission la plus naturelle en prenant haineusement parti contre les héroïques défenseurs de cette civilisation, qu'ils ont fourni des armes à ses mortels ennemis». <sup>93</sup>

Gisèle Sapiro, dans *La Guerre des écrivains*, se montre saisie par le contenu de cet article. Ce qui frappe ici, dit-elle, «c'est la volonté -tout aussi désuète à cette date-

---

<sup>91</sup> Rebatet, Lucien, «L'académie de la dissidence ou la tradition prosaïque», *Je suis Partout*, n° 656, 10 mars 1944, p. 3.

<sup>92</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 3.

<sup>93</sup> *Id.*, *Ibid.*.

d'affirmer jusqu'au bout la légitimité littéraire du collaborationnisme, alors même que Drieu la Rochelle a reconnu son échec un an plus tôt». <sup>94</sup>

Cette volonté d'affirmation d'une légitimité littéraire collaborationniste conduira l'écrivain devant la cour de Justice de la Seine qui le condamnera à mort, le 23 novembre 1946. Il sera néanmoins gracié le 12 avril 1947 pour rester emprisonné jusqu'en 1952. Plus tard, Rebatet se prononcera sur son sort. En ce qui concerne son engagement politique, il ne manifestera aucun remords de conscience, comme nous le révèle Robert Belot dans son article: «Il n'y a pas la moindre ombre sur ma conscience». <sup>95</sup>

En dépit des critiques, des jugements -adressés à Lucien Rebatet relativement à son livre *Les Décombres*-, des félicitations furent présentées à l'auteur par un nom sonnante des années noires de la collaboration: Louis-Ferdinand Céline, auteur des polémiques *pamphlets* antisémites, et que nous avons élu comme thème central de notre travail. Dans une lettre datée du 4 août 1942, Céline vient remercier, voire féliciter, Rebatet, pour la publication de son livre:

«Merci Rebatet. Très bien ton livre je le ferai lire et relire mais tu vois pour commencer - difficile comme St Thomas- je demanderais à tous les contemporains et surtout aux antisémites de me présenter avant toutes choses -bulletin de naissance de 4 générations de leur patriotique personne et de leurs ascendants et de leurs épouses et révision, dissection sévère d'yeux voilà le diapason de cette musique- de «la» de ce périlleux boulot. Nulle clique plus noyauté de juifs et juivants anxieux que le[mot illisible] antisémite! Fatalement! J'aurais voulu trouver cette clause capitale dans tous les ouvrages. Le bulletin de baptême aux chiottes bien entendu! Je dis de naissance». <sup>96</sup>

Lucien Rebatet avait commencé *Les Décombres* en juillet 1940, sous le coup de la débâcle, exactement comme Céline avait mis en œuvre *Les Beaux Draps*, nés de l'actualité et des réactions à chaud de cette même débâcle qu'il avait déjà prévue. Hormis ce thème, le pamphlet développe un autre sujet -celui de la rénovation nationale que Céline voit se faire sur deux plans: le communisme «Labiche», ou petit bourgeois et l'éducation, dans laquelle Céline semble placer ses espoirs. Dans ce *pamphlet*, on retrouve des passages sur la

<sup>94</sup> Sapiro, Gisèle, *La Guerre des écrivains*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1999, p. 688.

<sup>95</sup> Belot, Robert, «Lucien Rebatet ou l'antisémitisme comme événement littéraire» (cité par Pierre-André Taguieff, *op. cit.*, p. 226).

<sup>96</sup> Lettre inédite de Céline à Lucien Rebatet, 4 août 1942 (citée par François Gibault, *Céline II, op. cit.*, p. 294). Le brouillon de cette lettre, retrouvé au verso d'une page de manuscrit de *Guignol's band*, commence

décadence du peuple par la «tripe» -abus de nourriture et d'alcool- et des passages antisémites et racistes, plus rares que dans les deux autres *pamphlets*: *Bagatelles pour un Massacre* et *L'École des Cadavres*.

Dans son deuxième *pamphlet* -*L'École des Cadavres*-, Céline assume l'acte de vulgarisation des doctrines antijuives que fut *Bagatelles pour un massacre*, paru un an auparavant: «Je n'ai rien découvert. Aucune prétention. Simple vulgarisation, virulente, stérilisée».<sup>97</sup> Mais comme Pierre-André Taguieff le souligne dans son ouvrage, s'il y a vulgarisation, c'est qu'il y a science, ce que Céline postule<sup>98</sup>:

«La judéologie est une science, l'étude de la maladie juive du monde, du métissage aryano-juif [...]. Judéologie, science très hermétique, très antique [...]. Certains judéologues possèdent leur science à fond [...]. Leurs travaux sont célèbres, incontestés, fondamentaux».<sup>99</sup>

Céline affirme, dans sa préface à la réédition de *L'École des Cadavres*, que «ce texte était le seul, à l'époque, à la fois et en même-temps: antisémite, raciste, collaborateur –avant le mot- jusqu'à l'alliance militaire immédiate, antianglais, antimacon et présageant la catastrophe absolue en cas de conflit».<sup>100</sup>

L'auteur avait déjà un beau parcours d'antisémite, mais à partir de 1940 il est allé plus loin, vers un racisme scientifique. Dans *L'École des Cadavres*, Céline «réinterprète l'antisémitisme selon des analogies et des métaphores biologiques, il reformule comme un racisme antijuif et imagine, sur le registre du délire pamphlétaire, des solutions de type eugénique –stérilisations forcées- à la question juive».<sup>101</sup>

Malgré ce qui vient d'être dit, on n'arrête pas de se demander comment un écrivain possédant une telle force et une telle faculté d'innovation s'est laissé entraîner par un esprit plus polémique, prêchant la mort, le malheur, la décadence –thèmes récurrents du discours des années trente. Que dire, ensuite, de son invitation à la délation et de son appel aux armes? Et finalement, la dernière question: Céline présentait un cas isolé de folie, mais

---

par: «Parfait ton livre! Je vais le faire lire -tu te présentes comme dictateur? Pourquoi pas? Vous êtes une douzaine sur la liste».

<sup>97</sup> Céline, Louis-Ferdinand, *L'École des Cadavres*, Paris, Denoël, 1938, préface à l'édition de 1942, p. 12.

<sup>98</sup> Taguieff, Pierre-André, «L'antisémitisme des intellectuels et des écrivains: avant et sous Vichy», *L'antisémitisme de Plume*, *op. cit.*, p. 43.

<sup>99</sup> *Id.*, *Ibid.*, pp. 29-30.

<sup>100</sup> Céline, Louis-Ferdinand, *L'École des Cadavres*, Paris, Denoël, 1938, préface de l'édition de 1942, p. 12.

<sup>101</sup> Taguieff, Pierre-André, *op. cit.*, pp. 29-30.



autrement, était-il sûr de pouvoir se tourner, dans ses délires, vers un groupe totalement différent qui, se déguisant pour des raisons politiques, obéissait à un autre credo, différent du credo officiel?

Une grande partie de l'histoire de Vichy, et surtout de certaines responsabilités de ce gouvernement, semble être faite pour rendre plus intelligible le tableau des ambiguïtés françaises.

L'antisémitisme de Céline suscite, d'abord, l'interprétation sociologique. L'auteur s'est moqué du discours de son père, modeste employé de bureau, époux d'une non moins modeste boutiquière du passage Choiseul à Paris: à le croire, ses parents étaient toujours à deux doigts de la faillite. Dans la tourmente de ses mauvaises affaires, le père en rendait les juifs et les francs maçons responsables. Exactement comme les lecteurs de Drumont,<sup>102</sup> les fidèles de Rochefort,<sup>103</sup> ceux –et son père en avait été– qui allaient applaudir Jules Guérin,<sup>104</sup> enfermé dans son «fort Chabrol», au moment de l'affaire Dreyfus. Le Juif est désigné avec une paranoïa qui confine au délire et, qui prêterait à une franche hilarité comme l'agent universel de tous leurs malheurs. Un ennemi était dans les murs s'acharnant à la perte des braves gens: c'était le Juif et ses alliés francs-maçons. Des dizaines et des dizaines de livres, depuis *La France Juive*, avaient prétendu en faire la démonstration. La référence à Drumont s'impose comme une référence au principal vulgarisateur de l'antisémitisme en France. Mais –et sur ce point Philippe Muray insiste avec raison–, alors

---

<sup>102</sup> Publiciste et homme politique français, journaliste catholique, il attaqua les puissances financières, et particulièrement la finance israélite dans *La France Juive* (1886), et fonda un journal d'inspiration nationaliste et antisémite, *La Libre Parole* (1892) où il dénonça le scandale de Panamá –qui est également le thème de son ouvrage– scandale qui éclate en 1892 lorsque furent révélés les détournements de fonds et la corruption de parlementaires dont s'était rendue coupable la compagnie chargée de percer le canal de Panamá. L'implication de financiers Juifs impliqua une vague d'antisémitisme. Antidreyfusard notoire, il fut élu député (1898-1902).

<sup>103</sup> Journaliste, homme politique et écrivain français, il se lança très tôt dans le journalisme politique et afficha des positions républicaines, hostiles à l'Empire. En 1871, il prit position en faveur de la commune de Paris. Député en 1885, devenu nationaliste et partisan du général Boulanger, il suivit celui-ci à Bruxelles avant de gagner Londres. Selon Michel Winock, il s'agit d'un «ancien communard, ami des socialistes blanquistes, directeur de *l'Intransigeant*, entame sa carrière d'antisémite, par haine de la République bourgeoise, de la République des opportunistes, confondues avec la «République Juive». En pleine affaire Dreyfus, Rochefort sera reçu à Alger, sur l'invitation du Maire Max Régis –directeur de *L'Antijuif d'Alger*, et l'ancien communard s'écrit du balcon de l'hôtel de ville: «Vive l'Algérie! A bas les Juifs!» (cité par Michel Winock, «Rochefort: la Commune contre Dreyfus», *Mille Neuf Cent, Revue d'Histoire intellectuelle* n° 11, 1993, p. 13).

<sup>104</sup> Jules Guérin comme Henri Rochefort représentait l'aile laïque et prolétarienne d'un mouvement antisémite, porté, par ailleurs, par la presse. Guérin dirigeait la *Ligue antisémite de France*. Cette ligue organisait des meetings antisémites qui appelaient au combat «la population honnête et patriote de Paris». À ce propos, Pierre Miquel dans son livre *L'Affaire Dreyfus* rapporte que la veille du procès Zola, «Guérin sign[ait] avec Drumont un «Appel» aux Français» dénonçant les «pressions outrageantes des juifs étrangers», Miquel, Pierre, *L'Affaire Dreyfus, op. cit.*, p. 50.

que l'antijudaïsme de Drumont restait marqué par ses origines chrétiennes, celui de Céline est radicalement antichrétien, opposant le polythéisme aryen au monothéisme judéo-chrétien.

L'antisémitisme de *Bagatelles pour un massacre* ne date pas du Front Populaire, mais de *L'Église*, pièce de théâtre composée par l'auteur, dont un des actes était une charge contre la Société des Nations, dépeinte comme une association juive à prétention universelle. Toutefois, il est important de souligner que *Bagatelles pour un massacre* émerge au moment où la France connaît une nouvelle poussée antijuive.

En effet, des torrents de haine antisémite sont déversés à Paris avec une violence que l'on a peine à imaginer aujourd'hui dans la presse collaborationniste, libérée de toutes contraintes à partir du 27 août 1940 –abrogation du décret-loi Marchandeau sur les excès de presse:

«Mort au juif! Mort à la vilenie, à la duplicité, à la ruse juive! Mort à l'argument juif! Mort à l'usure juive! Mort à la démagogie juive! Mort à tout ce qui est faux, laid, sale, répugnant, négroïde, métissé, juif! C'est le dernier recours des hommes blancs traqués, volés, dépouillés, assassinés par les sémites, et qui retrouvent la force de se dégager de l'abominable étreinte... Mort! MORT AU JUIF!»<sup>105</sup>

L'exposition célèbre «Le Juif en France», organisée au nom du «Commissariat Général» par Paul Sézille, directeur de «l'Institut d'études des questions juives», fut montrée à Paris, de septembre 1941 à janvier 1942. Une courte brochure de l'Institut présentant l'exposition «Le Juif en France», se termine par une célébration des lois qui, excluant les Juifs de la communauté nationale, constituent la seule et bonne méthode de «libération», «d'épuration» et de «redressement» de la France:

«Le rôle néfaste des juifs ne prendra fin que le jour où toutes les nations du monde, devenues clairvoyantes, les auront bannis. Des Français ont été les premiers à poser le problème juif. L'Allemagne a été le premier pays à le résoudre. Par la loi de Nuremberg du 15 septembre 1935, elle a établi les barrières destinées à sauvegarder sa race [...]. Suivant l'exemple de l'Allemagne, les autres nations d'Europe se sont libérées de l'emprise juive dans la vie publique, par les lois qui les excluent de la communauté nationale. [...] La France, après sa défaite, opère son redressement sous la direction du

---

<sup>105</sup> Riche, Paul, «Mort aux juifs!», l'hebdomadaire *Au pilori* du 14 mars 1941 (cité par Pierre-André Taguieff, op. cit., p. 534).

Maréchal Pétain, Chef de l'État français, et de l'Amiral Darlan. Ces deux hommes ont édicté les lois du 14 juin 1941, qui doivent nous libérer du joug israélite. Sans crime, sans meurtre et sans pillage, les aryens auront résolu le problème juif. La France sortira grandie de son épreuve, lorsque son épuration sera totale. Idée-force qui s'impose à nous au fur et à mesure de cette visite éducative. Cette statue [...] nous annonce la délivrance: la France nouvelle, chassant ceux qui l'ont avilie, offre à ses enfants une vie saine et forte dans une nation en paix [souligné dans le texte]». <sup>106</sup>

De mars à mai 1942, l'exposition fut présentée à Bordeaux et à Nancy en juillet-août 1942.

L'exposition compta plus de 250.000 visiteurs à Paris, ce qui était nettement inférieur aux résultats des expositions précédentes sur la franc-maçonnerie –octobre-novembre 1940: plus de 900.000 visiteurs à Paris en 5 semaines –et «la France européenne»- de juin à octobre 1941: 635.000 visiteurs à Paris-, tandis que l'exposition suivante «le bolchevisme contre l'Europe» réussit à mobiliser 370.000 visiteurs à Paris, 160.000 à Lille et 140.000 à Bordeaux. <sup>107</sup> Cela prouve que la «question juive» attirait beaucoup moins de gens en France que les autres sujets, notamment la franc-maçonnerie, thématique qui était toujours étroitement liée, en France, à celle de la «question juive» dans la propagande de l'extrême droite.

Nonobstant les résultats vérifiés, l'exposition «Le juif en France» fut une manifestation de cette propagande. «Les citations [...] qui ornaient abondamment les murs, et se voyaient pieusement répercutées par la TSF et les bandes d'actualité» <sup>108</sup> étaient des citations retirées des *pamphlets antisémites* de Louis-Ferdinand Céline. La presse la plus ignoblement engagée de la collaboration nous a fait connaître de nombreuses publications de Céline –presse qu'il disait considérer comme une «colonne Morris» où placarder son opinion. Cette presse nous le montre assumant le rôle «d'un chien de garde» de la politique raciale, obstinée à rappeler la «question juive» comme la question fondamentale, à sommer les autres intellectuels et les politiques de prendre parti sur elle.

Nous lisons, par exemple, dans *Au Pilon* du 2 octobre 1941 et dans *Je suis Partout* du 2 novembre 1941:

---

<sup>106</sup> *Le Juif en France*, Paris, Institut d'études juives, s.d. [septembre 1941], pp.14-15 (citée par Pierre-André Taguieff, «L'Antisémitisme à l'époque de Vichy: La haine, la lettre et la loi», *op. cit.*, p. 52).

<sup>107</sup> Burrin, Philippe, *La France à l'heure allemande 1940-1944*, Paris, Seuil, 1995, pp. 297-300.

<sup>108</sup> Bellosta, Marie-Cristine, «Rééditer les Pamphlets?», *Magazine Littéraire*, Hors série n°4, trimestre 2002, p.71.

«Pour recréer la France, il aurait fallu la reconstruire entièrement sur des bases racistes-communautaires. Nous nous éloignons tous les jours de cet idéal». <sup>109</sup>

«Raison de race doit surpasser raison d'État. Aucune explication à fournir. C'est bien simple. Racisme fanatique total ou la mort! [...] Que l'esprit mangouste nous anime, nous enfièvre!» <sup>110</sup>

Nous nous apercevons que, bien que Céline se dise «indépendant de tout groupe politique et de tout journal, de toute admiration et de toute mission», <sup>111</sup> l'auteur n'hésite pas, néanmoins, à laisser publier des lettres ouvertes qui se réfèrent clairement à ce qu'il y avait de sérieux dans le militantisme antisémite de ses pamphlets. De la sorte, dans L'Appel du 4 décembre 1941, nous pouvons lire:

«Au fond, il n'y a que le chancelier Hitler pour parler des Juifs. D'ailleurs ses propos de plus en plus fermes, je le note, sur ce chapitre, ne sont rapportés qu'avec gêne par notre grande presse [...]... C'est le côté que l'on aime le moins, le seul au fond que l'on redoute, chez le chancelier Hitler, de toute évidence. C'est celui que j'aime le plus. Je l'écrivais déjà en 1937, sous Blum». <sup>112</sup>

La manifestation de cette propagande réalisée pour l'exposition «le Juif et la France» se trouve donc dans cette presse de caniveau qui en fait tout naturellement écho:

«[...] Dans la même salle on trouve les éléments d'une étude morphologique du juif. De grands portraits y figurent Mendès France, Basile Zaharoff, Litvinoff, Max Reinhardt, Hore Belisha. Français? Grec? Russe? Allemand? Anglais? Non Juif! Une énorme tête représentant le type classique du Juif porte sur chacune de ses parties des chiffres qui renvoient à des pancartes; 1) Oreille large, massive et décollée; 2) bouche charnue, lèvres épaisses, lèvre inférieure débordante; 3) nez fortement convexe, mou et à larges ailes; 4) sillon naso-labial; 5) traits mous; 6) œil allongé et fuyant sur les côtés, paupières lourdes, sillon à la commissure de l'œil; 7) front fuyant; 8) cheveux crépus; 9) bloc maxillaire proéminent; pommettes saillantes. Nous apprenons ainsi que le Juif n'est pas un vrai blanc, mais un métis, à la confection duquel ont procédé trois types humains primordiaux: le Mongol, le Nègre et l'Aryen. Dans ce mélange le sang aryen ne

<sup>109</sup> Lettre de Louis-Ferdinand Céline à Jean Lestandi, publiée dans *Au Pilon* du 2 octobre 1941 (citée par Pierre-André Taguieff, *op. cit.*, p. 199)

<sup>110</sup> *Je suis Partout*, 2 novembre 1941 (cité par Marie-Cristine Bellosta, «Rééditer les pamphlets?», *Magazine Littéraire* n° 292, octobre 1991, p. 46).

<sup>111</sup> Winock, Michel, «Le Scandale Céline», *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, L'Histoire, Éditions du Seuil, 1982, p. 388.

<sup>112</sup> *L'Appel* du 4 décembre 1941 (cité par Marie-Cristine Bellosta, *op. cit.*, p. 46).

représente qu'un quart, alors, que le sang mongol pour la moitié et le sang noir pour un autre quart fournissent le reste». <sup>113</sup>

Dans ce contexte, les ordonnances allemandes qui régissent la zone «occupée» n'auront aucun mal, sous les apparences d'une certaine improvisation, à préparer, avec une logique implacable, l'élimination progressive des Juifs.

Ils seront recensés à la suite de l'ordonnance du 27 septembre 1940 dans des commissariats ou des bâtiments officiels français pour qu'ils conservent une certaine confiance. Ceux-là seront dépouillés de leurs biens par celle du 18 octobre 1940 qui organise la spoliation de leurs entreprises. Finalement, ils seront expulsés de leurs professions par celle du 26 avril 1941 qui les définit sur le plan racial et les exclut d'une foule de métiers.

Réduits à l'état de nécessiteux, de parasites —ce qui justifie à posteriori la propagande antisémite— ils sont enfin marqués de l'étoile jaune par l'ordonnance du 29 mai 1942, pour la plus grande joie de l'extrême droite parisienne:

«Lorsque j'ai appris que, enfin, comme nous le demandions dans ces colonnes depuis notre parution, les juifs allaient porter une marque distinctive, une douce euphorie m'a immédiatement envahi». <sup>114</sup>

«[...] depuis le 7 juin, les Juifs, hommes et femmes sont astreints au port de l'étoile jaune avec l'inscription «Juif». <sup>115</sup>

«[...] Au début, les juifs ont affecté de prendre à la légère les prescriptions concernant le port de l'étoile jaune. [...] En manière de deuxième avertissement, un certain nombre d'entre eux ont été dirigés dans des camps spéciaux». <sup>116</sup>

Au sujet du port de l'étoile jaune, d'autres réactions, non moins importantes, ont été notoires comme nous l'atteste Simone de Beauvoir dans *La Force de l'âge*: «[...] à Paris, la nouvelle suscita autant de stupéfaction que d'indignation, tant nous avions été convaincus que certaines choses, malgré tout, ne pouvaient se produire chez nous». <sup>117</sup>

En comparaison des persécutions de la zone occupée, la Zone «libre», administrée par le gouvernement de Vichy, peut paraître, au début de la guerre, une terre d'accueil. Et,

---

<sup>113</sup> Beauplan, Robert de, «L'exposition antijuive», *L'Illustration*, 20 septembre 1941, p. 3.

<sup>114</sup> Guibert, Louis, «Aujourd'hui la tradition renouvelée!», *L'Appel*, 11 juin 1942, p. 5.

<sup>115</sup> Pascal, Pierre, «La Marche à l'Étoile», *L'Appel*, 11 juin 1942, p. 5.

<sup>116</sup> Lordan, «Paris ma grande ville», *Gringoire*, 3 juillet 1942, p. 3.

<sup>117</sup> Beauvoir, Simone, *op. cit.*, p. 316.

effectivement, beaucoup ont franchi la ligne de démarcation avec l'espoir d'échapper aux nazis. Mais, même si Vichy ne pratiquait pas un «antisémitisme de peau», les lois xénophobes et «l'antisémitisme d'État», mis en place sans que les Allemands ne les aient encore demandées, préparent le terrain pour la «solution finale»<sup>118</sup> en excluant de la communauté nationale les étrangers et les Juifs –et bien sûr, en priorité, les Juifs étrangers.

Avant même que les Juifs soient persécutés en tant que tels, un nombre important d'entre eux sera menacé par les lois xénophobes, puisque, dès juillet 1940, on exclut des administrations toutes les personnes qui ne sont pas nées de père français. On organise également la révision des naturalisations octroyées depuis 1927 –«Français de fraîche date». En trois ans, la Commission chargée de la révision examine plus de 500 000 dossiers de naturalisés et propose plus de 16 000 retraits dont un peu plus de 6 000 concernent les Juifs.

«L'antisémitisme d'État ou de «raison» [prend] de plus en plus la forme d'un antisémitisme racial».<sup>119</sup> Cet antisémitisme, à défaut de vouloir l'extermination des Juifs, comme «l'antisémitisme de peau» des nazis, met en place un véritable *apartheid*: définition raciale, exclusion d'un certain nombre de fonctions, principe d'un *numerus clausus* à fixer pour les autres professions –loi portant sur le statut des Juifs du 3 octobre 1940, renforcée le 2 juin 1941, interdiction de l'accès aux Chantiers de jeunesse, création d'un «commissariat général aux questions juives. Ce Commissariat, confié à Xavier Vallat, multiplie les mesures d'exclusion, organise, sur le modèle de la zone occupée, la spoliation des entreprises juives en zone sud, et, peut-être plus grave encore, leur recensement. La création de ce commissariat est typique de tous les actes essentiels de collaboration. À ce propos, Joseph Billig souligne que «le gouvernement affiche une attitude d'indépendance en exécutant un projet que lui impose l'occupant et qui, en même temps, rentre virtuellement dans la logique du régime de l'État français».<sup>120</sup>

Le «statut des Juifs» est fixé, une première fois, par la loi datée du 3 octobre 1940. Préparée en Conseil des Ministres, elle est signée par le chef de l'État français et par plusieurs des membres du gouvernement –il n'y a plus de Parlement pour discuter les textes législatifs- et, enfin, publiée au *Journal Officiel* du 18. La loi compte dix articles,

<sup>118</sup> L'expression «solution finale» permettait aux nazis de désigner l'extermination des Juifs tout en maintenant le secret sur leur objectif.

<sup>119</sup> Winock, Michel, *Le siècle des intellectuels*, op. cit., p. 331.

<sup>120</sup> Billig, Joseph, *Le commissariat général aux questions juives –1941/1944*, Paris, Édition du Centre, 1955-1960, t. I, p. 57.

mais elle s'articule autour de deux thèmes essentiels: -premièrement, la «définition du Juif» selon des critères raciaux: «[...] toute personne issue de trois grands-parents de race juive ou de deux grands-parents de la même race si son conjoint lui-même est Juif». <sup>121</sup> Deuxièmement, l'exclusion, sauf exception pour services rendus à l'État dans les domaines scientifique, littéraire ou artistique ou encore pour titres militaires, au nom d'une théorie fumeuse de «l'antisémitisme d'État» qui prétend limiter l'influence ou «l'expansionnisme» juif des postes de direction dans l'administration, la justice, la police, l'armée, la presse, le cinéma et la radio, ainsi que de tous les postes dans l'enseignement.

Ce premier statut est remplacé par la loi du 2 juin 1941 qui reprend les mêmes points, mais en les aggravant: -la «définition du Juif» est étendue. Aux critères précédents, qui sont maintenus, on ajoute maintenant des critères religieux. Outre ceux qui sont juifs d'après la loi de 1940, est considéré juif «celui ou celle qui appartient à la religion juive, ou y appartenait le 25 juin 1940, et qui est issu de deux grands-parents de race juive». <sup>122</sup> De même, la liste des carrières et professions dont ils sont exclus s'allonge: les exemptions pour «mérites particuliers» n'existent plus pour les postes de direction et sont limitées aux emplois subalternes dans la fonction publique. Les Juifs sont totalement éliminés des médias, ainsi que d'une série de professions.

Dans ce contexte, une nouvelle loi est promulguée, celle du 22 juillet 1941, alignée sur les principes allemands. Elle a pour but d'«éliminer toute influence juive dans l'économie nationale». <sup>123</sup> En février 1942, les Allemands, qui jugent la politique d'exclusion de Xavier Vallat –premier commissaire, «homme du juste milieu antisémite»<sup>124</sup>– insuffisante, font pression sur Vichy pour obtenir son renvoi. Il est remplacé par Darquier de Pellepoix, antisémite fanatique, qui sera «limogé au début 1944 par les Allemands pour avoir échoué à imposer sa politique à Vichy». <sup>125</sup>

Selon Annette Wieviorka, un ensemble de textes –allemands ou français– réglemente le sort des Juifs. En effet, Edgar Faure, les présentant devant le tribunal international de Nuremberg, notait qu'ils «créaient pour les Juifs une condition très

---

<sup>121</sup> Wieviorka, Annette, «Vichy, les années terribles», *Les Juifs, du ghetto à l'émancipation, L'histoire* n° 10, janvier 2001, pp. 76-83.

<sup>122</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 78.

<sup>123</sup> Wieviorka, Annette, *op.cit.*, p. 78.

<sup>124</sup> L'expression est de Marrus, Michael R. et Paxton, Robert O, *Vichy et les Juifs*, Paris, Calmann-Lévy, 1981, p. 116.

<sup>125</sup> Wieviorka, Annette, *op.cit.*, p. 78.

diminuée».<sup>126</sup> Il est à remarquer, précisait-il, que «le développement de cette législation est constamment progressif jusqu'en 1942 et qu'à ce moment-là il marque un temps d'arrêt [...] par des mesures proprement administratives, on a procédé à la déportation des ce qui, par conséquent, devait entraîner l'extermination».<sup>127</sup> Au temps des lois succéda donc celui des arrestations et des déportations.

En mai 1941 a lieu la première arrestation. Les Juifs sont internés dans deux camps: Pithiviers et Beaune-la-Rolande. La deuxième arrestation de masse a lieu le 4 août 1941: plus de 4000 Juifs sont arrêtés et conduits dans les bâtiments de la cité de la Muette, à Drancy. Le 12 décembre 1941, nouvelle arrestation, 743 hommes sont arrêtés. Ceux-là seront conduits à l'École militaire, puis au camp de Campiègne-Royallieu.

La rafle du Vel'd'Hiv,<sup>128</sup> les 16 et 17 juillet 1942, qui a lieu en zone occupée mais qui est organisée, il faut le rappeler, par la police française, prend ainsi au piège des hommes, des femmes et des enfants surveillés, marqués, privés de ressources et dans l'incapacité de se cacher.

Le gouvernement de Pierre Laval accepte, ainsi, de livrer aux Allemands les Juifs étrangers de zone occupée, les sacrifiant semble-t-il avec l'espoir de sauver les Juifs français, non par philanthropie, mais parce que ces rafles suscitent une vive émotion dans l'opinion. Dans le même ordre d'idées, et pour éviter l'effet désastreux de la séparation des familles sur l'opinion, il propose aux Allemands qui n'en demandaient pas tant d'y inclure également les enfants de moins de 16 ans. Les Juifs arrêtés sont chargés dans une cinquantaine d'autobus réquisitionnés pour la rafle et conduits à Drancy, ou, pour les familles accompagnées d'enfants au Vel'd'Hiv. Ceux-là seront transférés à Pithiviers et Beaune-la-Rolande, camps vidés de leurs détenus de mai 1941, et ils seront déportés vers Auschwitz.

Quant aux enfants, ils sont arrachés à leurs mères qui partent pour Drancy et sont immédiatement déportés. Dans son article *Pierre Laval et les enfants Juifs*, Michael Marrus affirme que «la politique de Vichy à l'égard des enfants juifs montre comment des responsables ont pu dresser un mur entre eux et la réalité, se retrancher dans la routine, se bercer d'illusions quant à leur propre rectitude, ignorant souvent, aujourd'hui encore, de

---

<sup>126</sup> Wieviorka, Annette, *op.cit.*, p. 78.

<sup>127</sup> *La Persécution des Juifs en France et dans les autres pays de l'Ouest présentée par la France à Nuremberg*, Éditions du Centre, Paris, 1947, pp. 50-51. Ces textes ont été publiés: *Les Juifs sous l'Occupation. Recueil des textes officiels français et allemands, 1940-1944*, Édition du centre, 1945.

<sup>128</sup> Le Vélodrome d'Hiver, situé rue Nélaton, dans le XVe arrondissement de Paris.



quel crime monstrueux ils se sont rendus complices». <sup>129</sup> Complices d'un crime contre l'humanité! A propos des exterminations, Primo Levi avait noté que «les exécuteurs zélés d'ordres inhumains n'étaient pas des bourreaux-nés, ce n'étaient pas -sauf rares exceptions- des monstres, c'étaient des hommes quelconques. Les monstres existent, mais ils sont trop peu nombreux pour être vraiment dangereux, ce sont les hommes ordinaires, les fonctionnaires prêts à croire et à obéir sans discuter». <sup>130</sup>

Les arrestations de la zone occupée ne suffisent pas à remplir les trains de déportation. Fin 1942, les Allemands occupent la zone «libre» et étendent la «solution finale» à tout le pays. Ils trouvent un terrain bien préparé par le gouvernement vichyssois qui, happé par la spirale de la collaboration, ne peut que déclarer par la bouche de Laval: «Je souhaite la victoire de l'Allemagne». <sup>131</sup>

Le 26 août 1942, la zone non-occupée est le théâtre de rafles qui permettent l'arrestation de près de 6000 Juifs. Ils seront conduits à Drancy et de là à Auschwitz-Birkenau. Arrestations et déportations continuent jusqu'au dernier jour de l'occupation du territoire. Dans son ouvrage *Le bréviaire de la Haine*, Léon Poliakov, historien de l'antisémitisme, nous rapporte, avec une quasi-certitude, que «le nombre des Juifs exterminés devait être compris entre 5 et 7 millions, 6 millions demeurant le chiffre le plus probable. Chiffre ne comprenant que les pertes par mort violente, asphyxie ou fusillade et ne tenant aucunement compte du déficit démographique qui est venu s'y adjoindre entre 1939 et 1945, par suite de l'absence presque totale de naissances dans les foyers juifs, de l'extermination quasi totale des enfants, puisque seuls les êtres humains vigoureux, dans la force de l'âge, avaient de bonnes chances de survie dans les camps, etc. C'est pourquoi, il est licite et raisonnable de conclure qu'en conséquence de la politique dite «raciale» du Troisième Reich, les pertes réelles du peuple juif entre 1933 et 1945 furent de l'ordre de 8 millions». <sup>132</sup>

C'est dans ce contexte que se situe cet antisémitisme frénétique qui se manifeste par une posture rhétorique impliquant un soutien inconditionnel à la politique des occupants nazis, au nom d'un impératif suprême, la construction d'une nouvelle Europe,

---

<sup>129</sup> Marrus, Michael, «Pierre Laval et les enfants Juifs», *Auschwitz,, La solution finale, L'Histoire n°3*, Trimestriel octobre 1998, p. 60.

<sup>130</sup> Levi, Primo, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, 1987, p. 212.

<sup>131</sup> Azéma, Jean-Pierre, Bédarida, François, *La France des années noires*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, p. 355.

<sup>132</sup> Poliakov, Léon, *Le Bréviaire de la haine*, Paris, Éditions Complexe, 1886, p. 386.

sans Juifs. Selon Philippe Burrin, les antisémite de «plume» sont «des gens pour qui les Juifs ne sont jamais assez discriminés, dépouillés, séparés et châtiés, en attendant le jour heureux où ils disparaîtrons de l'Europe».<sup>133</sup> Parmi les «antisémites de Plume», Louis-Ferdinand Céline que nous avons élu comme sujet de notre recherche, occupe une place non négligeable.

---

<sup>133</sup> Burrin, Philippe, *op. cit.*, p. 425.

## **II**

### **Céline: L'écrivain et la politique**



**«[...] Que le pirate montre son pavillon –le drapeau rouge avec la croix gammée dans un cercle blanc! Mais qu’il ne se faufile pas comme un innocent voyageur à la recherche d’émotions toutes personnelles. Il veut frauder la douane. Il porte du poison dans son bagage».**

[Kaminski, Hanns-Erich, *Céline en chemise brune*, Paris, Éditions Mille et une nuits, 1997, p. 78.]



## 1. Les idées politiques dans les romans céliniens

**«[...] la politique c'est la colère!..et la colère [...] est un péché capital! oubliez pas! celui qu'est en colère déconne!»**

*[Entretiens avec le professeur Y, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1996, p. 496.]*

Les différends à propos de la pensée célinienne ne sont pas tellement dus à la volatilité de l'auteur, mais plutôt aux nombreuses perspectives auxquelles le lecteur se voit confronté dans les romans de Céline. En effet, même si en vieillissant Céline prend un ton de plus en plus hargneux, les lignes de faîte de ses idées restent les mêmes. En lisant un roman de Céline, par exemple *Voyage au bout de la nuit*, qui contient de nombreux éléments autobiographiques, le lecteur non attentif risquera constamment de mêler le monde réel et le monde imaginaire. Toutefois, que le prénom du protagoniste, Ferdinand, soit également une partie du prénom de Céline, n'implique nullement que les opinions du personnage Ferdinand, telles qu'elles sont présentes dans *Voyage au bout de la nuit*, soient un calque de celles d'un autre personnage –mais cela n'est pas non plus à présupposer obligatoirement. Aussi nous paraît-il qu'un jugement de la pensée de Céline ne peut se

baser sur les seuls romans, mais que celui-ci doit se voir confirmé par d'autres écrits du même auteur.

Il nous semble que c'est dans ce piège de la confusion entre le monde réel et imaginaire que tombe notamment Rosemarie Scullion,<sup>134</sup> lorsqu'elle veut prouver, coûte que coûte, que Céline était bel et bien un fasciste. Elle cite des personnages qui dénoncent tout l'ordre social et politique existant. Elle conclut que ce rejet des oppositions sociales et de la démocratie parlementaire implique une prise de position dans le camp de la droite.

Cette conclusion nous paraît un peu hâtive, d'autant plus que ces mêmes arguments peuvent prouver que Céline était un marxiste. Ce ne serait même guère surprenant, vu que Céline lui-même a prétendu dans *D'un château l'autre* être «l'auteur du premier roman communiste [c'est-à-dire *Voyage au bout de la nuit*] qu'a jamais été écrit...».<sup>135</sup>

Toutefois, on fausserait l'histoire en ne mettant pas cette citation dans son contexte. Il est assez vraisemblable que Céline ait pris connaissance des théories annonçant le réalisme socialiste et que cette doctrine l'ait influencé, mais cette prise de connaissance ne s'est point traduite dans une mise en pratique lors de la composition de *Voyage au bout de la nuit*. Nous savons, en effet, par d'autres écrits de Céline, qu'il ne s'est jamais engagé dans le mouvement communiste. Aussi conviendrait-il davantage de voir *au bout de la nuit* comme un roman prolétarien, qui est bel et bien réaliste, mais qui n'implique aucun engagement particulier.<sup>136</sup>

Céline n'est certes pas un doctrinaire, mais l'on entend généralement que ses écrits constituent un témoignage capital sur les sociétés du XX<sup>e</sup> siècle, analysées en un réalisme pénétrant et subtil. Ses révoltes illustrent non seulement la crise des esprits de l'avant-guerre mais annoncent, par ailleurs, la crise la plus profonde dont souffre l'époque contemporaine. L'écrivain Céline, anti-académique, anti-conformiste et antibourgeois, est un homme du peuple envers qui il éprouve une certaine sympathie, qui parle «avec ses tripes» et exprime le «bons sens» populaire. Céline qui est le médecin des pauvres, eut la possibilité de juger que la société repose sur de profondes inégalités. Aussi, découvrons-nous dans la *trilogie* allemande qu'en même temps que Céline évoque la Deuxième Guerre mondiale, il montre qu'au-delà des crises, il existe un système social inégalitaire et

---

<sup>134</sup> Scullion, Rosemarie, «Madness and Fascist Discourse, Celine's *Voyage au bout de la nuit*», *The French Review* 61: 5, 1988, pp. 715-723.

<sup>135</sup> Céline, Louis-Ferdinand, *D'un château l'autre*, Paris, édition Gallimard, Coll. Folio, 1999, p. 410.

<sup>136</sup> Bellosta, Marie-Cristine, *Céline ou l'art de la contradiction. Lecture de Voyage au bout de la nuit*. (Littérature Modernes) Paris, Presse Universitaires de France, 1990, pp. 90-96.



intemporel. Il multiplie les remarques et les scènes qui illustrent l'injustice fondamentale de l'humanité, il développe des théories idéologiques parfois aberrantes et revendique explicitement une opinion politique.

On trouve, dans la trilogie, l'un des rares récits capable de restituer l'ampleur apocalyptique de la Deuxième Guerre mondiale, au travers des pérégrinations du narrateur qui partage le destin de tant de réfugiés bombardés, internés et jetés sur les routes d'un empire qui s'écroule. Ce personnage, présenté comme étant Céline lui-même, côtoie une multitude d'hommes égarés, collaborateurs, prisonniers de guerre, Allemands hostiles dont il fait une peinture à la fois absurde et tragique, qui permet, selon Karl Epting,<sup>137</sup> de montrer «certaines réalités intérieures de cette époque [...] par le grotesque même des situations et des personnages, y inclu[ant] sa propre personne».<sup>138</sup> Ce même Epting qualifie Nord et D'un château l'autre comme étant la représentation de l'«image la plus grandiose de la chute allemande qui ait jamais paru jusque-là».<sup>139</sup>

Cette position de témoin ballotté par la guerre rappelle évidemment *Voyage au bout de la nuit* mais l'originalité *D'un château l'autre* par rapport aux autres romans de Céline, est de se vouloir une chronique d'histoire événementielle de l'exil du gouvernement de Vichy à Sigmaringen en Allemagne à partir de septembre 1944. Au cours d'un entretien avec Albert Zbinden, il souligne cette vocation du roman:

«[...] c'est une petite partie, toute petite mais enfin quand même, une petite partie de l'histoire de France: je parle de Pétain, je parle de Laval, je parle de Sigmaringen, c'est un moment de l'histoire de France, qu'on le veuille ou non; il peut être regrettable, on peut le regretter, mais c'est tout de même un moment de l'histoire de France, ça a existé et un jour on en parlera dans les écoles...».<sup>140</sup>

Dans *D'un château l'autre*, Céline s'attache à décrire la vie quotidienne à Sigmaringen où les autorités allemandes ont transféré le gouvernement de Vichy, à partir de septembre 1944.

---

<sup>137</sup> Directeur de l'Institut Allemand à Paris sous l'Occupation.

<sup>138</sup> Epting, Karl, «Il ne nous aimait pas», Paris, *Cahiers de l'Herne* n°3, 1963, p. 57.

<sup>139</sup> Id., *Ibid.*

<sup>140</sup> Romans II, *op. cit.*, pp. 936-937.

Toutes les grandes figures de la collaboration, ainsi que de simples réfugiés, se retrouvent parqués dans ce village bavarois où les conditions de vie sont, pour les seconds, très mauvaises. Mais il ne faut pas chercher, dans les descriptions que fait Céline, de pures vérités historiques: il essaye plutôt de nous faire ressentir le climat d'angoisse et de déchéance au travers d'épisodes, de détails et de peintures grotesques; et surtout, il nous montre le fossé qui sépare les privilégiés, les dirigeants, résidant au château, bien nourris, de la base militante du régime, les miliciens et autres membres de divers partis de la collaboration comme le Parti Populaire Français de Doriot.

Dès que Céline plante le décor de sa «chronique historique» en décrivant le village de «Siegmaringen» -au lieu de «Sigmaringen», il tourne l'endroit ridicule:

«Peut-être pas se vanter, Siemaringen?... pourtant quel pittoresque séjour!... vous vous diriez en opérette... le décor parfait... vous attendez des sopranos, les ténors légers... [...] votre plateau, la scène, la ville, si jolie figolée, rose, verte, un peu bonbon, demi-pistache, cabarets, hôtels, boutiques, biscornus pour «metteur en scène»... tout style «baroque boche» et «cheval blanc»...<sup>141</sup>

C'est bien d'une «opérette» dont il va s'agir: les derniers soubresauts dérisoires du régime de Vichy. Il montre ainsi qu'il n'a pas été dupe des airs d'importance que la petite colonie française a voulu se donner, en prétendant faire de Sigmaringen la capitale de la France. Il écrit avec humour:

«[...] la Chancellerie du Grand Reich avait trouvé pour les Français de Sigmaringen une certaine façon d'exister, ni absolument fictive, ni absolument réelle, qui sans engager l'avenir, tenait tout de même compte du passé... statut fictif, «mi-quarantaine mi-opérette» [...] finalement nous étions reconnus à titre précaire-exceptionnel «réfugiés en enclave française» à condition de...de...tout de même en «en enclave française»!<sup>142</sup>

Au centre de ce village il y a «le château!... la pièce comme montée de la ville... stuc et carton-pâte»<sup>143</sup> où demeurent les chefs, selon une hiérarchie très stricte qui place tout en haut, au septième étage –les réfugiés le nomment «l'Olympe»-, Pétain et sa suite, reclus.

---

<sup>141</sup> *D'un château l'autre*, p. 156.

<sup>142</sup> *Ibid.*, pp. 333-334.

<sup>143</sup> *Ibid.*, p. 156.

Au cours du roman, Céline dépeint ces personnalités en leur prêtant des attitudes souvent ridicules, en accentuant leurs caractères et en évitant, le plus possible, de mentionner la présence de ses amis à Sigmaringen, pour ne pas les compromettre. L'un d'eux n'est autre qu'Abel Bonnard, ancien ministre de l'Instruction publique, dont Céline a soigné la mère âgée. Sans détailler la liste des personnalités présentes à Sigmaringen dont Céline dresse le portrait, nous retrouvons presque toutes les figures marquantes de la collaboration. Dans *D'un château l'autre*, nous nous attarderons sur deux exemples pour montrer comment l'écrivain accentue ses personnages, en accroît les traits, ce qu'il appelle «transposer», pour donner plus de vigueur à ses descriptions. Ainsi Otto Abetz, ancien ambassadeur d'Allemagne en France sous l'Occupation, dont la grande idée politique était de recréer «le Saint Empire romain germanique de Charlemagne», est dépeint comme un illuminé:

«[...] et son projet auquel il tient, sa grande œuvre, dès notre retour à Paris, la plus colossale statue, Charlemagne en bronze, en haut de l'avenue de la Défense! «Vous voyez Céline?... l'axe Aix-la-Chapelle-la-Défense!

- Vous pensez, monsieur Abetz! Je suis né Rampe-du-Pont!

- Alors vous voyez!»<sup>144</sup>

De même, le portrait de Jean Bichelonne, ancien ministre de l'industrie, est présenté comme une «formidable tronche»<sup>145</sup>, avec certainement un peu d'exagération célinienne:

«De nous autres, tous là, Bichelonne avait la plus grosse tête, pas seulement qu'il était champion de Polytechnique et des Mines... Histoire! Géotechnie!... pardon!... un vrai cybernétique tout seul! S'il a fallu qu'il nous explique le quoi du pour! Les biscornuteries du Château!»<sup>146</sup>

Plus tard, il meurt dans des conditions étranges après une opération du genou à Hohenlychen, sans que l'on sache réellement s'il s'agit d'un assassinat politique ou d'un accident chirurgical.

---

<sup>144</sup> *D'un château l'autre*, p. 339.

<sup>145</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 157.

Au-delà de ces «seigneurs» de la collaboration, aperçus par Céline à Sigmaringen, c'est d'avantage de simples réfugiés, des «vilains», dont l'auteur expose les conditions de vie, car pour eux, il n'y a plus d'illusion possible. Entassés dans la petite ville, que ce soit dans la gare où ils attendent un hypothétique train ou bien dans un logement, dans l'une des auberges bondées comme le Löwen où vit Céline et dont les W- C. débordent ou au pire dans le camp proche de Siessen –que Céline orthographe Cissen-, où sont parquées les familles des miliciens et qui ressemble à un camp de concentration, ils vivent dans des conditions déplorables. Leur principale préoccupation est de se nourrir –«on a vraiment très crevé de faim»<sup>147</sup> –alors que par exemple Pétain dispose de seize cartes d'alimentation.

Nous verrons plus loin comment Céline dépasse ce cadre historique pour montrer que cette injustice est une loi sociale universelle. Les exilés vivent dans la crainte des Alliés, notamment des «Sénégalais de Leclerc» qu'on dit particulièrement féroces, des bombardements fréquents; mais aussi des Allemands, au sujet desquels Céline écrit d'une façon trop choquante pour être sérieuse:

«[...] la haine des Allemands, soit dit en passant, s'est surtout vraiment exercée que contre les «collaborateurs»... pas tellement contre les Juifs, qu'étaient si forts à Londres, New York... ni contre les fififs, qu'étaient dits «la Vrounze nouvelle», de demain! Et qu'étaient là, faibles on ne peut plus, à merci, vaincus total!»<sup>148</sup>

Enfin, dans ce climat d'angoisse totale que Céline cherche à restituer en «transposant le réel», vient s'ajouter la crainte des dénonciations venues du sein même de cette piètre population. Le sentiment d'être des pestiférés, rejetés par tout le monde, est traduit dans le roman, entre autres passages, par la description des intellectuels du régime qui cherchent dans la bibliothèque du château si, dans l'Histoire, quelqu'un a été plus haï qu'eux en Europe.<sup>149</sup>

On remarquera, dans la préface de *D'un château l'autre* –édition de la Pléiade établie par Henri Godard-, comment Céline décrit des événements qui sont purement imaginaires, comme la promenade de Pétain au bord du Danube, les émeutes devant le château et dans la gare, ou encore le dîner chez l'ambassadeur Abetz. Toutes ces descriptions semblent vouloir mieux traduire un état d'esprit général. Nous l'observons

---

<sup>147</sup> *D'un château l'autre*, p. 160.

<sup>148</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>149</sup> *Ibid.*, pp. 160-162.

encore lors de la déformation, de façon comique, d'évènements réels comme le voyage de la délégation française aux obsèques de Bichelonne à Hohenlychen, pour suggérer plus de force littéraire à son récit.

Au travers de toutes ces déformations, nous voyons combien la notion de «chronique historique» est relative, et qu'en outre cette nouveauté dans l'œuvre de Céline n'est qu'une adaptation de son habituelle règle de transformation d'éléments réels pour les faire entrer dans ses romans. Ainsi, il s'agit pour lui, au moins en partie, de s'attirer l'intérêt du public d'après-guerre en évoquant la fin assez méconnue du régime de Vichy.

Outre l'épisode de Sigmaringen, Céline fait allusion à quelques grands événements historiques au cours de ses trois derniers romans: l'attentat marqué du 20 juillet de 1944 contre Hitler, évoqué dans *Nord*, avec des scènes de liesse d'Allemands croyant à la mort du dictateur au Brenner's Park Hôtel; les funérailles de Rommel, le 18 octobre 1944; à Ulm, par où Céline transite dans *Rigodon* et enfin le bombardement de Dresde, du 13 au 14 février 1944, mentionné dans *D'un château l'autre*. Mais le plus important de son évocation historique est la peinture effrayante de l'Allemagne qui s'écroule constituant la toile de fond des errances de l'auteur et là encore, c'est notamment par de détails, grotesques ou tragiques, qu'il parvient à «rendre» cette atmosphère où se mêlent l'absurdité, le chaos et l'apocalypse.

Les diverses attitudes des Allemands que Céline rencontre, témoignent, à ses yeux, de l'absurdité d'un régime chancelant: certains affichent ouvertement leur défaitisme et leur «antinazisme», y compris dans les rangs de l'armée. Ainsi Schulze, le représentant de la Chancellerie à Baden-Baden, le Legationsrat, en 1944, s'il ne déclare «pas nettement pro-allié»,<sup>150</sup> attend néanmoins leur victoire. Céline se permet même de plaisanter avec un garde S.S. sur la défaite allemande:

«[...] je dis à l'S.S... «Hitler est bon!... en France, Kapout! – Ja! Ja! Hier auch! Ici aussi!» Et il tape sur son gros Mauser... joyeusement!... on rigole!...on est amis! «Heil! Heil!»<sup>151</sup>

Ce décor défaitiste se répète dans les trois romans, que ce soit à Baden-Baden, un an avant la défaite, lorsque Céline décrit à ses voisins: «Dieu sait s'ils étaient gaullistes,

---

<sup>150</sup> *Nord*, p. 30.

<sup>151</sup> *Ibid.*, p. 206.

antihitlériens à tous crins les hôtes du «Brenner», Baden-Baden... s'ils étaient mûrs pour les Alliés!...»<sup>152</sup>, dans le métro berlinois où la foule les acclame, les prenant pour des espions, ou encore à Sigmaringen... Céline fait dire à Harras, le médecin S.S. qui l'a en quelque sorte pris sous sa protection que, même l'administration, qui miraculeusement au milieu du chaos reste très efficace, est antinazie:

«Céline, vous vous êtes sans doute aperçu que l'administration du Reich est tout à fait méticuleuse... [...] or tous, vous m'entendez bien Céline, tous les bureaucrates du ministère de l'Intérieur sont anti-nazis!... le ministre lui-même! Et tous les huissiers! absolument!»<sup>153</sup>

Ce qui n'est certainement pas entièrement vrai mais traduit néanmoins une lassitude générale chez les dirigeants allemands. Au contraire de ce défaitisme avoué, certains par hypocrisie ou par aveuglement fanatique, veulent toujours croire en la victoire finale, ce qui est encore plus absurde:

«[...] la conversation tonique... tout plein de nouvelles encourageantes!... les armées progressaient partout! Crète! Stalingrad!... Biélorussie! Tellement de millions de prisonniers qu'on les comptait plus... ils étaient un peu informés! D'où?... par qui?... je voulais pas faire le sceptique, La Vigue non plus... heil! heil!»<sup>154</sup>

Lorsqu'ils n'affichent pas cet optimisme factice et dicté par la peur de représailles, les Allemands préfèrent éviter d'aborder les sujets graves, feignent d'ignorer la guerre, par exemple à la table de la Dienststelle de Zornhof, microcosme représentatif de la société allemande toute entière, dans le bunker d'Harras à Berlin ou encore à Baden-Baden.

Les descriptions de l'absurdité, des incohérences qui règnent alors en Allemagne sont un moyen pour Céline de montrer l'explosion du Reich sur un mode humoristique:

«Ce Reich ne tient que par les haines!...haines entre les maréchaux!... et l'aviation contre les tanks!... Hitler a rien inventé!... la marine contre les

---

<sup>152</sup> *Nord*, p. 11.

<sup>153</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 338.

nazis!»<sup>155</sup> confie Harras à Céline; à Zornhof, tout le monde craint les dénonciations et, selon le même Harras, [...] tous ces gens dénoncent, complotent!... délirent!... pas que les prisonniers! Les gens du village, tous!... les bibelforscher<sup>156</sup> aussi!... les oies [...]!... et les vaches!».<sup>157</sup>

Dans cette société en pleine déliquescence, les théories racistes des nazis partent à vau-l'eau puisque Céline croise un général juif à Oddort, dans Rigodon, et qu'il s'étonne, de façon choquante, de trouver des tziganes, à Zornhof, qui «sont n'importe quoi, crasseux et crasseuses, huilés, mais [qui] sont tziganes, alors ennemis jurés du Reich, traîtres au sang, pourquoi on les laisse?»<sup>158</sup>

Le comportement des autorités allemandes est souvent ridicule et absurde lui aussi, ce qui traduit bien l'usure d'un système débordé. De nombreuses petites scènes nous le font sentir: dans Nord, à Berlin, dans le bunker d'Harras, les soldats se passionnent pour Bébert le chat de Céline qu'ils croient capable d'annoncer le temps: à Zornhof, le pasteur est arrêté pour avoir cherché des abeilles dans la carcasse d'un avion.

Mais l'absurdité n'est qu'une facette de l'écroulement de l'Allemagne et Céline décrit des situations bien plus tragiques et terribles, il dépeint, peut-être mieux que personne, le chaos qui bouleverse une société, un continent, des individus. Il date le début de cet effondrement dans Nord:

«[...] au moment de cet attentat [celui contre Hitler] les faits incidents quiproquos s'entremêlèrent, que maintenant encore vous vous retrouvez souvent en mésententes parallèles... conjurations contradictoires... le mieux je crois, imaginez une tapisserie, haut, bas, travers, tous les sujets à la fois et toutes les couleurs... tous les motifs!... tout sens dessus dessous!... prétendre vous les représenter à plat, debout, ou couchés, serait mentir... la vérité: plus aucun ordre en rien du tout à partir de cet attentat...»<sup>159</sup>

Céline partage et raconte le sort de millions d'hommes errants, premières victimes du chaos, sur les routes, dans les gares et dans des trains bondés. Dans Rigodon, il marche avec des réfugiés vers Hanovre; regarde passer une troupe de vieux soldats, «prisonniers

---

<sup>155</sup> *Nord*, p. 153.

<sup>156</sup> Objecteurs de conscience allemands.

<sup>157</sup> *Nord*, pp. 186-187.

<sup>158</sup> *Ibid.*, p.333.

<sup>159</sup> *Ibid.*, p. 32.

russes et vieux boches... si las!... si las!... aussi maigres les uns que les autres, traînant la guibole... et aussi en loques!...»<sup>160</sup> à Sigmaringen, dans *D'un château l'autre*.

Lorsqu'il évoque, dans ce même roman, «trois trains tout bourrés de dactylos, chefs de bureau, et généraux en civil [...] qu'arrêtaient pas de partir, revenir»<sup>161</sup> ou quand dans *Rigodon*, il fait référence à un train de blessés qui passe dans la nuit par la gare de Moorsburg, Céline en est lui-même passager. Des trains qui sillonnent l'Allemagne en tout sens, surpeuplés et parfois bombardés:

«[...] là maintenant on le voit ce tortillard... il est tout en bois... cinq... six wagons... tout hérissés vous diriez par tout ce qui dépasse des fenêtres... des chenilles sont ainsi, hérissées... là vous voyez tout ce qui dépasse... cent bras, cent jambes... et des têtes!... et des fusils!... je connais des métros à craquer, des trains si combles que vous y glisseriez pas un doigt, mais là ce tortillard est si bourré, si hérissé de jambes, de bras, de têtes, que vous êtes forcés de rire...»<sup>162</sup>

C'est encore dans *Rigodon*, roman des rails, que la majorité des voyages de Céline s'effectue à travers l'Allemagne, avec pour unique objectif, quels que soient les détours parcourus pour y parvenir, le Nord, seule issue possible à ses yeux. Dans les gares aussi, règne le chaos, avec par exemple ces grand-mères perdues, ballottées d'un bout à l'autre de l'Allemagne qui se couchent sur les rails pour empêcher les trains de partir sans elles de Sigmaringen, ou encore les morts entremêlés aux vivants à Flensburg.

Il n'y a pas que les chemins de fer qui soient débordés par la crise. Tout l'Etat allemand, des infrastructures civiles aux administrations militaires, est complètement désorganisé. L'armée est souvent désespérée et ne peut plus assurer sa tâche, ainsi le médecin-chef Traub, de Sigmaringen, avoue à l'auteur que son hôpital est «un enfer», ou encore le S.S. Kracht, dans *Nord*, veut se suicider et c'est Céline qui l'en dissuade. À ce découragement général s'ajoute le manque d'hommes valides: à Zornhof, il n'y a qu'un seul sergent manchot, chargé de la sécurité du terrain d'aviation –certes, il n'y a plus que des caresses d'avions rouillées, un seul vieux gendarme pour s'occuper de mystérieuses disparitions. À Ulm, dans *Rigodon*, il n'y a qu'un seul pompier, qui, de plus, est fou.

---

<sup>160</sup> *D'un château l'autre*, pp. 201-202.

<sup>161</sup> *Ibid.*, p.246.

<sup>162</sup> *Rigodon*, pp. 56-57.



Les routes autour de Zornhof sont dangereuses, elles sont minées et on y fait de mauvaises rencontres, comme l'explique Marie-Thérèse Von Leiden à Céline:

«Oh, vous savez des gens qui traînent... de tout!... des déserteurs... des prisonniers... des réfugiés de l'Est... des bibelforscher maraudeurs... des filles prostituées de Berlin... [...] la police ne peut pas être partout!... très débordé notre police!...»<sup>163</sup>

L'anarchie se répand parmi la population et provoque des situations irréelles, notamment dans Nord: les prostituées de Berlin écartées à la campagne près de Moosburg attaquent les gens à la ville ou aux champs. Au milieu de ce désordre, l'administration allemande semble seule tenir, bien curieusement. Céline redoute sans cesse que des espions fassent des rapports sur lui.

Les Allemands adoptent des comportements décadents: Sigmaringen a parfois des allures d'une immense orgie, à la gare, au château ou dans les fourrées, mais déjà à Baden-Baden, au Brenner après l'attentat contre Hitler, de riches Allemands antihitlériens fêtent dans la débauche ce qu'ils croient être la mort du führer.<sup>164</sup> De leur côté, au mahlzeit de Zornhof, les convives se saoulent pour se donner le moral. Le chaos engloutit les hommes: les gens disparaissent ou apparaissent sans que l'on sache comment.

À un niveau supérieur se trouve la description d'apocalypse pure que fait Céline de ses derniers mois de l'Allemagne nazie, une apocalypse à bien des égards, biblique, et c'est peut-être là que le génie de l'écrivain a recours à ses plus grandes forces. D'ailleurs, il est symboliquement chargé de cette mission, puisque Harras lui demande d'écrire une préface sur le thème des Quatre Cavaliers de l'Apocalypse, de Dürer.

«Pour les flammes, y avait qu'à regarder!... tous les horizons!... et tout ce qui passait d'Est et du Nord, escadres sur escadres, allait pas verser des petits fours sur le paysage! [...] les avions se gênaient plus du tout, ils traversaient, comme en routine... maintenant la nuit, tous leurs feux brillants, clignotants, sûr ils sucreraient Moosburg quand y aurait plus de ruines à Berlin... y retourneraient toutes les façades!... ils feraient d'ici, manoir et le reste, qu'un très petit cratère...»<sup>165</sup>

---

<sup>163</sup> *Nord*, p. 234.

<sup>164</sup> *Ibid.*, pp. 40-41.

<sup>165</sup> *Ibid.*, p. 309.

Une apocalypse tombée du ciel comme les bombardements, comme le Déluge, auquel il est fait deux fois allusion: Céline dit, à propos d'un manchot et des catastrophes annoncées, que «n'importe quel Déluge le bottait»<sup>166</sup> et surtout, lorsqu'il se prépare à quitter l'Allemagne pour le Danemark, il se compare à ceux que l'Arche de Noé a sauvés des eaux:

«[...] le désarroi la cafouillade sont pas présentables sont pas présentables... au jour du Déluge ceux qui s'en sont tirés, la preuve, ceux qui sont sortis de L'Arche en ordre, ficelés comme il faut, leur petit baluchon sous le bras... nous serions ainsi, ficelés comme il faut, Lili, moi, Bébert, et tous les Mômes...»<sup>167</sup>

C'est dans ce décor d'Apocalypse, chaotique et absurde, que Céline erre, tourne en rond et cherche une issue pour s'échapper. Aussi, c'est dans cette trilogie allemande que Céline semble ainsi s'éloigner de tout système politique cohérent pour s'enfoncer dans un anarchisme misanthrope, volontairement méchant et simpliste, souvent raciste. Pour l'auteur, toutes les tendances politiques se valent et seuls l'argent et le pouvoir fondent les différences dans la société. Il renvoie tous les camps dos à dos aussi bien au cours des années cinquante que durant la guerre. Les impérialistes soviétiques et américains sont dès lors rejetés avec force. Tout au long de sa trilogie, de ses interviews et de ses lettres de la même époque, revient sans cesse le thème de l'invasion russe ou chinoise de l'Europe, comme une épée de Damoclès. C'est aussi l'époque de la bombe atomique que seuls les Américains ont utilisée et que Céline déteste. Henri Godard écrit à ce propos, que l'écrivain Louis-Ferdinand Céline «enregistre au fur et à mesure ses progrès, dans l'ordre des lettres de l'alphabet, bombe A, bombe H, et sans se priver d'extrapoler: bombe X,Y,Z. Par là, il ne se contente pas de couvrir les deux conflits qui encadrent la première moitié de ce siècle, il fait écho aussi bien au souci que n'ont cessé d'avoir dans l'esprit les hommes qui vivent depuis. Céline est celui des écrivains de son époque à qui cette époque s'est révélée avant toute chose par les moyens de destructions qu'elle a inventés».<sup>168</sup>

Céline s'attaque haineusement à Truman à ce sujet:

---

<sup>166</sup> *Nord.*, p. 447.

<sup>167</sup> *Rigodon*, p. 258.

<sup>168</sup> Godard, Henri, *Céline Scandale*, op. cit., p. 50.

«[...] non que cet Hiroshima me souffle!... regardez Truman, s'il est heureux, tout content de soi, jouant du clavecin!... l'idole de millions d'électeurs!... le veuf rêvé de millions de veuves!... Cosmique Landru!... lui au clavecin d'Amadeus!...».<sup>169</sup>

En même temps, il mène une sorte de «chasse aux sorcières», se croyant entouré de multitudes communistes menaçantes:

«Mais depuis le drôle de bolchevisme que vous pouvez plus dire un mot!... Picasso ci!... Boussac par là! Tartre re-coco!... milliards partout! damnés par là!... vous n'existez plus! Le plus de bide, popotin... bajoues, le plus damné de la Terre? Vous marrez? Ils vous coupent la tête...».<sup>170</sup>

Pour Céline, à l'heure de la Guerre Froide, nul n'a besoin de choisir un camp puisque tout et tous seront détruits par la prochaine guerre atomique. On sent un net écoeurement, fort partagé à l'époque, pour les horreurs que la civilisation a engendrées et qui menacent les simples individus, les génocides, la bombe, cachés sous les mensonges des hommes politiques:

«[...] écoutez pas les Propagandes ouest, est, nord, elles sont démoniaquement partiales idiotes mensongères alcooliques, temporaires, qu'elles vous jurent que tout va merveille quand c'est la fin des purulences, le bout des spasmes... comme nous ici mettons demain, la fusée venue, d'est, d'ouest, au nord, vous me donnerez des nouvelles.. qui sera communisse ou pas?... anti?... vous serez de la bouillie et c'est tout! Et putain Dieu plein gré ou force! A ça que l'homme est parvenu, son immense progrès, œcuménique, pluratomique, tout le monde dans l'arène, plus un seul voyeur aux gradins!... César qu'était pépère dans sa belle loge partira neutron comme les autres!... et pas même premier ou à part, non! pas de processions, pas de licteurs, ni de vestales!... au même quart de seconde! taraboum!... envoyez!»<sup>171</sup>

En ce qui concerne la guerre de 1939-1945, Céline affiche la même attitude de rejet bilatéral: pour lui le gouvernement de Vichy vaut bien celui de De Gaulle à Londres, et les Alliés ne sont pas meilleurs que les Allemands.

---

<sup>169</sup> *D'un château l'autre*, p. 159.

<sup>170</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>171</sup> *Rigodon*, pp. 196-197.

Pour montrer de plus vastes similitudes, il multiplie les comparaisons de détails entre les deux camps français, les radios de propagande qui fonctionnent de la même façon, les plantons de Sigmaringen qui ont les mêmes pantalons que ceux de Londres, etc.

Tout cela lui permet de démontrer que s'enfuir à Londres en 1940 est équivalent à s'exiler à Baden-Baden en 1944 et que les collaborateurs et résistants sont tout aussi dangereux –du moins pour lui:

«[...] question des «collabos» féroces ou «fifis» atroces épurateurs de ci...de ça... une chose, c'est qu'à Londres, Montmartre, Vichy, Brazzaville, c'était méchants douteux partout! flicaille Compano!... super-nazi de l'Europe nouvelle ou Comité de Londres ou de Picpus! gafe! En quart tous de vous foutre à la broche! Hachis! Paupiette!»<sup>172</sup>

Sans attester ces affirmations volontairement farfelues, on peut tout de même noter que les Français de Sigmaringen ont, en quelque sorte, reproduit ce que faisait De Gaulle à Londres, organisant des commandos chargés d'actions terroristes en France et allant même jusqu'à créer un Comité de Libération Nationale de De Gaulle et Giraud. Pour Céline, la vraie et seule différence entre les deux camps est que les uns ont gagné la guerre et que les autres l'ont perdue.

On retrouve cette idée dans une lettre à Jean Paulhan où il compare les destins de l'animateur Jean Marin –Yves Morvan- de l'émission de résistance Les Français parlent aux Français de la B.B.C. et de Paul Ferdonnet accusé d'avoir rédigé des textes propagandistes pour la radio allemande de Berlin et qui fut fusillé en 1945:

«Aucune différence entre Ferdonnet ou Jean Marin. Si. Ferdonnet a payé. Jean Marin triomphe. Il porte lauriers. D'autant plus dégueulasse. Il récolte. Ferdonnet n'a jamais dressé de listes d'assassinats par radio, provoqué les massacres entre Français. [...] Ah que j'aime pas les vainqueurs!»<sup>173</sup>

C'est la même idée qu'il exprime à la fin de Rigodon, avec un cynisme assez effrayant:

«[...] vous allez me croire partial... oh, boxon que non!... qu'ils étaient semblables des deux bords! Le Cousteau tout aussi ordure, bourrique enragée que le Sartre... que moi

---

<sup>172</sup> *D'un château l'autre*, p. 215.

<sup>173</sup> Lettres à la N.R.F., à Jean Paulhan, mai ou juin 1948, *op. cit.*, p. 66.

qui vous parle j'ai vu des chevalets de torture tout aussi prêts, coins et brodequins figolés, chez les Petiot d'un bord que de l'autre... [...] qu'ils étaient aussi sadiques par-ci, que par-là... [...] ç'aurait été là par exemple qu'Hitler gagnant, il s'en est fallu d'un poil, vous verriez je vous le dis l'heure actuelle qu'ils auraient tous été pour lui... à qui qu'aurait pendu le plus de juifs, qui qu'aurait été le plus nazi... sorti la boyasse à Churchill, promené le cœur arraché de Roosevelt, fait le plus l'amour à Goering...»<sup>174</sup>

Ainsi, les hommes politiques de tout bord, comme nous l'avons vu précédemment, ne trouvent guère d'indulgence auprès de Céline: sa haine du pouvoir et des classes dirigeantes s'exprime aussi par l'humour. Au cours du voyage en train de la petite délégation de ministres français aux obsèques de Bichelonne, les dignitaires du régime de Vichy sont chahutés par des enfants et finissent par se comporter comme eux. De même, dans un passage comique, il se moque de l'âge de chefs d'États et de leur sénilité:

«[...]la manie des vieux, fuguer!... regardez Tolstoï!... finir dans une gare, n'importe laquelle! Regardez en ce moment Khroustchev!... finir dans le Subway, n'importe quelle station!... Eisenhower qu'arrête plus d'un avion l'autre!... Dulles déjà!... il s'en échappe de Nanterre, qui savent plus ni pourquoi comment? Vers où?... vous les ramassez! [...] De Gaulle a ses motocyclistes fortement armés... on ne veut pas qu'il aille se perdre en gare de Toul ou Lunéville...»<sup>175</sup>

De même que les chefs politiques, tout ce qui représente l'État est rejeté par Céline. Il déteste la police et exprime, à plusieurs reprises, tout au long *D'un château l'autre*, l'idée que celle-ci, quel que soit l'état de désorganisation d'un pays, reste toujours efficace, et qu'il vaut mieux l'avoir pour protectrice, à l'image de la bourgeoisie, que contre soi. L'auteur exprime souvent sa lassitude d'avoir, sans cesse, en face de lui, des policiers:

«[...] et que si la ville existe plus? ni la gare? possible!... *rasibus!* [...] sûr, y aura encore des S.S.!... S.A.!... S-bourres! ça repousse toujours! Ça repousse sur les pires décombres! bourres! bourres! bourres!»<sup>176</sup>

---

<sup>174</sup> *Rigodon*, pp. 305-306.

<sup>175</sup> *Nord*, p. 474.

<sup>176</sup> *D'un château l'autre*, p. 420.

Il va même jusqu'à expliquer que «[...] pourvu que les «renseignements» rapplient, s'emberlifient bien, fassent masse... tout va! Ça peut aller tel quel ainsi des siècles»,<sup>177</sup> ce qui fait écho à son angoisse permanente des polices secrètes. Quand ce ne sont pas les «bourres» qui harcèlent Céline, ce sont les magistrats qui le poursuivent, comme au Danemark et en France. Pour lui, la lutte est inégale, «la Magistrature tient le bon bout... où que ce soit! Ouganda! Soviets!...»<sup>178</sup>

Dans son rejet de l'État, Céline inclus, évidemment, les administrations –comme la section des visas du commissariat de Berlin- et toute forme d'organisation étatique, comme les «Jeunesses» fanatisées qu'il décrit ainsi:

«[...] Jeunesse d'Attila, Pétain, Thiers, de Gaulle, demain Kroukrou, Ramsès, vous avez qu'à leur filer l'insigne! Ils se sentiront plus! vous livreront des tombereaux de scalps!»<sup>179</sup>

Enfin, et par-dessus tout, parmi les structures de la société, c'est la loi qu'il remet en cause, représentée par le célèbre «article 75», au nom duquel il a été accusé de trahison à l'égard de la France et auquel il fait sans cesse référence. Pour lui, la loi est toujours du côté des «voleurs», ceux qui ont pillé son appartement, rue Girardon, lors de l'épuration, ceux comme Pretorius, à Berlin, qui s'emparent des biens des morts au nom de vieilles lois allemandes:

«[...] [Pretorius] achète les meubles des personnes enfuies, bombardées, défuntes...[...] je lui demande... «Alors, ça aussi, légal? Absolument!... paragraphe 4! Même loi de 1700!... reconstruction! Je reconstruis!... j'habite!... je paye les impôts!... correct!... correct Pas dingue!... «Ordonnance du 13 décembre Postdam 1700!...» Précis! Je l'écoute, je me dis que nous autres rue Girardon, Ça doit être pareil, au moment même, ils doivent servir, ils doivent avoir des Ordonnances, pépères! Qu'on retrouvera jamais rien!... d'un côté, l'autre, boches ou nos frères, tranquille! La clique, bradeurs, secoueurs, vampires des désastres [...] trifouilleurs de Codes, foncent... vous embarquent tout!... réputés réprouvés? Pendables: fixe!... 75... 113...117...»<sup>180</sup>

Céline semble donc n'accepter aucune forme d'autorité et renvoyer dos à dos toutes les tendances politiques, comme s'il suivait une certaine forme d'anarchisme. Avant de

---

<sup>177</sup> *Nord*, pp. 16-17.

<sup>178</sup> *D'un château l'autre*, p. 50.

<sup>179</sup> *Nord*, p. 99.

<sup>180</sup> *Ibid.*, pp. 87-88.

publier ses *pamphlets* antisémites, il écrit à Élie Faure: «Je suis anarchiste, jusqu'aux poils. Je l'ai toujours été et ne serai jamais rien d'autre»<sup>181</sup> et il ajoute «je suis anarchiste depuis toujours, je n'ai jamais voté, je ne voterai jamais pour rien ni pour personne».<sup>182</sup> Comment interpréter cette profession de foi lorsque l'on sait avec quelle violence il se rangera plus tard dans le parti, guère minoritaire, des antisémites, entrant pour la première et la dernière fois dans un camp politique? En tout cas, la guerre finie, il paraît revenir à cette idée d'anarchisme, qu'il reprend dans *Nord*: «[...] anarchiste suis, été, demeure, et me fous bien des opinions»,<sup>183</sup> même si cette exclamation vient justifier un violent refus de recevoir des lettres d'admirateurs ou d'insulteurs! Il s'agit plutôt d'un individualisme revendiqué, le besoin de ne jamais «faire comme les autres», et de ne plus avoir à faire à eux, ainsi qu'il l'exprime à l'aide de l'élégante métaphore de la godille, qui s'applique tout autant à son travail d'écriture qu'à la position de son narrateur:

«[...] quand j'étais môme, tout môme, nous allions beaucoup à Ablon, hiver comme été... là j'en ai appris un bout, je peux dire, tous les petits secrets du fleuve, des berges et des sablières... là que j'ai appris, je craignais personne, les vraies finesses de la godille... j'ai su remonter, glisser au port, à la remontée de l'énorme courant, au milli! d'une cuillère, artiste! crois-le! Un poil en deçà: le torrent t'emporte youyou, bonhomme, qu'un cri! fini!...[...] or Marcel retiens, admire ce phénomène, le contre-courant! [...] sache bien que les torrents qui brisent tout, interdisent la navigation, tordent tout les ponts, écrasent les villes, déchiquettent remorqueurs et convois, respectent le petit liseré des berges!... ainsi les furies de l'opinion! t'es au milieu à travers t'es pulvérisé... [...] il faut apprendre, sapristi mufle! Le petit liseré contre-courant, là que le vrai artiste nautonier barre et maintient son esquif! très finement t'entends! du travail que t'as pas idée, gougnafe velu! Affamé hors-d'œuvre!»<sup>184</sup>

Notons que l'anarchiste n'est pas seulement celui qui enfreint les règles, mais aussi celui qui se donne pour principe unique et universel de les enfreindre sans cesse. Il ne souscrit à aucun système, mais systématiquement affirme sa marginalité par rapport au reste du monde.

---

<sup>181</sup> «Louis-Ferdinand Céline à Élie Faure», Lettre n°10, début 1934, *Louis-Ferdinand Céline, Cahiers de L'Herne*, Paris, éd. Pierre Belfond, 1968, p. 289.

<sup>182</sup> «Louis-Ferdinand Céline à Élie Faure», Lettre n°13, début 1934, *Louis-Ferdinand Céline, Cahiers de L'Herne*, Paris, éd. Pierre Belfond, 1968, p. 292.

<sup>183</sup> *Nord*, p. 149.

<sup>184</sup> *Rigodon*, pp.44-46.

Si Céline était anarchiste, notre propos ne serait pas de défendre cette position mais de montrer en quoi et comment une telle conception de la chose politique a pu dominer son œuvre.

En outre si cette position était trop fragile pour qu'on puisse la garder sans craindre le paradoxe, il conviendrait alors de la faire reposer sur une base politique plus complexe, dont un des prolongements mènerait l'œuvre vers l'affirmation d'une idéologie totalitaire, et un autre vers un rendez-vous ultime avec le système du monde.

La notion d'anarchie, conçue jusqu'à présent, éclaire les éléments sensibles de l'écriture et met en valeur le caractère désastreux de la réalité sur la conscience. Celle-ci se dépêtre comme elle peut. Elle agrée l'agonie du monde tout en cherchant, par des moyens détournés et subtils, à s'en sortir. La peur est, à la fois, l'origine et l'effet d'un tel phénomène.

«Qu'il s'agisse des arbres d'Afrique, du cancer en train de faire son chemin dans nos cellules, de la farandole des bombes, de la précipitation des corps dans des espèces de mêlées cataclysmiques, c'est toujours de l'origine et des effets d'une certaine angoisse qu'il est question, de l'origine et des effets d'une certaine peur définitive sur un sujet qui s'en trouve perdu pour le monde».<sup>185</sup>

La politique constitue un prolongement naturel et non négligeable de la notion d'anarchie. Le tout, nous semble-t-il, est de ne pas tomber dans le piège qui consisterait à voir en Céline le libertaire qu'il n'a été que sur un mode partiel et particulier; sur un mode, justement, poétique plus que politique. La tentation est néanmoins –ou le fut– grande. Nombreux sont, en effet, les commentateurs et les correspondants de Céline qui ont vu en filigrane de l'œuvre et de la vie de l'homme la figure de l'anarchiste accompli. Anarchiste tout court pour commencer, puis, un peu plus tard, anarchiste de droite, permettant ainsi de remettre dans une perspective idéologique la nature des pages antisémites et anti-communistes écrites et publiées de 1936 à 1943. Il est vrai qu'en différents points de l'œuvre, et dès ses premiers développements, certaines réflexions bifurquent vers l'affirmation franche d'une telle pensée.

Mais relativement à l'anarchie, voilà ce que Céline dit à l'un de ses correspondants:

---

<sup>185</sup> Muray, Philippe, *op. cit.*, p. 59.



«Dans le milieu slavo-germanique où vous êtes, il faut réagir contre une tendance anarchiste et vainement expérimentale. Il ne faut rien faire sans but. En un mot il faut vieillir très vite ou mourir de jeunesse, aussi pour être complètement anarchiste, il ne faudrait plus avoir besoin de bouffer... Les vrais anarchistes, ce sont les gens riches, voyez-vous. Pour bouffer, faut tous faire des petits trucs, anarchistes ou non, ce sont presque les mêmes».<sup>186</sup>

Il est des luxes qui se refusent à cette partie de l'humanité condamnée à satisfaire par tous les moyens et avec beaucoup de difficultés les besoins les plus élémentaires de l'existence. Devenir anarchiste ou communiste passe par la conscience de sa propre aliénation, et Céline reconnaît qu'un tel effort de pensée et de réflexion n'est pas toujours possible. Le fût-il, l'illusion d'un bonheur serait encore trop forte.

L'argument libertaire est donc séduisant, s'il ne pousse pas celui qui s'en fait le défenseur à le systématiser à l'extrême. Il est préférable de voir dans l'anarchie politique un sentiment tantôt sourd, tantôt ressenti et exprimé de manière aiguë qui accompagne, poursuit, détourne, subvertit et transforme l'anarchie existentielle de l'auteur. Ainsi peut-il ridiculiser l'anarchisme lorsqu'il est politique, il peut le présenter de manière grotesque lorsque son idéologie le pousse naturellement à l'action violente et destructrice.

L'action politique d'une doctrine implique le rassemblement d'énergies vers un but plus ou moins lointain mais toujours présent. Céline rejette l'action mais absorbe jusque dans les moindres fibres de son corps et de sa vie l'essence même d'un constat, voire d'une intuition de type anarchique. En s'attaquant à l'homme, non par l'intermédiaire exclusif de la politique, de la morale ou de la psychanalyse, mais par tous ces biais en même temps, la notion d'anarchisme déploie sa valeur sémantique vers tous les horizons, quitte à ne pouvoir soutenir longtemps la contradiction. C'est bien là le paradoxe et il faut insister sur ce point: l'auteur joue la carte de la dénonciation, sans cause commune avec l'idée d'action dans la révolution. «Le désir d'un mieux sert de tremplin au ressassement du pire, en une cause sorte de triomphe de la nostalgie».<sup>187</sup> Ainsi l'espérance, dans des jours meilleurs, moteur de toute action politique, est étouffée.

---

<sup>186</sup> Céline, Louis-Ferdinand, *L'Église*, Paris, Gallimard, 1992, Acte I., p. 33: «TANDERNOT: c'est drôle quand on m'a annoncé que vous veniez ici, j'ai cru que vous aviez une longue barbe et des lorgnons, et vous avez plutôt l'air d'un vieil étudiant, et puis vous êtes anarchiste en plus. BARDAMU: Oh! A peine, en somme, un rien!».

<sup>187</sup> Marie-Cristine Bellosta identifie cette réfutation de l'Homme à un projet psychanalytique, en particulier se justifiant grâce à l'essai de Sigmund Freud, *Malaise dans la culture*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995.

Le principe de liberté est un principe vain et trompeur. On n'est libre que de changer d'avis sans changer de condition. «Aucune révolution ne pourra rien changer, parce que nous n'avons que la liberté d'être malheureux»,<sup>188</sup> écrit Céline.

Comme l'indique Jean-Pierre Richard, l'épreuve de la honte aura donc appris à Céline à être lâche définitivement:

«[...] c'est-à-dire à tout lâcher, à se défaire, à ne rien garder par-devers lui. [...] En se laissant totalement aller à la débâcle, Céline a trouvé le moyen de s'en détacher, de la dominer».<sup>189</sup>

L'état moral le plus avancé de la nausée, chez Céline, s'affirmerait alors dans une logique de l'assentiment: dire oui à tous ceux qui formulent une demande ou dont la puissance menace l'existence. La parole politique, qui, par nature, se fonde sur l'action, n'a ici pour vertu que de détourner un danger et une peur; normalement constituée à partir d'une cohérence de la pensée, elle se laisse aller à toutes les contradictions possibles pourvu qu'elle permette une survie dans un monde où l'hostilité des hommes est considérable et ne se relâche jamais. Frédéric Vitoux a analysé, en profondeur, le statut de la parole dans *Voyage au bout de la nuit* et dans *Mort à crédit*. Il en conclut que la parole est synonyme de lâcheté, qu'elle signifie une fuite devant les responsabilités de la vie, en un mot qu'elle s'apparente à la faiblesse de l'homme. Il ne semble pas, pour Céline, que les hommes soient suffisamment forts pour maintenir en permanence le choix d'une seule attitude, fût-elle celle de la distraction mensongère.<sup>190</sup>

Pour faire face à l'anarchie du monde, afin d'échapper au grand mouvement de liquéfaction qui poursuit le narrateur jusqu'aux tréfonds de sa conscience, rien de plus dangereux que l'anarchie politique; rien de plus utile, en revanche, que les mots trompeurs qui s'adressent aux hommes pour le calmer —quitte à nier une intuition fondamentale sur la nature de l'Homme et du monde.

C'est alors avec discernement qu'il faut aussi lire la citation de *L'Église* qui précède les premières lignes du roman philosophique de Jean-Paul Sartre: «C'est un garçon sans importance collective, c'est juste un individu».<sup>191</sup>

---

<sup>188</sup> Bellosta, Marie-Cristine, *Céline ou l'art de la contradiction*, op. cit., p. 250.

<sup>189</sup> Richard, Jean-Pierre, *Nausée de Céline*, Cognac, Fata Morgana, 1991, p. 37.

<sup>190</sup> Vitoux, Frédéric, *Misère et Parole*, Paris, Gallimard, coll. «Essais», CLXXX, 1973, p. 48.

<sup>191</sup> Sartre, Jean-Paul, *La nausée*, Paris, Éditions Gallimard, 1993 (en exergue).

La nature politique de l'homme est d'abord expulsée au profit d'une réflexion sur l'individu.

La difficulté d'être, chez Céline, tient principalement à la difficulté de demeurer. Chaque individu se trouve doté d'une puissance de volubilité et de mobilité qui le mine. À travers une contestation du monde, tel qu'il apparaît dans cette première partie du XX<sup>e</sup> siècle, Céline s'en prend avant tout à l'homme qui y habite. Et la seule manière de s'en sortir est d'user d'une parole, elle aussi volubile et changeante.

S'il est artificiel de fractionner l'œuvre en deux parties, l'une littéraire, l'autre politique, il faut pourtant prendre en compte, dans le cadre d'un Céline multiple, l'écrivain tel qu'il fut avant, pendant et après la publication des *pamphlets*. Ainsi peut-on voir chez le même Céline, mais à des époques et dans des circonstances variées, une pensée multiforme, découlant des mêmes obsessions, du même fond brut de la donnée existentielle. Il semblerait alors que ce ne soit donc par l'anarchie célinienne qui change, mais ses prolongements politiques.

Il est sans doute opportun de noter, au risque de lasser, que face à l'unicité de la conscience narratrice, certains –à commencer par Céline lui-même- n'échappent pas à la volonté d'établir une claire séparation entre l'œuvre de fiction et l'œuvre politique, et par-là même, à voir deux Céline, là où on ne devrait continuer à n'en voir qu'un. Ainsi l'obsession de la multitude et le dégoût vis-à-vis de cette même multitude, finissent par posséder un statut acceptable aux yeux de beaucoup des lecteurs, uniquement dans la mesure où se trouve occulté un prolongement fondamental de ce dégoût, à savoir le désir de guérir le monde d'une gangrène. Cette amputation conseillée et ressassée sur un mode politique a donné lieu à une pensée antisémite, certes complexe, mais dont le principe n'a jamais varié.

Justement, cette partie politique de l'œuvre relève, elle aussi, d'une volonté farouchement individualiste, comme si elle procédait d'un dégoût des autres. Elle prend en charge toute «la masse», la multitude des «Jean, Pierre ou Gaston»<sup>192</sup> à laquelle Céline ne peut s'identifier.

Les pamphlets constituent autant l'acte d'un individu hanté par la peur de la déliquescence, du pouvoir d'absorption des masses –et de là, du pouvoir que les Juifs sont supposés exercer sur elles-, qu'une volonté de s'identifier à un groupe d'hommes afin de

---

<sup>192</sup> Céline, Louis-Ferdinand, *Voyage au bout de la nuit*, Paris, coll. Folio, Gallimard, 1999, p. 417.

mieux lutter contre cette dissolution des corps et des âmes. Ainsi, à la lecture, aussi rapide soit-elle, des pamphlets, pouvons-nous circonscrire ces deux mouvements contraires mais dont les dynamiques respectives ne cessent de se faire concurrence. Si on les reporte à une lecture de l'œuvre de fiction, le parallélisme est flagrant. De là un paradoxe que Céline lui-même n'a cessé de cultiver. Philippe Muray affirme, à ce propos, que «comme tout le monde il a dû finir par penser qu'il y avait deux «hommes» en lui, l'un qui s'était laissé aller à l'assassinat déguisé, l'autre qui avait déchaîné l'illimité de l'écriture. [...] Le mensonge collectif reste à ce point complet que Céline demeure pour tout le monde maudit et partiellement interdit, alors qu'il a par fois embouché les trompettes de la communauté: avant-guerre pour pousser à la persécution, après-guerre pour répéter qu'il s'agissait là d'une “gaffe”». <sup>193</sup>

Bref, l'anarchie, si on la considère du point de vue politique, se présente, avant tout, comme un double écueil. D'une part, le premier roman de Céline délimite un vaste champ existentiel où la parole, comme l'a montré Frédéric Vitoux, a moins pour fonction de définir et de transmettre des opinions, que de se situer en face de la misère du monde. Flottante, cette parole annonce une adhésion aux principes de l'anarchie se rétractant par la même occasion. Elle constitue une manière de s'échapper du désastre, après l'avoir contemplé et vécu, après en avoir frôlé les gouffres. L'anarchie célinienne se présente comme un point de départ, à partir duquel vont bientôt s'affronter les opinions les plus diverses et les plus contradictoires, aussi bien dans l'œuvre que parmi ses lecteurs. D'autre part, et en dépit de la tentation d'un mouvement contraire, il est nécessaire de reconnaître l'unicité de l'œuvre. Alors il devient possible de comprendre sa hantise fondamentale, le moteur principal de son développement.

Ce double écueil délimité, on pourrait alors faire les constats de deux principes. Premièrement, on pourra monter en quoi l'anarchie donne lieu au développement d'une pensée totalitaire, celle-là même que Céline dénonce pourtant, dès les années trente, dans son hommage à Émile Zola; deuxièmement, en quoi au-delà de ses contradictions, Céline est unique. On pourra alors s'approprier momentanément de la conclusion de Philippe Muray, lorsqu'il écrit: «pour avoir montré littérairement jusqu'où menait le déchaînement de la négativité libérée dont nous savons par ailleurs sur quels cauchemars elle déboucha politiquement, Céline est exemplaire. De même que ce siècle voulait la table rase en art et

---

<sup>193</sup> Muray, Philippe, *op. cit.*, p. 49.

qu'il la lui a donnée, de même ce siècle voulait le meurtre en commun et il lui en a fourni la délectation écrite». <sup>194</sup>

C'est donc cette exemplarité que l'on voudrait ici mettre en lumière, comme une manière de réaffirmer la complexité –aussi bien littéraire qu'idéologique- de l'œuvre.

Trois éléments permettent de se repérer dans un tel débat. Il convient d'abord, et comme il en a déjà été fait mention, d'analyser avec beaucoup de minutie les symptômes d'une hantise du multiple. L'obsession du fourmillement des hommes, du rythme inconsidéré auquel ils se reproduisent et se rassemblent, va de pair avec la vie moderne telle que Céline se la figure, ainsi qu'avec le constat de dégoût qu'il formule, sans cesse, à son encounter.

Ainsi la politique, au sens que lui donne le «grec», se conçoit-elle sur un mode hautement paradoxal. Le dérisoire sentiment –et heureusement limité dans le temps- que, d'une manière ou d'une autre, l'écriture peut se prévaloir du même pouvoir que la médecine, constitue le second élément de l'analyse. Donner à la politique le pouvoir de guérison par destruction, ablation ou amputation des cellules, organes ou membres «malades» d'un corps: telle est la conviction, plus ou moins avouée des *pamphlets*. Cette croyance est de nature anarchique dans le sens où elle se fait l'écho d'une cause perdue: le médecin «soigne» sans croire au pouvoir de sa «science». Ainsi cheminons-nous, sur ce point, dans le prolongement de la réflexion engagée par Jean-Pierre Richard qui explique comment, alors qu'il est habité par une conscience aiguë de la mort, Céline tente de donner à nouveau consistance à un monde de déliquescence. Le sentiment d'isolement et de solitude, qui est bien spécifique de celui qui s'oppose à toute chose, constitue le troisième et dernier élément. «Seul comme Céline», <sup>195</sup> a-t-on envie de dire, en citant à nouveau Philippe Muray. Cette solitude fondamentale devient un face à face avec la seule interlocutrice du désastre la mort: la mort.

La vérité est donc la mort. Le risque qu'encourt celui qui s'engage dans un voyage où la vérité persiste, réside en la conscience absolue de sa fin. Ce serait beaucoup demander, voire impossible, que chacun contemple cette évidence sans immédiatement porter son regard vers une lumière plus supportable, vers une «morale de provision» permettant qu'on la contemple de loin. Rien d'étonnant alors que l'on préfère se détourner

---

<sup>194</sup> Muray, Philippe, *op. cit.*, p. 55.

<sup>195</sup> Muray, Philippe, *op. cit.*, p. 110.

—au sens pascalien du terme<sup>196</sup>—vers une illusion dont le message est l'articulation d'une conviction: la survie est possible si l'on inocule une dose d'aveuglement et de mensonge en l'homme.

Cette vérité qui paralyse celui qui s'en approche tout en faisant de lui le détenteur de tous les mystères du monde, il serait encore moins envisageable de la voir se répandre dans la conscience collective. Aucun régime politique ne peut y résister pendant plus d'un court et incompréhensible laps de temps. Il ne pourrait persister, en effet, dans aucune de ces formes sociales —marxiste, bourgeoise ou fasciste—, entièrement brutales, toutes masochistes, sans la violence du mensonge permanent et de plus en plus massif, répété, frénétique, tout comme on l'intitule: «totalitaire». Privé de contrainte, elles s'écrouleraient dans la pire anarchie, nos sociétés.<sup>197</sup>

Ainsi, l'impossible travail de vérité n'est pas envisageable sur un plan collectif, ce qui limite la politique ou toute autre tentative de changer l'opinion publique à un exercice de manipulation et de mensonge. Mais la suspension de la catastrophe demeure immanente, et comme telle, elle travaille la conscience humaine en profondeur. Elle pèse toujours un peu plus réel. Entre les individus et la machine, la machine ne cède pas. Ce sont les individus qui, se laissant dominer par elle, subissent son pouvoir. Vient donc, à l'autre bout de la problématique, une autre impossibilité: pas plus que la vérité sur le monde, l'anarchie n'est admissible ni viable. Du moins est-elle aussi insupportable que le monde enrégimenté par les règles strictes de la production moderne. Elle n'est possible ni de manière individuelle, ni de manière collective. Et ce sont dans les mêmes termes, se faisant l'écho d'angoisses identiques, que Céline dénonce pour l'individu et pour la société les mêmes dangers.

L'homme, un peu plus écrasé par le poids d'un système, subit, sans espoir, une purge de sa condition d'être humain. Il ne peut vivre longtemps sous cette double pression.

---

<sup>196</sup> La véritable éloquence, qui se «moque de l'éloquence», méprise l'artifice. Les principales qualités du style sont la propriété et le naturel; l'art d'ordonner les mots et les idées est commandé par le souci de la pensée à s'exprimer. Constatant le besoin qu'ont les hommes de se divertir, Pascal explique ce fait par leur désir d'oublier la misère de leur condition; puis il rattache à cette explication, non seulement les faits dont il est parti, mais tous les phénomènes de la vie sociale. C'est la méthode du physicien, qui va de l'observation d'un phénomène à une hypothèse sur sa cause, dégage une loi universelle et l'illustre par de nouveaux exemples.

<sup>197</sup> «Hommage à Zola», *Cahiers Céline I, Céline et l'actualité littéraire, 1932-1957*, (textes réunis et présentés par Jean-Pierre Dauphin et Henri Godard), Paris, Gallimard, 1976, p. 79.

Coincé entre l'impossible vérité et l'insupportable fusion, il s'emploie, à un certain point de son développement, à donner, en plus des symptômes de la maladie du monde, les moyens d'y remédier grâce au mensonge.

Si la vérité, c'est la mort, le mensonge collectif qui domine toute société s'en approche, lui aussi: «[...] nous sommes autorisés certes à nous demander si l'instinct de mort chez l'homme, dans ses sociétés, ne domine pas déjà définitivement l'instinct de vie».<sup>198</sup>

Tout ce qui est entrepris ici-bas vient buter contre elle, et «il faudrait être doué d'une manière bien bizarre pour parler d'autre chose que de mort en ces temps ou sur terre, dans les airs, au présent, dans l'avenir, il n'est question que de cela».<sup>199</sup> Dès lors, comment réagir? Peut-on longtemps dominer, dans l'existence même, l'idée qu'il n'y a pas de vérité, ou au contraire, peut-on contempler longtemps la mort sans lui céder? Est-il possible de rejeter l'attrait qu'exerce la mort des autres pour des hommes qui cherchent à survivre, ou est-il possible de consentir à perdre la vie au nom de la vérité? La conscience de l'individu se trouve confrontée à cette vérité absolue qu'est la mort, en même temps qu'il lui faut continuer de vivre de manière relative. La gageure n'est pas simple et les tensions exercées, aussi bien sur un plan individuel que collectif, sont terribles.

---

<sup>198</sup> «Hommage à Zola», C.C.1, *op. cit.* p. 80.

<sup>199</sup> Id. *Ibid.*, p. 82.

## 2. Les idées politiques diffusées par les pamphlets

«Imaginons que les pamphlets aient été écrits dans la langue de la communication littéraire usuelle: nous n'aurions pas à en parler. D'innombrables appels au meurtre ont emprunté, emprunteront, la voie large de l'idiome collectif: ce ne sont qu'accouplements logiques de stéréotypes qui n'appellent d'autre analyse que politique».

[Murray, Philippe, *Céline*, Seuil, coll. Tel Quel, 1981, p. 27.]

Dans ses écrits antisémites qui sont généralement considérés des pamphlets, c'est-à-dire dans *Bagatelles pour un massacre*, *L'école des cadavres* et *Les Beaux Draps*, Céline aggrave le ton. Les thèmes idéologiques y prennent un essor flagrant comparativement à la préoccupation esthétique, même si celle-ci reste, cependant présente. Les thèmes les plus abordés sont l'antisémitisme étendu au racisme, l'antirationalisme, la sympathie envers les régimes fascistes, le pacifisme et le socialisme.<sup>200</sup>

En premier lieu, l'antisémitisme déjà présent –ne fût-ce que de manière peu élaborée– dans *l'Église* ou dans *Voyage au bout de la nuit* devient, dans les *pamphlets*, un véritable thème.

---

<sup>200</sup> Séébold, Éric, *Essais de Situation des pamphlets de Louis-Ferdinand Céline*, Tussont: Du Lérot, 1985, pp. 34-35.



Selon Michel Winock, *Bagatelles pour un massacre* –premier pamphlet antisémite– n'est, à aucun moment, une œuvre brillant de par sa nouveauté: «Inspiré par toutes les élucubrations antijuives connues depuis Édouard Drumont, reprenant la mythologie des *Protocoles des Sages de Sion* –qui établissait les pseudo-preuves d'un complot juif destiné à soumettre l'univers, repérant dans tous les malheurs du monde la main cachée des fils de Talmud-, le pamphlet de Céline ajoutait ces effets incantatoires à ceux d'une importante production raciste, revivifiée par la conjoncture internationale».<sup>201</sup>

La notion de racisme paraît évidemment plus large que celle d'antisémitisme. En effet, pour Céline, elle englobe toutes les races et non seulement les Juifs qui, de l'opinion générale, ne forment d'ailleurs pas une race. Aussi, l'auteur appelle-t-il Juifs tous ceux qui ne militent pas activement contre la guerre. De la sorte, dans *L'École des cadavres*, se succèdent les imprécations contre cet assortiment: les Américains –«L'U.S.A. si parfaitement Juive»;<sup>202</sup> les Anglais –«la puissance Judéo-britannique»;<sup>203</sup> «la belle chambre juive des Lords»;<sup>204</sup> «la plus haute loge d'Écosse youtre»;<sup>205</sup> les Africains et les Asiatiques –«les juifs hybrides afro-asiatiques, quart demi-nègres, et proches orientaux»;<sup>206</sup> les Polonais, les Russes, les Tchécoslovaques, les espagnols, les Italiens, et tous ceux qui, en France, ne pensent pas comme lui.

C'est encore dans *L'École des cadavres* que ce racisme s'exprime par une croyance en des races distinctes ayant leurs propres caractères et en l'impossibilité de leur fusion. En outre, ce que Céline expose dans ce pamphlet est le besoin de défendre l'unité d'une race contre les menaces de fusion ou de domination.

Aussi, Céline écrit-il dans *L'école des Cadavres*:

«Le problème racial domine, efface, oblitère tous les autre». [...] Racisme d'abord!  
Racisme avant tout! Dix fois! Mille fois racisme! Racisme suprêmement! Désinfection!  
Nettoyage! Une seule race en France: L'Aryenne!...très normalement adaptée,  
installée».<sup>207</sup>

---

<sup>201</sup> Winock, Michel, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, op. cit., p. 383.

<sup>202</sup> E. C., p. 28.

<sup>203</sup> Ibid., p.159.

<sup>204</sup> Ibid., p.161.

<sup>205</sup> Ibid.

<sup>206</sup> Ibid.

<sup>207</sup> Ibid.

Ce passage évoque l'élevage des races tel qu'il sera préconisé et mis en application par le III<sup>e</sup> Reich. Il ne s'agit donc pas d'un précepte défendu par l'extrême droite, étant donné que celle-ci adopte une attitude inverse comme nous le rapporte Paul Sérant dans un de ses témoignages: «L'antisémitisme appartenait à la tradition de l'Action française [...]. Maurras a cependant toujours maintenu une distinction entre l'antisémitisme d'État, c'est-à-dire l'adoption d'une politique limitant l'influence juive dans la communauté nationale et l'antisémitisme de peau, [...] manifestation supplémentaire de la barbarie germanique».<sup>208</sup>

De ce fait, il est licite d'affirmer que, l'antisémitisme racial de Céline rompt avec l'antisémitisme d'État maurrassien «bienséant, conforme, mesuré»<sup>209</sup> qui vise à limiter l'influence juive. L'antisémitisme sérieux, prôné par l'auteur des *pamphlets* se fonde sur la race, sur le réel biologique. Ses écrits antisémites greffent des pans entiers de la tradition antisémite française –Fourier, Toussenel, Drumont– au courant raciste et plus récent G. Vacher de Lapouge que suivit d'ailleurs G. Montandon. Cette passion antisémite affirmée par Céline peut s'assurer dans la certitude exaltée du déterminisme biologique. Il faut ici se souvenir que Céline était médecin donc, plus perméable à un racisme de peau qu'à un racisme économique.

Aussi choquant que puisse paraître ce choix d'un discours raciste, il est surprenant qu'il ne gêne guère le lecteur des années trente. Dans son article, «les juifs, Céline et Maritain», André Gide écrit: «La Juiverie n'est ici qu'un prétexte qu'il a choisi le plus épais possible, le plus trivial, le plus reconnu, celui qui se moque le plus volontiers des nuances, qui permet les jugements les plus sommaires, les exagérations, les plus énormes, le moindre souci de l'équité, le plus intempérant laisser-aller de la plume. Et Céline n'est jamais meilleur que lorsqu'il est le moins mesuré. C'est un créateur».<sup>210</sup>

Gide, qu'on ne peut guère accuser d'appartenir à l'extrême droite, ne se heurte donc pas à l'antisémitisme de Céline, mais y reconnaît, plutôt, une sorte de procédé stylistique.

Outre le thème développé jusqu'à présent, nous vérifions que l'antirationalisme est aussi objet de réflexion dans les *pamphlets* de Céline. Le rationalisme est, selon lui, coupable d'avoir fait de l'homme une machine, c'est-à-dire une unité de production

---

<sup>208</sup> Sérant, Paul, *le romantisme fascisme ou l'œuvre politique de quelques écrivains français*, Paris, Fasquelle, 1959, p. 81.

<sup>209</sup> *Au Pylori*, 10 septembre 1942, C.C.7, *op. cit.*, p. 170.

<sup>210</sup> Gide, André, *op. cit.*, pp. 335-336.

amorphe et d'avoir pourri la société par le matérialisme.<sup>211</sup> L'objection principale de Céline contre la modernité est le rationalisme qui sous-tend cette idéologie. Le contraire de ce prototype humain que Céline préconise, en guise d'antidote, est l'homme émotif. Cet homme se rapproche de ceux représentés par l'art propagandiste totalitaire qui, à cette époque, se trouve tant en Allemagne qu'en Union Soviétique: un homme visiblement heureux, à l'esprit lucide et avec une constitution idéale, qui consacre ses forces au service du peuple. Céline, qui se prétend «homme à style et non à idées»<sup>212</sup> s'affirme, dans ses *pamphlets*, particulièrement dans *L'École* et *Les beaux draps* comme le défenseur d'une nouvelle mystique qu'il appelle tantôt gaîté, tantôt âme:

«Ah retrouvons notre gaîté! Où se cache-t-elle? [...] plus de mine morfondue! Gai! gai!»<sup>213</sup>

«Retrouver une confiance, un rythme, une musique à ce peuple, un lyrisme [...] Un Dieu! D'où qu'il vienne! Une âme!»<sup>214</sup>

À ce propos, Céline fait sienne la belle maxime de Gaston Bachelard: «il faut rendre heureuse l'imagination».<sup>215</sup> S'élevant ainsi, contre l'individu robot de notre siècle pourri par le matérialisme et la raison moralisante, l'auteur se pose en défenseur de l'homme émotif. Aussi, dans le programme éducatif développé dans *Les beaux draps*, préconise-t-il sa reconnaissance et défend la rénovation d'un peuple.

À ce programme spiritualiste se suit une doctrine socialiste. Celle-ci se définit comme un ensemble de théories qui visent à une réforme radicale de l'organisation des sociétés humaines par la suppression des classes sociales, grâce à la collectivisation des moyens de production d'échange. Ce système s'identifie parfaitement à la pensée politique de Céline.

L'analyse faite par l'auteur, de la situation sociale, ses critiques et ses projets de réforme, l'apparentent incontestablement à ces doctrines.

---

<sup>211</sup> Ce sentiment était généralement répandu à l'époque de Céline, et non seulement en France. Une manifestation artistique célèbre qui témoigne ce malaise est, notamment, le film *Modern Times* (1936) de Charlie Chaplin, sur qui pesait un soupçon de communisme.

<sup>212</sup> *Cahiers Céline 2, Céline et l'actualité littéraire, 1957-1961*, (textes réunis et présentés par Jean-Pierre Dauphin et Henri Godard), Paris, Gallimard, 1976, p. 126.

<sup>213</sup> Céline, Louis-Ferdinand, *Les beaux draps*, Paris, Éditions Denoël, 1942, p. 133.

<sup>214</sup> *E.C.*, p.93.

<sup>215</sup> Bachelard, Gaston, *Le matérialisme rationnel*, Paris, P.U.F., 1953, p. 18.

Selon Jacqueline Morand, la position de Céline est originale car elle rejoint «le socialisme de certains mouvements de l'extrême-droite par ses critiques contre le désordre établi, par sa révolte comme le libéralisme et les vieux mythes de la Machine et du Progrès, par les procès intentés à la fois au capitalisme et au communisme et enfin par le caractère spiritualiste de son socialisme. Il se situe à l'extrême-gauche par ses théories partageuses et égalitaristes absolues, exprimées dans un langage qui est incontestablement celui du peuple».<sup>216</sup>

Céline ne fut certes pas un doctrinaire, cependant ses écrits constituent un témoignage capital sur les sociétés du XX<sup>e</sup> siècle et ses révoltes illustrent non seulement la crise des esprits de l'avant guerre mais annoncent, parallèlement, la crise la plus profonde dont souffre l'époque contemporaine.

Céline est un homme du peuple, c'est du moins ce qu'il ne cesse de répéter dans *Bagatelles pour un massacre*:

«Pas né dans la bourgeoisie... Jamais mis une heure au lycée... de la Communale au tapin... 22 patrons monsieur, 22... Travaillé pour les singes d'une main, de l'autre pour sa tête personnelle... et bien soucieux que nul n'en sache».<sup>217</sup>

Or, l'homme du peuple fait, dans ses pamphlets, une analyse sociale extrêmement sombre. D'importants projets de réforme devraient être à la hauteur des récriminations. Pourtant, ce n'est pas le cas. Le programme socialiste de Céline, tel qu'il est esquissé dans *Les beaux draps*, est un ensemble assez confus de propositions diverses. Nonobstant ce fait, deux directions se distinguent dans son programme: d'une part l'égalitarisme et le «communisme Labiche», d'autre part, le spiritualisme auquel nous avons déjà fait référence.

Son égalitarisme est précisé dans ce *pamphlet*. L'avènement de la justice sociale absolue est la première de rénovation de la société.

Le programme que Céline envisage va même plus loin que le communisme selon une perspective purement russe: un concept de partage intégral et définitif de toutes les richesses, Kolkoszification de l'agriculture et nationalisation totale. Sur son programme figure l'instauration du salaire unique pour tout le monde, ce qui transforme, en fait, toute

---

<sup>216</sup> Morand, Jacqueline, *Les Idées politiques de Louis-Ferdinand Céline*, Paris, Librairie générale de Droit et jurisprudence, coll. «Bibliothèque constitutionnelle et de sciences politiques», t. XLVI, 1972, p. 82.

<sup>217</sup> Céline, Louis-Ferdinand, *Bagatelles pour un massacre*, Paris, Éditions Denoël, 1937, p. 55.

la population en fonctionnaires rigoureusement égaux, tout du moins matériellement. Il dessine l'utopie d'une société enfin réunie, disciplinée, égale et purifiée, formant littéralement une seule famille «belle, saine, vivace, aryenne, pure, rédemptrice, allégrant, de beauté, de force»,<sup>218</sup> -les Juifs exclus bien entendu-, avec «un seul papa, dictateur et respecté».<sup>219</sup>

C'est ainsi que Céline intègre à sa doctrine un socialisme paradoxal, qu'on pourrait appeler stratégique, un socialisme antigauche qui répond à une sensibilité anticapitaliste, pour se garantir d'un retour au pouvoir, et détacher le peuple des idéologies détestées. Le «communisme Labiche», réactif, naît, indiscutablement, du sentiment de l'imminence du danger communiste:

«Le communisme Labiche ou la mort! Voilà comme je cause! Et pas dans vingt ans, mais tout de suite! Si on n'en arrange pas un nous, un communisme à notre manière, qui convienne à nos genres d'esprit, les juifs nous imposeront le leur, ils attendent que ça».<sup>220</sup>

Relativement au pacifisme que prône Céline, déjà présent dans *Voyage au bout de la nuit* et thème central de ses *pamphlets*, nous devons retenir deux aspects non-négligeables. Selon Jacqueline Morand, le premier aspect correspond à «un refus de la guerre en général, à une révolte individuelle contre toutes les manifestations de ce mal. Le deuxième est le réquisitoire d'un citoyen qui, placé dans une situation donnée –menace d'une seconde guerre mondiale-, et conscient de sa responsabilité d'homme public et d'écrivain, s'engage pour tenter de mettre en garde ces concitoyens».<sup>221</sup>

Ainsi, dans *Bagatelles pour un massacre*, Céline écrit pour dénoncer une guerre qu'il soupçonne très proche. Il veut à tout prix éviter le drame de 14-18. Céline se présente, dans ce *pamphlet*, comme un véritable messenger d'une catastrophe annoncée:

«La prochaine ce sera bien mieux! Bien plus implacable encore, bien plus figolé, plus saignant, plus torrentiel. Ça sera la fin du cheptel»<sup>222</sup>

---

<sup>218</sup> *Les beaux draps*, Paris, Nouvelles Éditions Françaises, 1941, p. 153.

<sup>219</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>220</sup> *Ibid.*, p. 197.

<sup>221</sup> Morand, Jacqueline, *op. cit.*, p. 22.

<sup>222</sup> *B.M.*, p. 59.

S'inspirant d'un passé lointain tout aussi catastrophique, Céline voit, dans cette guerre qu'il redoute, l'anéantissement de la nation française. C'est pourquoi il écrit dans *L'École des cadavres*:

«Nous disparaîtrons corps et âmes de ce territoire comme les Gaulois, ces fols héros, nos grands dubonnards aieux en futilité, les pires cocus du christianisme. Ils nous ont pas laissé vingt mots de leur propre langue. De nous, si le mot «merde» subsiste ça sera bien joli. [...] La guerre pour nous, n'importe quelle guerre, malheureuse ou victorieuse, c'est tout pareil, c'est le suicide».<sup>223</sup>

Céline dénonce les responsables de la guerre qui s'annonce: les Juifs. Il imagine même, dans *Bagatelles pour un massacre*, la conquête juive:

«La France est une colonie de pouvoir juif international, toute velléité de chouannerie est condamnée d'avance à la faillite honteuse. La France matérialisée... rationalisée... parfaitement subjuguée par la bassesse juive, alcoolisé jusqu'aux moelles, mesquinement resquilleuse, vénale, absolument stérilisée de tout lyrisme, malthusienne par surcroît, est vouée à la destruction, au massacre enthousiaste par les Juifs».<sup>224</sup>

L'auteur avouera, dans *L'école des cadavres*, que tous les moyens lui paraissent bons, s'ils sont susceptibles d'éviter la guerre.

«Le résultat seul importe, On se fout du reste! Raison d'État! La plus sournoise, la plus astucieuse, la moins flatteuse, mais qui nous évite une autre guerre. Rien ne coûte du moment qu'il s'agit de durer, de maintenir. Éviter la guerre par-dessus tout».<sup>225</sup>

Céline envisage alors une seule solution pour ne pas faire la guerre tout en préservant et élevant la race française: l'alliance franco-allemande. Cette amitié montre que la tendance vers le camp allemand est clairement motivé. Soulignons, ici, la sympathie que l'auteur émane envers les régimes fascistes.

Ce qui est frappant, c'est que Céline revienne à l'Allemagne d'Hitler, non seulement pour sa politique antisémite, mais aussi pour son pacifisme et pour sa politique socialiste. À plusieurs reprises, Céline s'est référé à Hitler comme l'homme politique qui

---

<sup>223</sup> E.C., pp. 63-64.

<sup>224</sup> B.M., p. 85.

<sup>225</sup> E.C., p. 64.

luttait fermement contre la décadence du monde contemporain. En fait, pour Céline, Hitler ne désire pas la guerre. C'est pourquoi l'auteur demande avec ferveur une alliance franco-allemande:

«Moi je veux qu'on fasse une alliance avec l'Allemagne et tout de suite, et pas une petite alliance, précaire, pour rire [...] Une vraie alliance, solide colossale, à chaud et à sable! [...] Je trouve que sans cette alliance on est rétamés, on est mort».<sup>226</sup>

L'auteur insiste sur la formation de cette alliance car, selon lui, seulement après cette union pourra être établie une confédération des États aryens d'Europe dans laquelle prendront place la France, l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne. Cette idée devient encore plus explicite, en novembre 1938, dans *L'École des cadavres*:

«Les États fascistes ne veulent pas la guerre. Ils n'ont rien à gagner dans une guerre. Tout à perdre».<sup>227</sup>

«Union franco-allemande. Alliance franco-allemande. Armée franco-allemande. C'est l'armée qui fait les alliances solides. [...] Confédération des États Aryens d'Europe. Pouvoir exécutif: L'armée franco-allemande. Une alliance franco-allemande à la vie, à la mort».<sup>228</sup>

En fait, Céline propose un renversement des alliances, pour réduire les puissances juive et anglaise:

«L'alliance franco-allemande, c'est la puissance judéo-britannique réduite à zéro. Le fond même du problème atteint, enfin. La solution. Une seule force anti-juive en ce monde, une seule force pacifique réelle: l'armée franco-allemande».<sup>229</sup>

Le pacifisme célinien a donc choisi ses ennemis, et son camp: l'Allemagne hitlérienne qui incarne le racisme antijuif. Ce choix l'a mené à une erreur: celle de n'avoir pas su mesurer l'ampleur d'une menace nazie en 1939, méconnaissant les prétentions militaires de l'Allemagne et d'avoir cru possible l'union avec l'Allemagne en 1938, erreur que commirent beaucoup de français à l'époque. À la recherche de disciplines susceptibles de redonner vie et vigueur à son pays, Céline s'illusionna un temps sur l'efficacité des

---

<sup>226</sup> E.C., p. 211.

<sup>227</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>228</sup> *Ibid.*, p. 214.

régimes fascistes, sur leur conformité aux besoins des nations européennes. L'illusion fut brève. Déjà dans *Bagatelles pour un massacre*, Céline se livrait à certaines considérations prophétiques sur le destin nazisme:

«Aucun satrape aryen ne dure, ne peut durer. Ils se brandissent les uns et les autres, pour exalter leurs troupes de buffles, que de médiocres mystique, régionales, rétriquées, défensives... Vous verrez Hitler! La mesure du monde actuel, ce sont des mystiques mondiales dont il faut se prévaloir ou disparaître...»<sup>230</sup>

Cette phrase, écrite en 1937, nous fournit, indubitablement, une saisissante prophétie de la chute du régime hitlérien. L'échec du nazisme est expliqué par le défaut d'envergure internationale de ces entreprises, l'aspect égocentriquement allemand de sa foi. Pour être à la mesure du siècle, les nations doivent se donner des doctrines à l'échelle du monde et non de leurs frontières. Céline reprochait à l'Hitlérisme l'étroitesse de ses vues. Dans une lettre écrite à Karl Epting, qui dirigeait l'Institut franco-allemand de Paris, il reprenait cette même perspective:

«Ah! Vous périrez du cloisonnement et du détail! Point de larges vues! Qui donnent au pouvoir majesté et prestige – toujours ces petits chichis, non loyaux, petit bourgeois».<sup>231</sup>

Il y a aussi cette anecdote, que rapporte Lucien Rebatet, selon laquelle Céline lui aurait déclaré en octobre 1940: «Ce qu'il y a de vrai c'est que les Fritz ont perdu la guerre».<sup>232</sup> Comme Rebatet stupéfait l'interrogeait, Céline expliquait: «Une armée qui n'apporte pas une révolution avec elle, dans les guerres comme les guerres comme celle-là, elle est cuite...»<sup>233</sup>

C'est deux thèmes: internationalisme et démarche révolutionnaire pour changer la société sont intéressants à souligner et paraissent correspondre à une croyance viscérale de l'écrivain. Appliqué au régime hitlérien accusé d'avoir été trop nationaliste dans ses objectifs et pas assez révolutionnaire dans ses méthodes, cette analyse des causes de son échec, encore que trop sommaire, ne manque pas de vérité. Elle prouve en tous cas que les illusions de Céline sur le régime nazi étaient mortes en 1940. Sans doute rangeait-il aussi

---

<sup>229</sup> E.C., p. 288.

<sup>230</sup> B. M., p. 42.

<sup>231</sup> Epting, Karl, *op. cit.*, p. 58.

<sup>232</sup> Rebatet, Lucien, «D'un Céline l'autre», Paris, *Cahiers de L'Herne* n° 3, 1963, p. 46.



dès cette époque, parmi les illusions perdues, l'alliance franco-allemande qu'il avait crue possible et souhaitée en 1938?

Tout en développant les différents thèmes abordés par Céline, la question de savoir si l'écrivain est homme de droite ou homme de gauche nous est venue à l'esprit. Or, des variations peuvent être faites sans qu'une réponse catégorique apparaisse. À plusieurs reprises, la pensée de Céline ne se laisse pas facilement classer: tantôt Céline apparaît comme communiste, tantôt il semble un fasciste pur et dur, tantôt –et ceci est le plus curieux- Céline s'avère communiste et fasciste à la fois. Cette situation ne peut être expliquée que par des liens structuraux entre les idéologies des deux courants.

Nous percevons, en effet, une affinité structurale entre l'extrême droite et l'extrême gauche, d'où sa constatation que les extrêmes du spectre politique se touchent apparemment. Ces deux idéologies reposent sur trois principes fondamentaux: l'antimodernisme, l'anticapitalisme et l'antiparlementarisme. Ce sont surtout les deux premiers qui s'accompagnent de la pensée de Céline.

La société moderne est caractérisée par une confiance illimitée dans le progrès et dans la raison, mais également par une fragmentation en secteurs autonomes. À son comble, à savoir dans l'entre-deux-guerres, la modernité provoquait un sentiment assez répandu d'aliénation, de réification et d'isolation. Ce sentiment est le bouillon de culture des idéologies totalitaires, qui a pour but de restaurer l'uniformité et d'organiser la société comme une totalité organique. L'objection principale de Céline contre la modernité est le rationalisme qui sous-tend cette idéologie. Ce rationalisme réduit, selon Céline, l'homme à un robot, c'est-à-dire à une unité de production amorphe. Le contraire de ce type d'homme est l'homme émotif. Cet homme se rapproche des hommes représentés par l'art propagandiste totalitaire qui, à cette époque, se trouve aussi bien en Allemagne qu'en Union Soviétique: un homme visiblement heureux, À l'esprit lucide possédant une constitution idéale, qui consacre ses forces au service du peuple.

Le deuxième rejet commun des idéologies totalitaires de l'entre-deux-guerres est celui du rôle de l'argent dans la société.<sup>234</sup>

---

<sup>233</sup> Rebatet, Lucien, «D'un Céline l'autre», *op. cit.*, p. 46.

<sup>234</sup> L'anticapitalisme impliquait souvent un aspect antisémite. Le juif était très souvent vu comme symbole, par excellence, du capitalisme, les penseurs totalitaires inclinaient donc à attribuer les vices du système aux juifs. Cette attitude ne se trouvait, par ailleurs, pas seulement dans le camp de l'extrême-droite.

Ce rôle accru provoque, selon ces doctrines, tant la corruption morale qu'intellectuelle que sociale. Unaniment, le fascisme et le communisme présentent comme solution, l'abolition de l'économie moderne du type capitaliste. L'anticapitalisme de Céline se résume dans le «communisme Labiche»<sup>235</sup> esquissé dans *Les beaux draps*. Ce communisme n'est compatible ni avec la politique de Staline, ni avec celle de Hitler, mais constitue la conclusion radicale du diagnostic que font les deux doctrines totalitaires.

Le troisième dénominateur commun des deux doctrines est l'antiparlementarisme. Les tenants du communisme et du fascisme trouvent que l'État ne pallie pas aux vices de la modernité et du capitalisme. Ils soutiennent que le peuple ne fait plus partie intégrante de l'État, mais que les hommes d'État ne servent qu'eux-mêmes et les classes possédantes. D'où, la méfiance très profonde face au pouvoir, à la politique et au Parlement, qui est perçu comme dépourvu de toute valeur principale. À la limite, le Parlement a, en effet, pour tâche d'abolir l'idée même d'État. Que l'un des premiers actes de Hitler, dans sa qualité de chancelier, soit l'incendie du *Reichstag*, est, à cet égard, significatif.

À première vue, la doctrine célinienne paraît incohérente –puisqu'elle n'obéit pas à une seule idéologie bien définie. Une analyse profonde prouve que cette image ne correspond pas tout à fait à la réalité. Plutôt que spécifiquement communiste ou fasciste, la pensée de Céline était profondément totalitaire, témoins son antimodernisme, son anticapitalisme, son antisémitisme qui peut en être la conséquence et son antiparlementarisme. Malgré sa sympathie pour Hitler et son antipathie pour Staline, ses prises de position telles qu'il les présente dans ses écrits ne sont pas purement fascistes. Sa solution contre le capitalisme semble plutôt une radicalisation du communisme qu'un calque de la politique nazie.

Les trois principes présents dans la pensée de Céline, ci-dessus énoncés, marquent aussi bien le communisme que le fascisme. Ceci nous permet de conclure que «les prises de positions politiques de Céline ne le situent pas au centre mais aux extrêmes; il n'y eut pas en 1937 de revirement dans son attitude politique par un passage de l'extrême-gauche à l'extrême-droite; une analyse d'ensemble de sa pensée politique montre qu'il participe à la fois et en même temps du tempérament de droite et du tempérament de gauche ce dernier jugement s'inspirant de la constatation selon laquelle

---

<sup>235</sup> B. D., p. 197.

l'opposition, spécifiquement française, entre les deux orientations s'avère de plus en plus difficile à établir à notre époque». <sup>236</sup>

Après la guerre, Céline s'éloigne de la politique qui lui a causé tant de tracas. Il écrit, au sujet de son aveuglement passé, dans ses *Entretiens avec le professeur Y*:

«[...] la politique c'est la colère!... et la colère [...] est un péché capital! oubliez pas! celui qu'est en colère déconne!» <sup>237</sup>

La doctrine célinienne combine donc, des éléments propres au fascisme et au communisme. Malgré les quelques contradictions internes dans cette combinaison, les deux doctrines qui s'opposent diagonalement l'une à l'autre dans le spectre de la politique -l'extrême-droite vs l'extrême-gauche- semblent donc avoir bon nombre de points communs.

Il serait erroné de soupçonner une rupture entre ses romans et ses quatre *pamphlets*. Tout d'abord, Céline n'a pas appelé lui-même ces quatre écrits des *pamphlets*: le qualificatif ne date que de l'après-guerre. Lors de l'étude de ces écrits, il nous a paru capitale de découvrir le véritable statut de ceux-là: serait-il possible de les considérer comme la littérature ou faudrait-il les voir plutôt comme des ouvrages politiques et/ou idéologiques?

La réponse à cette question détermine, certainement et en grande mesure, le comportement du lecteur.

Éric Séebold admet que le statut des textes dépend de la question de savoir si Céline a collaboré ou non. Très sommairement, il esquisse la problématique suivante:

«Céline collaborateur: manuels politiques; Céline non collaborateur: pamphlets = littérature». <sup>238</sup>

Son propos est de nous démontrer que Céline avait bel et bien des sympathies envers l'idéologie de l'occupant, mais qu'il n'a, toutefois, jamais collaboré. Sur ce, nous pensons pouvoir affirmer que les *pamphlets* céliniens sont de la littérature. Cette conclusion se voit, en partie, confirmée par le fait que Céline n'a pas employé le terme

---

<sup>236</sup> Morand, Jacqueline, *op. cit.*, p. 203.

<sup>237</sup> Romans IV, *Entretiens avec le professeur Y*, p. 496.

<sup>238</sup> Séebold, Éric, *op. cit.*, pp. 121-134.

*pamphlet* pour dénominer les œuvres mentionnées. Ce terme n'est introduit qu'après coup, dans un monde brusquement changé, qui avait été le témoin des horreurs d'Auschwitz. À ce moment, il a paru aux critiques que l'élément persuasif était tellement prépondérant dans les textes en question qu'on ne peut plus les voir comme les romans.

Analysé le caractère persuasif des *pamphlets*, l'argument atténuant qui peut être invoqué en faveur des romans de Céline, à savoir qu'il faut s'apercevoir de la distinction entre le monde réel et le monde imaginaire, ne convient pas ici. Si le langage est littéraire, ces textes impliquent presque toujours une prise de position face à un état de choses ou à une personne dans le monde réel.

En outre, la vision du monde demeure la même dans les romans et les *pamphlets*, même si l'image qui présente notre romancier comme un communiste et le pamphlétaire Céline comme un fasciste est assez répandue. Ce qui justifie la distinction entre les romans et les *pamphlets* est le ton changeant: si dans les romans, la préoccupation esthétique l'emporte sur la préoccupation persuasive —l'un n'excluant pas l'autre—, il y a corrélativement, relation inverse dans les *pamphlets*.

### **III**

**Céline: une écriture de l'antisémitisme**



**«L'antisémitisme ne rentre pas dans la catégorie de pensées que protège le droit de libre opinion. [...] L'antisémitisme est un choix libre et total de soi-même, une attitude globale que l'on adopte non seulement vis-à-vis des Juifs, mais vis-à-vis des hommes en général, de l'histoire de la société; c'est à la fois une passion et une conception du monde».**

[Sartre, Jean-Paul, *Réflexions sur la question juive*, Paris, Gallimard, Coll. Idée, pp.10-19.]





## 1. Sur l'antisémitisme célinien

«L'antisémitisme de Céline n'est pas un trait épisodique de son génie; il n'a rien d'une petite tumeur dont on pourrait opérer l'œuvre pour l'embellir; aucune chirurgie esthétique ne l'en débarrassera».

[Guénot, Jean, *Louis-Ferdinand Céline damné par l'écriture*, Chez Jean Guénot, Saint-Cloud, 1973, p. 17]

Ce qui nous vient à l'esprit quand il est question d'une écriture de l'antisémitisme chez Louis-Ferdinand Céline, ce sont ses trois *pamphlets* antisémites qu'il a écrits juste avant et pendant la deuxième guerre mondiale. À travers ces *pamphlets*, Céline s'est positionné en fondateur de religion –la religion de l'antisémitisme. D'après Philippe Muray, «il exerce la fonction de révélateur messianique de la brûlante religion des communautés».<sup>239</sup> Céline, qui sait très bien qu'il est plagié par ses contemporains «décrit cela comme une transposition du banquet totémique au cours duquel les fils se partagent les restes du père qu'ils viennent de tuer».<sup>240</sup>

À côté du discours purement agressif et raciste, Céline propose, dans *L'École des cadavres*, une alliance entre l'armée française et celle des Allemands:

---

<sup>239</sup> Muray, Philippe, *op. cit.*, p. 118.

<sup>240</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 122.

«Moi je veux qu'on fasse une alliance avec l'Allemagne et tout de suite, et pas une petite alliance, précaire, pour rire [...] Une vraie alliance, solide, colossale, à chaux et à sable! [...] Je trouve que sans cette alliance on est morts».<sup>241</sup>

Par cette alliance, il aurait voulu éviter une deuxième guerre et préserver la race française.

Le premier *pamphlet* de Céline *Mea Culpa* commence ainsi: «Il me manque encore quelques haines. Je suis certain qu'elles existent». De retour d'URSS, l'écrivain ironise sur les illusions du peuple soviétique avec une formidable lucidité. Son antisémitisme n'est pas encore installé. Pourtant, au détour d'une phrase on peut lire: «Se faire voir aux côtés du peuple, par les temps qui courent, c'est prendre une «assurance-nougat». Pourvu qu'on se sente un peu juif ça devient une «assurance vie». Tout cela fort compréhensible».<sup>242</sup>

En 1937 paraîtra *Bagatelles pour un massacre*. Il faut souligner que l'antisémitisme de Céline ne naît pas, avec ce texte, en 1937. Il s'enracinera, en profondeur, dans la vie et la formation intellectuelle de l'écrivain. Cependant, dans *Bagatelles pour un massacre*, Céline laisse éclater son antisémitisme. Le portrait du Juif, conforme aux clichés antisémites, y tient peu de place, disséminé par-ceci, par-là, à l'aide de quelques adjectifs:

«Il suffit de regarder d'un petit peu près telle belle gueule de youtre bien typique, [...] pour être fixé à jamais... Ces yeux qui épient, toujours faux à en blêmir... Ce sourire coincé... ces babines qui relèvent: la hyène. L'horreur physique s'exprime beaucoup plus fréquemment par des images connotant la répulsion et l'angoisse: les Juifs actuellement sont aux anges, dans les finances, la politique et dans les arts. Vermiculaires, persuasifs, enlaçants, envahissants plus que jamais [...] ils déferlent en croissantes marées, ils submergent tout».<sup>243</sup>

Nous nous apercevons que le portrait que Céline dresse est essentiellement moral. Ce *pamphlet* frappe d'abord par la haine et la colère développées à l'encontre des Juifs. L'auteur s'en expliquera et justifiera ses positions antisémites par souci d'éviter la guerre, par volonté de pacifisme. En 1957, un entretien avec Albert Zbinden, montre comment Céline se défend d'avoir adopté une idéologie aussi extrême:

---

<sup>241</sup> E. C., p. 211.

<sup>242</sup> Céline, Louis-Ferdinand, *Mea Culpa*, Paris, Éditions Denoël, 1936, p.10.

<sup>243</sup> Bellosta, Marie-Cristine, «Rééditer les pamphlets?», *op. cit.*, p. 47.

«- Albert Zbinden: Disons le mot, vous avez été antisémite?

- Céline:«Exactement. Dans la mesure où je supposais que les sémites nous poussaient dans la guerre. Sans ça je n'ai évidemment rien –je ne me trouve nulle par en conflit avec les sémites; il n'y a pas de raison. Mais autant qu'ils constituaient une secte, comme les Templiers ou les Jansénistes, j'étais aussi formel que Louis XIV. Il avait des raisons pour révoquer Nantes, et Louis XV pour chasser les Jésuites... Alors voilà, n'est-ce pas: je me suis pris pour Louis XV ou pour Louis XIV, c'est évidemment une erreur profonde. Alors que je n'avais qu'à rester ce que je suis et tout simplement me taire. Là j'ai péché par orgueil, je l'avoue, par vanité, par bêtise. Je n'avais qu'à me taire... Ce sont des problèmes qui me dépassaient beaucoup. Je suis né à l'époque où on parlait encore de l'affaire Dreyfus. Tout ça c'est une vraie bêtise dont je fais les frais».<sup>244</sup>

Il faut souligner, que durant son enfance, l'écrivain baignait dans le climat d'une France divisée par l'affaire Dreyfus, encore très présente dans les esprits. Céline est antisémite depuis le début, puisqu'il a grandi dans une époque où l'antisémitisme se disait et s'écrivait librement. Plus que le «bouc», il est, de par son écriture et son style, le témoin de cette époque que le moralisme de l'après guerre a nettoyée par le mécanisme d'un refoulement que l'horreur des camps de concentration a, sans doute, provoquée.

En effet, cette France de la fin du dix-neuvième siècle et du début du vingtième est celle de l'enfance de Céline. À cette époque, la République n'est pas encore bien ancrée et la nostalgie de l'Ancien Régime, entre Monarchie et Église, demeure très forte. Toute une partie de la France est nostalgique se remémorant un âge d'or perdu, où l'on était entre soi, avec des règles et une tradition bien établies. C'est une fraction de la France qui résiste au processus de laïcisation, à la révolution industrielle et donc au rôle de la banque et des pouvoirs financiers. D'un autre côté, les nostalgiques de la Monarchie et du pouvoir de l'Eglise, ressentent très fortement, très violemment, ce changement de la société dans le sillage de la Révolution Française. Cette transformation est perçue comme un tremblement de terre qui provoque des dégâts irréparables. Les sismographes qui enregistrent ce tremblement de terre, ce changement de société qui passe par la laïcisation, par la révolution industrielle, par le rôle de plus en plus important des banques et des pouvoirs financiers internationaux, sont des écrivains comme Drumont, qui marquent profondément la formation du jeune Céline.

---

<sup>244</sup> Céline, Louis-Ferdinand, «Entretiens avec Albert Zbinden, 1957», *Romans II*, Appendice II, 1996, p. 939.

Dans le processus de laïcisation de cette époque, protestants et francs-maçons ont un rôle non négligeable et peut-être grossi par la résistance des nombreux nostalgiques, de l'Ancien Régime. Mais ces amoureux de l'Age d'Or, repèrent, rapidement, derrière les protestants et les francs-maçons, l'Or juif. Ils ont un fantasme énorme par rapport à ce pouvoir financier occulte et international qu'ils attribuent aux Juifs. C'est ainsi que Drumont, journaliste et écrivain de la fin du dix-neuvième, écrit *La France-Juive*.

Le père de Céline *dit* cette dépossession. Céline l'entend. Et voici Drumont, l'écrivain, qui écrit ce que dit son père. Voici Drumont qui vient faire écho à la sensation intime de perte irrémédiable, de séparation originaire, que vivent à la fois le père Destouches et son jeune fils. En quelque sorte, pour ce dernier, qui entend un père, furieux de perdre un Age d'Or mais impuissant, Drumont, par la force de son écriture, réussit là où son père échoue. Le fait d'exposer la catastrophe originaire et de nommer les responsables, le fait d'écrire d'un côté la perte de l'Age d'or et d'un autre montrer où est passé l'Or irrémédiablement; tout cela est très valorisant pour le jeune Céline. Une façon de retrouver. De ne pas être passif. Or, la passivité, l'abrutissement, l'alcoolisme, c'est ce que reprochera Céline, dans ses propres écrits, aux Aryens qui se laissent tout prendre.

Drumont, à cette époque correspondante à l'enfance de Céline, est l'écrivain témoin de la résistance des nostalgiques de l'Ancien Régime et de la lente laïcisation du pays, écrivain d'une perte douloureuse et de la perception persécutée de ceux qui en sont responsables, ces acteurs étrangers d'une nouvelle époque.

Mais voici l'Affaire Dreyfus, et l'espoir «d'un Drumont» -et de tous ceux qu'il représente en écrivant. La réhabilitation de Dreyfus se fera au niveau politique et non pas par l'armée. Après la première guerre mondiale, l'antisémitisme s'affaiblit. Ce déclin est surtout dû au fait que les Juifs se seraient «planqués» pour ne pas faire la guerre. Bref, c'est dans un contexte de défaite que Céline, devenu adulte et bientôt médecin, va écrire.

Les discours antisémites du père de Céline, Fernand Destouches, n'ont pu qu'influencer le futur auteur de *Bagatelles pour un massacre*. En attribuant l'origine des ennuis financiers de la famille aux juifs –les parents de Céline étaient des petits commerçants parisiens-, Fernand Destouches a vraisemblablement contribué à faire naître cet antisémitisme chez son fils. De plus, Céline sort à peine, à l'époque de *Bagatelles pour un massacre*, de l'échec de sa carrière à la Société des Nations, qu'il attribue à

Rajchman<sup>245</sup> et surtout de la fuite de sa compagne, Elisabeth Craig, avec, semble-t-il, un américain d'origine juive.

Céline se sent persécuté parce que non Juif. Tous ces événements le touchent, contribuant à cultiver son antisémitisme. Et puis, le contexte historique d'avant-guerre favorise ce sentiment en France. Blum, le Front Populaire, le gouvernement composé d'une majorité de Juifs fuyant l'Allemagne et Hitler: toutes les pièces s'assemblent pour l'impression d'une invasion. Le gouvernement avec Léon Blum à sa tête, ne fait pas l'unanimité en matière de relation diplomatique avec l'Allemagne. Blum est accusé de vouloir pousser la France vers la guerre contre l'Allemagne.

Rappelons que, dans les années 30, le Juif constitue dans cette cosmogonie de la défaite annoncée, l'élément reconnaissable de la maladie du monde. Il est à l'origine de son grouillement dangereux. Par une sorte de «miracle» l'auteur de *L'École des cadavres* établit une équation au premier degré –dans tous les sens du terme:

«Démocraties = Masses aryennes domestiquées, (...) divisées (...) par les Juifs».<sup>246</sup>

Le danger ne vient pas –encore- d'une masse nomade qui ressemblerait à celle dont l'Europe a subi les attaques voilà une douzaine de siècles. Il ne s'agit pas d'un Attila à venir, galopant sur Brest. La «corruption» est ici à la fois externe et interne, en tout cas invisible à première vue.

Elle prend son origine dans le comportement et la mainmise d'une minorité sur l'ensemble des mécanismes économiques, culturels et idéologiques du pays, créant, pour mieux asseoir son pouvoir, des alliances avec d'autres pays supposés ennemis.

Elle ne s'en prend pas au territoire, comme un envahisseur, mais au tissu même de la société. Elle ne se contente pas de tirer un profit personnel et particulier; elle corrompt, pille, détruit et complote. Voilà que le Juif et son supposé pouvoir de perversion expliquent tout: non seulement une situation de crise à une époque donnée, mais encore un mal plus latent dont l'Occident supporte –de moins en moins bien- les effets, depuis des siècles. L'époque souffre du machinisme des masses depuis qu'elle s'affaire, industrielle, à produire en masse.

---

<sup>245</sup> Lire, sur ce point, *L'Église*, Paris, Gallimard, 1952, rééd., 1990.

<sup>246</sup> *E.C.*, p. 25.

Céline trouve l'origine symbolique de cette maladie dans l'Exposition Universelle de 1900. Mais l'époque industrielle souffre également d'une robotisation des consciences, instrumentée par un pouvoir juif<sup>247</sup> -tout s'explique alors, et procède d'une hantise irréductible, d'une peur unique face au risque d'une fusion de la conscience avec le reste du monde.

On assiste alors, sur un mode hautement négatif, à la mort de l'émotion. Il semble que ce soit l'ultime argument.<sup>248</sup> Tout ce que le Juif ne peut assimiler à son profit est voué à la disparition. Tout ce qu'il conserve se standardise: «un Standard en toutes choses».<sup>249</sup> L'homme moderne, déjà enclin à se fondre dans la masse à laquelle il appartient comme individu, perd alors le sens des sens. Le voilà incapable de penser, de réfléchir, de se révolter, de ressentir une quelconque émotion authentique. Le voilà donc incapable –et pour toujours- d'affronter la vérité. Mais, ajoute Céline, le prétendu pouvoir de corruption du juif est proportionnel à la faculté que l'Occident a de vouloir son propre malheur:

«La politique, les angoisses de l'or, pour l'or, les propagandes dithyrambiques, les révolutions perpétuelles, décevantes toujours, les extases imposées, les haines entre Aryens sous tous les prétextes, électoraux, religieux, sportifs, etc. Les catastrophes ranimées à délirantes cadences, rechutes paradoxales, suspens, d'autres crises toujours plus tragiques, l'épilepsie pour tous!»<sup>250</sup>

Il en va donc pour les hommes en politique comme il en va pour les hommes face au pouvoir de la machine, à tel point que les termes choisis afin de décrire chacune des situations sont les mêmes dans un cas comme dans l'autre. Le non-avenir de l'Europe semble donc se jouer au rythme de ces «cadences infernales».

Dans ce pur machinisme, qui contient en suspens les forces d'une possible catastrophe, il semble que ce soit l'Histoire qui, tournant à vide, se retrouve incapable de parvenir à quelque progrès que ce soit, et se complaise, ainsi, dans les guerres et les catastrophes humaines.

---

<sup>247</sup> *B. M.*, p. 134.

<sup>248</sup> «Le Juif ne redoute en ce monde que l'authentique émotion, spontanée, rythmée, sur les éléments naturels. Tout travail non frelaté, non putinisé jusqu'aux tréfonds, jusqu'aux suprêmes cordes, provoque chez le Juif, les réactions les plus farouches de défense.», *B. M.*, p. 134.

<sup>249</sup> *B. M.*, p. 135.

<sup>250</sup> *E.C.*, p. 26.

Le monde n'est pas un théâtre où se produiraient des acteurs aux rôles plus ou moins considérables. Il est une usine qui fabrique, fusionne, transforme et met à mal son propre environnement. Les relations subjectives entre l'homme et la machine, entre l'homme et les dispositifs sociaux qu'il met lui-même en place, profitent à ceux qui savent leur échapper. Quant à la guerre, elle ne consiste pas seulement en un impossible dialogue, elle devient celle du progrès dans l'Histoire.<sup>251</sup>

L'idéologie antisémite, associée à celle du fascisme ou du nazisme, exalte une race de surhommes. «Céline», écrit Denise Aebersold, «ne voit qu'un ramassis d'esclaves veules et consentants. Il montre un troupeau de «con d'aryens abrutis, cocus, ruinés, fanatisés par ces merdes», assommés de propagande et complices de leurs ennemis. Aucun espoir dans ces masses «négrifiées»». <sup>252</sup>

Puisque la nausée travaille l'âme des individus, le mal politique et social dont l'Europe souffre est décrit, par Céline, sur le mode maintenant connu et reconnu de la déliquescence:

«[...] la raison du Goye à ce rythme de cabanon, la vinasse aidante, têt vacille, trébuche, déraile, foirade, dégouline, renonce». <sup>253</sup>

La standardisation des masses occidentales se fait par le bas. La responsabilité que Céline fait porter aux Juifs tient alors, principalement, dans la corruption des individus «pré-robotisées». <sup>254</sup>

L'auteur décharge donc la figure de l'Aryen de toute force de résistance. Sa défaite est due à l'intelligence de l'ennemi mais aussi, et surtout, à sa propre idiotie.

Plus qu'en aucun autre point de l'œuvre, dans *Bagatelles pour un massacre*, Céline annonce une volonté de circonscrire un mal suprême et de dénoncer la perméabilité de la société face à une force qui l'exploite. La volonté de l'auteur consiste à annoncer l'imminence de ce danger en même temps qu'il détermine le moyen d'y échapper. Mais sans cesse sur la lignée de la cause perdue, de la «bagatelle».

---

<sup>251</sup> Serres, Michel, *Le contrat naturel*, Paris, Éditions Flammarion, 1992. le philosophe y apporte sur les relations subjectales et objectales dans la guerre, une lumineuse analyse

<sup>252</sup> Aebersold, Denise, *Céline: Un démystificateur mythomane*, Paris, Lettres Modernes, coll. «Archives des lettres modernes», n° 185, 1979, p. 86. (Les citations utilisées par l'auteur sont tirées de *Bagatelles pour un massacre*, pp. 158 et 137).

<sup>253</sup> *E.C.*, p. 26.

<sup>254</sup> *B. M.*, p. 135.

L'argumentation de Céline ne repose donc sur aucun projet. Une lecture des *pamphlets* ne fait apparaître rien d'autre qu'une accumulation vociférante d'injures, si bien que la tentation est grande de supposer que le mot *Juif* repose sur une construction mentale à tendance paranoïaque qui dépasse de loin l'idée de juif, et qui, au contraire, se place en deçà de tout projet politique. C'est ce qu'André Gide crut voir, et ce qu'encore certains commentateurs persistent à penser. Le nihilisme de *Voyage au bout de la nuit*, qui dénonce l'anarchie déliquescence du monde, trouverait ainsi dans le Juif, un mode d'expression repris plus tard, sous forme moins effrayante, dans le prophétisme millénariste. Ces figures participeraient d'une même logique, au point qu'on pourrait prendre l'une pour l'autre. Nous ne partageons pas ce point de vue, mais force nous est de constater la présence de liens étroits entre elles, motivés par une peur unique et irréversible.

En décrivant la corruption du monde par la communauté juive, Céline découvre en lui la possibilité, par la parole outrageante, de se sentir en dehors du champ gangrené de la société, tout en ne se séparant jamais complètement d'elle. Son hystérie le sépare non seulement des Juifs qu'il dénonce, mais encore de tout le reste de la communauté qui en est la victime consentante. Il s'agit, ni plus ni moins, que de décrire et d'échapper au déluge, que celui-ci se matérialise sous la forme d'une massification des individus, d'une standardisation des mécanismes de production, ou encore d'une robotisation des consciences qui, d'une manière ou d'une autre, délie les facultés sensibles et intellectuelles de l'homme. Et c'est bien contre la communauté, lui faisant front avec verve et violence, que le persécuteur Céline se trouve bientôt dans la position de persécuté. Quoi qu'il en soit, l'auteur incarne parfaitement son rôle. Il se pose en dénonciateur du mal tout en assumant les conséquences de l'opprobre. Il dénonce une hantise dont il s'éloigne pour éviter ses effets, mais qui, de par sa nature obsédante, ne peut complètement disparaître. Ceci, Céline ne l'ignore pas:

«Nous sommes tous en fait absolument dépendants de notre société. C'est elle qui décide notre destin».<sup>255</sup>

D'où une sorte de fuite en avant, durant laquelle Noé, désastreusement politique, se prend pour Dieu et accélère la décomposition du monde, la montée des eaux:

---

<sup>255</sup> «Louis-Ferdinand Céline à Élie Faure», Lettre n° 11, 6 février 1934, *Louis-Ferdinand Céline, Cahiers de L'Herne*, Paris, Éditions Pierre Belfond, p. 291.



«Hâter cette décomposition, voici l'œuvre. Et qu'on en parle plus! Parade des morts. [...] Les individus délabrés, sanieux, qui prétendent [un mot rayé] rénové par leur philtre notre époque irrémédiablement close, me dégoûtent et me fatiguent. Le pus leur sort par des orifices et les voici qui ne parlent que de printemps prochain! Nous ne sommes pas faits pour sentir ces choses-là! A nous la mort camarade! Individuelle!»<sup>256</sup>

La parole politique de Céline semble pencher tantôt vers une description du monde moderne qui, en effet, tendrait à accélérer sa décomposition et ne ferait que cela –on se trouverait alors dans de «beaux draps»-, tantôt vers une résolution de ce mal et donc en plein arrêt d'un processus dont la conséquence première serait la guerre. Montrer ainsi l'imminence d'un massacre dont les Juifs seraient les principaux responsables, et par là-même, faire acte d'efficiencia pour l'éviter.

En matière de persécution et de pouvoir horifique, Céline a son opinion, qu'il tient, dit-il, de Borokrom l'anarchiste.<sup>257</sup> On ne manquera pas de reconnaître dans les propos de celui-ci les mécanismes de pouvoir définis par Thomas Hobbes, même s'ils apparaissent comme simplifiés et détournés. Le meilleur des rois, affirme l'anarchiste, est celui qui sait se faire craindre de son peuple, à un degré tel que, celui-ci n'a ni le temps ni l'envie de se liguier contre lui. Ou plutôt, que tâchant de se débarrasser de lui dans la peur absolue d'en être la victime, le peuple échappe aussi bien aux famines qu'aux guerres:

«Ainsi je les aurais définitivement fasciné [...] Je les aurais tenus, mes abominables sujets, angoissés, haletants, attentifs à mes moindres gestes, toujours aux aguets sous le coup d'une nouvelle iniquité».<sup>258</sup>

Le roi, exerçant son pouvoir de manière absolue, devient paradoxalement une source de cohésion nationale chez son peuple, un acteur dans la fin de l'histoire et l'instauration d'un ordre sans dessus-dessous, «sans révolution ni banqueroute». Or, il semble bien que, Céline, par l'écriture veuille lui aussi s'offrir au monde comme une sorte de guérisseur terrible, mais terriblement efficace, de toutes les guerres, capable, par la seule formulation des maux et des remèdes, de renverser l'ordre de l'Histoire qui concourt

---

<sup>256</sup> «Louis-Ferdinand Céline à Élie Faure», Lettre n°11, 6 février, *op. cit.*, p. 292.

<sup>257</sup> Personnage apparaissant dans *B.M.*, pp. 366, 374.

<sup>258</sup> *B. M.*, p. 254.

à toutes les guerres, à toutes les misères, bref au désastre. Peu importe alors qu'il se trouve seul:

«Après tout, ça m'était égal d'avoir le monde entier contre moi, dans la croisade antisémite». <sup>259</sup>

L'anarchie politique chez Céline ne consiste pas, loin de là, à proposer un monde qui en aurait fini avec l'avertissement des lois et des rois. Cette anarchie politique chez Céline consiste précisément à formuler, pour la communauté, un principe qu'il n'a cessé de mettre en lumière dans ses romans sur un mode plus existentiel: la déliquescente à vau-l'eau.

«Maîtres et valets s'en vont en gangrène, conjointement, les uns les autres, en fange, en mélasse, sans qu'une fibre plus ne réagisse. Trahis et traîtres, charognes de même, amalgamés, confondus». <sup>260</sup>

On voit donc circuler la même hantise, sans projet, sans vision de renaissance. Les *pamphlets* concentrent là, tout ce qu'on peut attendre, tout ce qu'il faut redouter de dépérissement de l'être dans une vaste multitude obéissant au seul tropisme de la corruption et de l'amalgame. Et le Juif, tel qu'il apparaît dans cette description, tient le rôle de corrupteur, de «super-virus» comme l'écrit justement Jean-Pierre Richard. <sup>261</sup> On oscille alors entre un constat désabusé qui consiste à affirmer l'inutilité d'un traitement pour guérir le corps de la société, et à opérer la formation d'une *raison* sensée tenant lieu d'électrochoc pour se débarrasser du malheur –pour s'en sortir.

Le chaos, peint avec la plus cinglante des consciences dans *Voyage au bout de la nuit* et dans *Mort à crédit*, semble soudain avoir effrayé celui-là même qui en était l'observateur. Ainsi, que le genre humain passe son temps à aller de catastrophe en catastrophe n'empêche pas de vouloir le contraire –que le monde s'arrête pour un moment de s'entretuer, que Céline lui-même tente d'arrêter la guerre- c'est là du moins l'argument qui justifiait, à ses yeux, la parution de ses premiers *pamphlets*.

---

<sup>259</sup> B. M., p. 45

<sup>260</sup> E. C., p. 33 (repris par Denise Aebersold, *op. cit.*, p. 87).

<sup>261</sup> Richard, Jean-Pierre, *op. cit.*, p. 44.

On assiste alors à la mue de l'auteur du désespoir en porte-parole –bien particulier il est vrai- d'un ordre radical capable selon lui de guérir la France d'un mal qui la ronge depuis deux siècles. En même temps, on ne peut rester que perplexe. La mythologie antisémite se désagrège au fur et à mesure qu'elle est construite. Elle repose sur une parole qui se contredit sans cesse, n'apportant aucune solution à la déliquescence du monde.

Après avoir rendu compte de la nature anarchique de *Voyage au bout de nuit*, Paul Nizan reprochait à Céline l'absence et la formation d'un programme révolutionnaire. «Cette révolte pure peut mener n'importe où: parmi nous, contre nous ou nulle part».<sup>262</sup>

On ne pourrait, comme le souligne Frédéric Vitoux, trouver observation plus perspicace. L'anarchie, qui caractérisait le mieux, jusque là, la condition politique du narrateur et du monde qu'il nous donnait à voir, offre donc, quand il s'agit de traduire politiquement la nausée existentielle, presque toutes les certitudes idéologiques du fascisme. Elle n'en adopte pourtant ni la méthode ni, du reste, le projet. Elle finit dans un nulle part, hors de la politique et de la littérature, dans une zone de certitude obsessionnelle et d'irrésolution.

Résumons alors: le seul moyen collectif que Céline ait proposé pour sortir l'homme de l'insupportable pression du déluge et de la vérité:, c'est donc l'antisémitisme.

Si Céline tendait à formuler un ordre social absolu, la question des *pamphlets* serait vite réglée. Il n'y aurait qu'à en définir le caractère systématique. Or, deux éléments nous l'interdisent. D'une part, comme nous venons de le dire, la nation que Céline prend tant de peine à défendre contre un élément corrompteur bien délimité ne vaut peut-être, tout bien considéré, pas la peine de l'être. La France semble capable de faire son propre malheur. D'autre part, la formulation d'un ordre nouveau, débarrassé d'une force corruptrice, ne provoque en aucun cas le développement d'un style débarrassé, lui aussi, du désordre. L'écriture des *pamphlets* marque une étape précise dans le développement d'une écriture du déluge.

Comme l'ont souligné bon nombre de commentateurs, l'idéal célinien réside dans la condition légère de la danseuse, qui échappe à la masse boiteuse des hommes.<sup>263</sup>

---

<sup>262</sup> *L'Humanité* du 9 décembre 1932 (repris dans les *Cahiers de L'Herne*, Paris, Éditions Pierre Belfond, 1968, p. 309).

<sup>263</sup> Ce dernier terme comprend bien sûr les femmes, en particulier le personnage de la mère dans *Mort à Crédit*.

Or, elle est autant –sinon plus- présente dans les *pamphlets* que dans les romans. Elle marque ainsi, par contraste, l'échec de la communauté. Ses entrechats, sa beauté musculaire, l'harmonie qui se dégage de ses traits et de ses gestes font d'elle une sorte de fleur au milieu du mal. La fange et l'ignominie président à la catastrophe. De ce constat, Céline présente l'antisémitisme comme moyen radical de guérir politiquement l'époque, tout comme la danseuse incarnation d'une esthétique de la légèreté, de la grandeur et du sublime:

«Lili, tout ivresse, danse! danger! mort! vie!... pour ça que je l'aimais... y a des gens jaloux, qu'envient les dons des autres personnes, qui en rognent, qui s'en persécutent... moi pas!... tenez la peinture, la musique... je vous ai déjà expliqué... je renonce, et, zut!... je me rends pas malade!... je regarde et j'admire l'opérette... je suis pas apte... c'est triste... tant pis Je me contente de ce qui m'est échu!... pourtant je suis envié quand même, bon Dieu!»<sup>264</sup>

Aussi, on pourra s'étonner de la rapidité avec laquelle ont été écrits les trois *pamphlets* antisémites: *Bagatelles pour un massacre* -1937, *L'école des cadavres* -1938, *Les beaux draps* -1941. Ces textes ont été rédigés dans l'urgence, comme si Céline avait eu besoin de percer un abcès depuis longtemps douloureux. Les mots sortent comme d'un geyser et les hallucinations de Céline sont de plus en plus violentes, même extrêmes et démentiellles. L'écriture du déluge est présente. Dans un article intitulé «Rééditer les pamphlets», Marie-Cristine Bellosta précise que: «*Bagatelles* ne subit jamais aucune condamnation. *L'école des cadavres*, publiée en novembre 1938, fut condamnée le 21 juin 1939. Le tribunal correctionnel établit alors que [ce pamphlet] constitue un [écrit] violent frénétique qui d'un bout à l'autre renferme à l'adresse des Juifs [...] des allégations et imputations de faits d'un caractère manifestement diffamatoire. Cette condamnation n'était assortie d'aucune restriction à la vente. [...] C'est de leur propre [initiative] que Céline et Denoël décidèrent de suspendre la vente de *Bagatelles pour un massacre* et *l'École des cadavres* début 1939, [...] quelques jours après la promulgation de «la loi sur les habitants» qui visait à protéger les minorités raciales».<sup>265</sup>

Quant au dernier *pamphlet* de Céline, *Les Beaux draps* –nés de l'actualité et des réactions à chaud de la débâcle-, il ne fut pas du goût du gouvernement de Vichy car divers

<sup>264</sup> *Féerie pour une autre fois* II, Romans IV, p. 225.

<sup>265</sup> Bellosta, Marie-Cristine, «Rééditer les pamphlets?», *op. cit.*, p. 46.

sarcasmes et un tableau de la «débinette» de l'armée française y est esquissé. Aussi, fut-il interdit en 1941 en «zone libre» et 54 exemplaires en furent saisis.

Malgré cela, Céline continua tranquillement sa carrière en «zone occupée». Frédéric Vitoux<sup>266</sup> nous révèle que «plus d'une trentaine de manifestations de Céline paraîtront en vérité dans la presse de l'occupation. Et plus précisément vingt-cinq lettres, trois interviews, deux réponses à des enquêtes, une signature de manifeste et trois extraits de comptes rendus d'interventions publiques. Sept fois dans *Au pilori*, six fois dans *Je suis partout*, quatre fois dans la *Gerbe* et l'*Appel*, trois fois dans *L'Émancipation nationale*».<sup>267</sup>

Frédéric Vitoux défend que la signature de Céline parut pour la première fois dans une lettre publiée dans la *Gerbe* d'Alphonse de châteaubriant, le 13 février 1941, sous le titre «Acte de foi».<sup>268</sup> Il s'agissait d'une «intervention politique de Céline sous l'occupation, et la dernière, brève réaction aux bombardements alliés en juin 1944».<sup>269</sup> Dans cette «Acte de foi», Céline écrivait une déclaration «violemment antisémite»,<sup>270</sup> stigmatisant avec ironie, amère, les prudences, les arrières pensées des nouveaux maîtres de Vichy:

«Sous Blum toute la France était beloumiste! [...] antihitlérienne à crever! [...] Si les écrivains français sont de la race des «songeurs après», ils sont aussi, pour l'occasion, moutonniers panurgiens splendides. [...] Ceux-là non plus ne parlent jamais de la grave question. A aucun prix: les mêmes consignes qu'avant juin!

Ne jamais parlé aux Juifs! Je me dis tout en les lisant: Tiens! Ce sont des «arrières-pensistes»! Qu'attendent-ils tous pour nous trahir? Le bon moment [...]

Cent mille fois hurlés «Vive Pétain» ne valent pas un petit «vire les youtres!» dans la pratique. Un peu de courage n... de Dieu! «Courage après» et moins de mots!... [...]

Voyez que nous sommes vraiment loin de compte... «Très grands baiseurs», «arrière-pensistes», «petit baiseurs», songeurs-après, «éludistes»... [...] je voudrais qu'ils nous disent un peu tout ce qu'ils pensent de la question juive! Nous serions heureux, jubilants!

Foi que n'agit n'est point sincère! Ah! Il faut prendre position! Aujourd'hui même, non demain! Tout ce qui tient plume en France, scène, film, babil, devrait sur l'heure, tout comme en Loge!..., remplir son devoir. Que cela constitue dossier! Compromettons-nous!

<sup>266</sup> Vitoux, Frédéric, *La vie de Céline*, Paris, Grasset, 1987, pp. 353-354.

<sup>267</sup> Récapitulatif effectué par Henri Godard en préface de l'édition des «Romans I» en Pléiade. On trouvera, par ailleurs, l'intégralité des interventions de Céline dans la presse de l'Occupation dans le numéro 7 des *Cahiers Céline*, intitulé *Céline et l'actualité, 1933-1961*, Gallimard, 1987.

<sup>268</sup> Vitoux, Frédéric, *La vie de Céline*, op. cit., p.354.

<sup>269</sup> Taguieff, Pierre-André, op.cit., pp. 175-176.

<sup>270</sup> Gibault, François, *Céline II*, op. cit., pp. 276-277.

En toute liberté bien sûr, spontanément, au pied du mur. Sans aucune pression. Et l'on saurait à qui l'on cause, enfin! Acte de baptême n'est point tout! Acte de foi, net, par écrit.

Les juifs sont-ils responsables de la guerre ou non? Répondez-nous donc noir sur blanc, chers écrivains acrobates».<sup>271</sup>

En ce qui concerne cette lettre publiée dans *la Gerbe*, Philippe Alméras précise dans la biographie<sup>272</sup> qu'il élabore, parue en 1994, sept ans après celle de F. Vitoux, que cette lettre n'est pas, comme on l'a longtemps cru, la première à avoir été éditée: il fournit intégralement une lettre diffusée l'année précédente, soit le 31 août 1940, dans l'hebdomadaire de Jean Fontenoy: *La vie nationale*. Celle-ci a été retrouvée en 1988 par Paul Lecomte, et divulguée pour la première fois par *Le Bulletin célinien*, de Marc Laudelout, à Bruxelles.

Constatons que la lettre intitulée «Acte de foi» tient lieu de l'article que Céline a refusé d'écrire pour le journal. Cette lettre adressée au directeur, Alphonse de Châteaubriant, a été, selon un témoin de l'époque, la seule réponse de Céline à la requête du journal, qui doit se résigner à ne pas le compter parmi ses «collaborateurs».<sup>273</sup> Céline s'est même indigné de la publication de cette lettre et s'est plaint de ce qu'elle ait été «édulcorée». Selon Joanne Bénard, l'écrivain «plaidera son indépendance après la Libération, mais aussi, dans le plein feu de l'action collaboratrice. Il n'a cess[é] de s'insurger contre les collaborateurs. Ne se privant pas d'envoyer des lettres –et quoiqu'il ne puisse ignorer qu'elles seront publiées».<sup>274</sup> Dans une lettre à Lucien Combelle, datée du 17 mars 1942, il continue de clamer que ses textes ont été «tripatouillés».<sup>275</sup>

---

<sup>271</sup> «Acte de foi de L. F. Céline», *La Gerbe*, 13 février 1941 (cité par François Gilbault, *Céline II, op. cit.*, pp. 276-277).

<sup>272</sup> Alméras, Philippe, *Céline, Entre haines et passion*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1994, p. 209.

<sup>273</sup> C'est le témoignage de l'Allemand E. F. Moellhaussen (*CC7, op. cit.*, pp. 219-221), qui dit avoir soutiré avec peine cette lettre de Céline.

<sup>274</sup> Bénard, Joanne, *L'inter-dit célinien*, Montréal, Coll. «L'Univers des discours», Éditions Balzac, 2000, p. 94.

<sup>275</sup> *Année Céline, 1995*, Paris, Tusson du Lérot –IMEC éditions, pp. 117-118. L'édition des lettres à Lucien Combelle a été établie par Éric Mazet: un corpus principal de quarante lettres envoyées entre juin 1938 et mai 1944, auquel s'ajoutent trois courtes lettres datées d'après 1957.

«Mon cher Combelle,<sup>276</sup> [...] Je viens précisément d'être tripatouillé par *les Cahiers de l'Émancipation nationale*.<sup>277</sup> Ce genre d'entreprise me fait toujours à tous les coups hurler à décrocher les lustres. Je ne veux absolument pas qu'on expurge mes textes. Je suis gratuit mais absolu. Que l'on imprime à mon sujet tout ce qu'on veut [,] et je m'en fous énormément. Mais que l'on m'ôte une virgule et me voici <tout> prêt au meurtre. Rétablissons je vous prie, pour mon honneur, la phrase qui me manque. Elle n'engage que moi. J'ai l'habitude d'être seul. «L'église, notre grande métisseuse, la maquerelle criminelle en chef, l'antiraciste par excellence»<sup>278</sup> [...] Ce n'est pas grave évidemment. Vétille! Cependant je retrouve là le juif! Encore? Le diable est partout! dans le bénitier surtout! Par les temps qui courent!»<sup>279</sup>

Nous estimons qu'il est important de souligner que le sujet célinien se sent tout autant menacé par les collaborateurs que quand, dans les pamphlets, il se disait persécuté par les juifs.

Céline profite d'ailleurs de ses écrits pour y «régler ses tous ses comptes» -ainsi que l'annonce l'épigraphe de *Bagatelles pour un massacre*,<sup>280</sup> «ses principales préoccupations s'y projettent au sein de son antisémitisme –ou si l'on préfère: son antisémitisme se greffe sur ces principales préoccupations, si bien que certaines de ses considérations racistes n'appartiennent vraiment qu'à lui».<sup>281</sup>

Nonobstant, retenons que les *pamphlets* ne sont pas seulement des textes antisémites car d'autres thèmes y sont traités comme le régime soviétique, l'actualité, la guerre, la littérature, entre autres... Voici, pêle-mêle, différents sujets que Céline analyse avec haine, rage, racisme et humour...

Notons cependant, comme le souligne Marie-Cristine Bellosta, que «le contenu de ces œuvres les désigne à la répression dans une démocratie soucieuse de ces devoirs: la diffamation, l'injure à caractère raciste et l'incitation à la haine raciale s'étalent à pleine page. [...]

---

<sup>276</sup> Lucien Combelle, ami de Céline, fut pendant l'Occupation, rédacteur en chef, puis directeur de *Révolution nationale*.

<sup>277</sup> *Cahiers de L'Émancipation nationale*: «organe de combat et de doctrine du Parti Populaire Français», fondé par Jacques Doriot.

<sup>278</sup> Phrase, en effet, censurée à la fin du 8<sup>ème</sup> paragraphe dans *L'Émancipation nationale*.

<sup>279</sup> Lettre à Lucien Combelle du 17 mars 1942 (citée par Joanne Bénard, *op. cit.*, p. 94).

<sup>280</sup> «Il est vilain, il n'ira pas au Paradis celui qui décède sans avoir réglé tous ces comptes», Almanach des Bons Enfants, *B. M.*, «épigraphe».

<sup>281</sup> Bellosta, Marie-Cristine, «Rééditer les pamphlets?», *op. cit.*, p. 48.

Le diagnostic d'antisémitisme frénétique porté par un Tribunal correctionnel sur *L'école des cadavres* en est la preuve: on peut en croire aussi le «prière d'insérer» que l'éditeur de *Bagatelles pour un massacre* confia à la presse en 1937 -«Le pamphlet le plus atroce, le plus farouche, le plus chargé de haine, mais le plus incroyablement comique qui ait jamais paru au monde»- ou la bande annonce en forme de citation dont il barra la couverture de *L'école des cadavres* en 1941: «Les Juifs me regretteront... Edouard Drumont».<sup>282</sup>

Plusieurs de ceux qui ont étudié Céline sont d'opinion que l'antisémitisme célinien est si particulier à une époque, si originalement et si comiquement exprimé, qu'il n'exercerait guère de persuasion sur un lecteur d'aujourd'hui. En effet, de nos jours, elle ne pourrait que remplir une curiosité historique ou littéraire.

Malgré cela, n'oublions pas ce que l'antisémitisme a été pour Céline. Nous soulignons que *l'antisémitisme célinien* devient *racisme*, même s'il préconise la non existence de la race juive. Il n'accepte qu'un type juif, résultat d'une endogamie millénaire. Mais, à travers ses propos sur la race, race aryenne par exemple, qui est butée, passive, veule, ivrogne, ne faut-il pas entendre quelque part le mot «racine»? Le fait est qu'il a la sensation très vive d'une perte de ses racines, d'une perte originaire, d'une séparation, et que le seul moyen de les retrouver est l'écriture, le style, en prenant le parti de ses instincts, avec une langue émotive, une langue très différente de celle des Juifs calculateurs, dit-il. Son antisémitisme raciste vient de loin, plonge ses racines dans la sensation de défaite qui a imprégné son enfance, dans sa conscience très vive que le commencement de la vie est catastrophique, est séparation. Tout ceci, bien évidemment, en concordance avec l'époque de changement profond de Régime dans laquelle il se meut. Ainsi, son antisémitisme profite aussi de celui de son époque, juste avant la deuxième guerre mondiale, car il y a là la possibilité de se faire reconnaître comme écrivain. Comme Drumont a eu l'Affaire Dreyfus, Céline a eu la Shoah, et c'est le refoulement qui a eu raison du retour du refoulé.

Or, en lisant cette écriture qui laisse le refoulé revenir, à travers un style très particulier, quelque chose se laisse entendre. C'est par cette insistance, par exemple, à dire la passivité face à la dépossession, sur l'abjection de Céline par rapport à cet Age d'Or que l'on entrevoit ce refoulé. Céline prône un retour de la tradition, du folklore, oui, mais sur fond de perte, de destruction par l'abjection. En insistant sur la passivité à se laisser

---

<sup>282</sup> Bellosta, Marie-Cristine, «Rééditer les pamphlets?», *op. cit.*, p. 46.



déposséder, Céline nous ne livre-t-il pas un énorme et ambigu désir d'être séparé d'un Régime Ancien, matriciel, maternel, qui ne peut se réaliser que de l'extérieur, et qui l'épingle comme persécuté et non pas persécuteur, un persécuté comme lors de la naissance?

En outre, une conclusion, retirée de l'avant-dernier chapitre de l'essai de Philippe Alméras peut être avancée:

«Né dans le XIX<sup>e</sup> des passions civiles et religieuses, premier communiant du temps de Péguy, vaincu avec les autres antidreyfusards, le cuirassier, l'expatrié, le colonial, le carabin, l'écrivain participe à chaque péripétie du siècle dont il partage les émois, les combats et les préjugés. Bon et méchant, il lui donne sa voix. C'est bien pourquoi de Voyage à Rigodon il est le seul à le citer de bout en bout: patrie, guerre, massacres, santé, race, génétique, eugénisme, musique, danse, mort, tout y passe et tout est payé comptant. C'est bien le contemporain incontournable».<sup>283</sup>

Céline épouse l'antisémitisme de son temps, ni meilleur ni pire que beaucoup de ses contemporains, mais assurément plus bruyant, il participe du génie et de l'horreur du XX<sup>e</sup> siècle.

Aujourd'hui, presque quarante ans après sa mort, il n'existe plus guère de lecteurs qui se reconnaissent dans les idées aussi naïves qu'odieuses de Céline quand il s'agit de son côté antisémite. Mais il ne faut pas oublier qu'une bonne cinquantaine d'années ont passé depuis la rédaction des *pamphlets*. Au cours des années, il s'est avéré que Céline n'était pas un cas exceptionnel à son époque. Une grande partie des Français a, d'une façon ou de l'autre, collaboré avec les Allemands.

Une différence avec les collaborateurs contemporains de Céline émerge. La plupart d'entre eux étaient des collaborateurs silencieux et ils se sont souvent engagés dans la Résistance dès qu'ils ont senti qu'ils avaient choisi le côté perdant. C'est ce que Céline n'a pas fait. Il s'est toujours défendu en disant qu'il avait voulu sauver la France d'une nouvelle guerre. Louis-Ferdinand Céline a eu peur que l'histoire se répète et il a espéré éviter une même situation qu'en 1914-1918. Dans la première guerre, Céline s'est battu en tant que cuirassier et il a été blessé pendant une de ses premières missions. Il faut se rendre compte de ces facteurs quand on lit les *pamphlets* et ce, pour mieux les comprendre.

---

<sup>283</sup> Alméras, Philippe, *Je suis le bouc – Céline et l'antisémitisme*, Paris, Éditions Denoël, 2000, p. 210.

Aussi existe-il de nombreux textes de la même époque qui ne sont pas moins racistes ou antisémites que les *pamphlets* de Céline. Dans le monde littéraire, il n'était donc certainement pas un cas unique. Pourtant, Philippe Muray indique «un rôle de bouc émissaire» pour Céline parmi les auteurs antisémites des années 30 et 40.<sup>284</sup>

Ce rôle provient, probablement, de la grande différence qui distingue Céline de ses contemporains: son style. Avec ce style agressif, le récit ressemble à un cri et influence plus facilement le lecteur parce qu'il sent que la parole lui est adressée de façon directe. Il est fréquent que Céline oblige son lecteur à prendre position.

La situation de Louis-Ferdinand Céline a prêté son désarroi à un sentiment d'injustice. Il a toujours eu le sentiment d'être poursuivi à cause du contenu de ses *pamphlets* tandis qu'il a lui-même continué de dire que ses ennuis n'avaient pas commencé avec *Bagatelles pour un massacre* mais avec *Voyage au bout de la nuit*. Il a continuellement défendu ses *pamphlets* et affirmé que c'était son style qu'on lui reprochait.

De nos jours, après plus d'un demi-siècle, la vraie haine contre Céline semble disparue et nous pouvons mieux nous distancer des *pamphlets* et les comparer aux œuvres romanesques de l'auteur, plus précisément à sa *trilogie*.

Dans *D'un château l'autre*, *Nord* et *Rigodon*, nous trouvons peu d'allusions au judaïsme, ce qui n'est guère surprenant lorsque l'on sait tout ce que ses *pamphlets* antisémites lui ont coûté, et jamais il n'évoque la Shoah. Dans une comparaison du mur des Lamentations avec la Grande Muraille de Chine, il rappelle et semble regretter leur résistance au temps, c'est-à-dire la résistances de deux peuples. Par ailleurs, lorsque l'on connaît sa crainte obsessionnelle des Chinois et sa haine soi-disant passée pour les Juifs, le passage suivant semble bien l'expression d'un cynisme horrible:

«[...] le mur des lamentations est plus solide que jamais! deux milles années!... admirez!...la muraille de Chine bien plus vieille!... et que le jour où elle s'abattra vous serez tous dessous, poudre de briques...».<sup>285</sup>

De plus, Céline avance, au cours de la trilogie allemande, quelques contrevérités assez surprenantes, par exemple en affirmant que les Juifs participent au régime nazi:

---

<sup>284</sup> Muray, Philippe, *op. cit.*, p. 42.

<sup>285</sup> *Nord*, p. 149

«[...] l'agréable du IV<sup>e</sup> Reich, si vous le jugez, l'Histoire déjà, les vociférations éteintes, c'est qu'ils pensaient aux moindres détails... tenez, pour les Juifs, combien étaient appointés la Chancellerie?... et tout proches d'Adolf?... des beaux et des belles!... un jour on fera un livre sur eux... comme les fusillés des cours de Justice, si épuratrices, combien de yites nazis, collaborateurs de choc?... Sachs était pas une exception... du tout!... j'ai connu à Sigmaringen des exemples bien plus magnifiques!...»<sup>286</sup>

Pour Céline, sa «période antisémite» a été un échec, ce «grand» mouvement idéologique dans lequel il s'est jeté de toute ses forces en quête d'une «celtitude» qu'il croyait menacée, a échoué, et il en accuse le déclin de la «race» blanche. En 1947, dans une lettre à Milton Hindus, il pronostique la fin de l'antisémitisme doctrinal au profit du racisme, dans un mouvement impudent assez délirant:

«[...] de toute façon, il n'y a plus d'antisémitisme possible, concevable. L'antisémitisme est mort d'une façon bien simple, physique si j'ose dire. Il y a autant de commissaires du peuple juif à Moscou que de banquiers juifs à New York. [...] Il est temps que l'on mette un terme à l'antisémitisme de principe, par raison d'idiotie fondamentale, l'antisémitisme ne veut plus rien dire –on reviendra sans doute au racisme, mais plus tard et avec les juifs-et sans doute sous la direction des juifs, s'ils ne sont points trop aveulés, avilis, abrutis- ou trop décimés dans les guerres».<sup>287</sup>

Profondément déçu par les «aryens», notamment après son séjour dans les geôles danoises, il estime qu'il est «[...] beaucoup plus fait pour [s]'entendre avec les juifs qu'avec les aryens d'aujourd'hui dégénérés, bêtement, fastidieusement cruels, mufles, serviles, matérialistes, ignobles, goulus répugnants –sans mystique et sans grâce- des lâches, des traîtres».<sup>288</sup> Il en arrive au point d'écrire qu'il faut une «[...] réconciliation des juifs et des Aryens [...] devant le péril jaune et noir [et qu]'il faut créer un nouveau racisme sur des bases biologiques [car] les éléments existent».<sup>289</sup> Au cours de *D'un château l'autre*, il s'exclame: «[...] je suis extrêmement raciste».<sup>290</sup>

---

<sup>286</sup> Nord, pp. 294-295.

<sup>287</sup> «L. F. Céline à Milton Hindus», 14 juin 1947, *Cahiers de L'Herne* n° 5, Céline, Louis-Ferdinand, (Textes réunis et présentés par D. De Roux avec le concours de M. Thelia), Paris, 1965, p. 148.

<sup>288</sup> «L. F. Céline à Milton Hindus», 14 février 1948, *Cahiers de L'Herne* n° 5, *op. cit.*, p. 105.

<sup>289</sup> «L. F. Céline à Milton Hindus», 10 août 1947, Hindus, Milton, *Cahiers de L'Herne* n° 5, *op. cit.*, pp.89-90.

<sup>290</sup> *D'un château l'autre*, p. 242.

C'est de ce racisme surréaliste, annoncé dix années auparavant, que Céline teinte ses trois derniers romans en multiples prophéties sur le déclin des «peau-blanches», phagocytées par les peuples de couleur:

«[...] et notre Grand Visage Pâle dites donc? L'immense malheureux! qu'à ramasser les détritiques des belles géantes écrabouilleries! gangrènes, loques, mélis-mélos d'Oural, Stalingrad, Maginot... race blanche au pilon!... plus de degrés plus rien!... Boulevard Saint-Michel à Hong-Kong!... comme vous voulez!... tout jaune vous serez, vous êtes déjà, et merde ça boume!... et noirs en sus! Le blanc a jamais été que «fond de teint»...»<sup>291</sup>

Ses obscures théories racistes condamnent le métissage comme facteur de dégénérescence de la «race», ce qui, à la fin des années cinquante, semble un nauséabond combat d'arrière-garde, appuyé sur une argumentation qui se prétend scientifique. Pour lui, «[...] le sang des blancs ne résiste pas au métissage!... il tourne noir, jaune!... et c'est fini! Le blanc est né dans le métissage!... il tourne noir, jaune!... et c'est fini! Le blanc est né dans le métissage, il fut créé pour disparaître! sang dominé!»<sup>292</sup>

Comme tout racisme, celui de Céline vient de la peur, précisément de la peur de voir disparaître le monde de sa jeunesse, le monde «d'avant 1900» dominé par les blancs. On ressent très bien cette crainte devant l'accession au pouvoir d'hommes issus du métissage dans ce passage sur les «hybrides» dont Hitler fait, selon lui, partie:

«[...] je vous parle en embryologiste... des hommes vraiment très réussis, moralement et physiquement... Colonels, et très bien placés! [...] hybrides alertes, intelligents, inquiets aussi... [...] si les hybrides me font peur, j'ai des raisons!... remplacer Trotsky à Moscou!... [...] l'avenir qu'ils ont! Tenez, comme le Spears à Londres!... Mendès-France, ici!... ce qu'ils veulent! Disraeli... Latzareff... Reynaud... l'Hitler, semi-tout, mage du Brandebourg, bâtard de César, hémi-peintre, hémi-peintre, hémi-brichanteau, crédule con marle, semi-pédé, et gaffeur comme!... avait tout de même le petit génie qu'il avait saisi les hybrides, qu'il en avait tout plein autour, qu'il les bombardait facilement: colonels ci! colonels ça!... généraux, ministres, conseillers intimes! D'où vous trouviez beaucoup de peaux bistres où vous les attendiez pas du tout...»<sup>293</sup>

---

<sup>291</sup> *Rigodon*, pp. 258-259.

<sup>292</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>293</sup> *D'un château l'autre*, p. 262.

Les morceaux du même genre sont innombrables tout au long de *D'un château l'autre*, de *Nord* et surtout de *Rigodon*, et chaque fois, il y exprime cette angoisse devant les hordes du Tiers-Monde qui voudraient faire subir aux blancs le même sort que ceux-ci ont réservé aux indiens d'Amérique. Céline se sent alors plus que tout autre directement attaqué, peut-être parce qu'il prête à ces étrangers de couleur la même virulence et le même racisme qui l'habite:

«[...] ici moi «peau blanche» le conquérant ne pense qu'une chose, m'avilir encore toujours plus! me tout voler, m'humilier à mort... [...] Buffalo Bill avait le cœur western, bien placé!... très raciste certes, mais loyal... le Sioux avait sa chance!... au galop! Ptaff!... nous là aux égouts, zéro!... nous ne passerons jamais au Châtelet... espèce à biffer, hontes c'est tout... rampants d'épandages...». <sup>294</sup>

Céline croit que seul le racisme est capable de sauver la culture qui nourrit sa littérature, le Paris et sa banlieue d'avant 1900, Courbevoie, le Passage Choiseul etc.

Nous estimons qu'il est important de souligner que Céline n'a aucun rapport avec la religion. D'ailleurs il n'en parle pratiquement pas et il traite les diverses confessions de la même façon qu'il a traité les différents partis politiques: elles se valent toutes et préparent la fin de la «race blanche», comme il l'explique au début de *Rigodon* à son ami Robert Poulet:

«[...] Toutes les religions à «petit Jésus», catholique, protestantes ou juives, dans le même sac! Je les fous toutes au pas! que ce soit pour les mettre en croix ou le faire avaler en hosties, même farine! même imposture! racontars! escroquerie! [...] Il n'y a qu'une seule religion: catholique, protestante ou juive... succursales de la boutique «au petit Jésus»... qu'elles se chamaillent s'entretrepent?... [...] le grand boulot le seul le vrai leur profond accord... abrutir, détruire la race blanche». <sup>295</sup>

Sur la même lignée il se permet de juger que la «[...] Bible [est] le livre le plus lu du monde [le] plus cochon, [le] plus raciste, [le] plus sadique que vingt siècles d'arènes, Byzance et Petiot mélangés». <sup>296</sup> Il lui reproche surtout d'avoir été la cause de tant de guerres.

---

<sup>294</sup> *Rigodon*, pp. 52-53.

<sup>295</sup> *Ibid.*, pp. 17-18.

<sup>296</sup> *Ibid.*, p. 34.

Parmi le mélange d'opinions idéologiques qui constitue le discours de Céline, se trouve également le pacifisme, qui lui sert fréquemment à justifier son antisémitisme selon la vieille argumentation d'avant-guerre. Celle qui accusait les Juifs de pousser la France à la guerre contre Hitler. Dans *le siècle des intellectuels*, Michel Winock affirme, que «le principal pour [ce] pacifiste, viscéral, [...] est de dénoncer ce qui se prépare en Europe, contre Hitler: «une guerre pour la joie des Juifs»».<sup>297</sup> La guerre, en général, est pour lui une boucherie, «[il] ne l'aime pas. [Il] trouve ça imbécile et tout à fait défavorable à une société quelconque»<sup>298</sup> Ce sentiment appartient à beaucoup d'anciens combattants de 14-18. Céline insère parfois des souvenirs de «sa» guerre en tant que cuirassier au fil de sa *trilogie* allemande. À propos d'enfants trisomiques qu'il accompagne un temps dans son récit, il nous fournit des preuves qui expriment un très sincère pacifisme, une horreur profonde de la guerre et de ceux qui l'accomplissent, par delà toutes les considérations politiques existantes:

«[...] À vrai dire, ces mômes, si débiles, bulleux, baveux, ne pouvaient rien nous demander... on voyait, ils faisaient effort qu'on les comprenne, c'était tout... y aurait plus d'abattoirs possibles si les fonctionnaires préposés regardaient les yeux des anormaux... les guerres on comprend qu'elles durent, reprennent et finissent jamais».<sup>299</sup>

Nous évoquerons ici son mépris pour la défaite de 1940 et la fuite de l'armée française –pour lui, partir à Londres, à cette époque, est dans le prolongement de cette retraite: ce n'est qu'une désertion. Il écrit dans *Nord* avec un humour féroce:

«[...] Dans les très vieilles chroniques on appelle les guerres autrement: voyages des peuples... terme encore parfaitement exact, ainsi prenons juin 40 le peuple et les armées françaises ne firent qu'un voyage de Berg-op-Zoom aux Pyrénées... les derrières bien en cacas, peuple et armées... aux Pyrénées se rejoignirent, tous!... Fritz et François!... ne se battirent, burent, firent sisite, s'endormirent... voyage terminé!...»<sup>300</sup>

Nonobstant les multiples tendances idéologiques qui résonnent continuellement en Céline et produisent ce discours délirant qu'elles nourrissent de sujets de polémiques, il

---

<sup>297</sup> Winock, Michel, *Le siècle des intellectuels*, op. cit., p. 332.

<sup>298</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 939.

<sup>299</sup> *Rigodon*, pp. 205-206.

<sup>300</sup> *Nord*, p. 21.

faut signaler que le système de normes a changé et que beaucoup de préjugés et de tabous ont disparu.

C'est Anne Henry qui concrétise cette pensée, au premier abord, plutôt générale, quand elle parle des valeurs dans *D'un château l'autre*. Elle affirme: «Les valeurs, ces instruments de régulation de la vie, se sont volatilisées dans ce «voyage des peuples», ne restent que les instinct, les affreux instincts».<sup>301</sup>

Le narrateur n'échappe pas à la règle générale et ne saurait s'élever au-dessus des autres. C'est là que réside le caractère terrible de la vie –une désolidarisation doublée d'une immersion. «Ce que Céline veut signifier, allant à la limite du soutenable, est qu'il n'y a plus rien au nom de quoi juger».<sup>302</sup>

Anne Henry souligne donc, qu'aux yeux de ses contemporains, Céline a complètement oublié et bouleversé toutes les valeurs pour montrer le caractère terrible de la vie. Dans les *pamphlets*, Céline a fait de même. Toutefois, peu à peu, le fil des temps, permet au lecteur actuel de ne plus être choqué par cet oubli et ce bouleversement des valeurs. Néanmoins, il faut toujours qualifier Céline d'auteur provocateur surtout quand il s'agit des *pamphlets* car, en premier lieu, il a écrit pour ses contemporains.

Par ailleurs, il faut souligner que l'homme est passé par un processus de prise de conscience et que ce qu'on appelait pessimisme et cynisme à l'époque des *pamphlets*, s'est transformé en réalité. Ainsi, Henri Godard précise que lorsque Céline commence à écrire «cela fait déjà plus d'un siècle qu'un tournant a été pris par rapport à l'optimisme philosophique qui a animé la pensée européenne pendant toute l'époque classique. Mais il faut du temps pour que les idées cheminent, et plus encore pour qu'elles cessent d'être des idées. Le monde [...] de Céline est le monde dans lequel ont été tirées toutes les conséquences de cette faillite de l'optimisme».<sup>303</sup> Le pessimisme de Céline nous atteint autres mesures car il est plus bruyant. En effet, il n'est pas aisé, au terme d'un siècle perturbé par l'insuccès d'une tentative de communisme, et par le chaos provoqué par deux guerres mondiales et un génocide, de repousser l'idée que l'homme est fait non seulement d'égoïsme, mais encore d'inhumanité.

---

<sup>301</sup> Henri, Anne, *Céline Écrivain*, Paris, Éditions L'Hamarttan, 1994, p. 234.

<sup>302</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 234.

<sup>303</sup> Godard, Henri, *Céline Scandale*, *op. cit.*, p. 63.

Le dernier facteur à considérer relativement à ce point est que le lecteur actuel, avec le recul, reconnaît beaucoup plus facilement le microcosme décrit par Céline que le lecteur contemporain de l'auteur.

Malgré l'incontestable avancée temporelle, le Céline de l'époque des *pamphlets* continue d'être celui qui a voulu montrer au lecteur les erreurs de son temps celui qui a voulu scandaliser, et surtout provoquer. Il a voulu, comme affirme Henri Godard, «[...] dire [noir sur blanc] sa douleur, sa colère, sa haine ou son désir, si se n'est pas des jurons, des injures, des obscénités. [...] il [a voulu] nous [tenir] par notre langue [...] cette langue [qui] possède un niveau populaire et argotique tel que, portée à l'écrit contre toute règle, il suffit à faire le plaisir des uns et l'irritation des autres. [...] Rien ne pourra retirer à Céline d'avoir été le premier à avoir, choisissant son camp, écrit une langue qui se voulait celle des écrasés et des exclus de son époque, ni d'avoir, avec elle, renouvelé et étendu les possibilités de la littérature [...]».<sup>304</sup>

Rappelons que, Henri Godard, dans son article «Les voix dans la voix», paru dans le *Magazine Littéraire* n° 317 en 1994, donc bien avant son *Céline Scandale*, édité en 1998, avait déjà donné son opinion sur les écrits de Céline. Il y décrivait exactement ce que l'on pourrait appeler les raisons de la provocation littéraire de Céline: «Quand Céline s'est mis à écrire, c'est pour dire aux hommes leurs vérités: vérité sur la société qu'ils ont faite, vérité sur eux-mêmes, plus précisément sur ce qu'il y a en eux, sans exception, pas même pour les pauvres, de "plus vicieux"».<sup>305</sup>

Les idées et les intérêts personnels à avancer seraient donc, pour Céline, les «Vérités»: «[...]Ces vérités ont été mil fois dites par Pascal (que le cœur humain est creux et plein d'ordure) à Freud (le sado-masochisme). Mais lui, les écrit dans une langue tellement plus proche de nous, de notre usage, de notre corps, que, renouvelées par elle, elles nous atteignent là où chez d'autres nous les lisons avec indifférence. [...]

Il redonne au vieux problèmes du mal une actualité elle aussi nouvelle en le posant, hors de toute référence religieuse, en termes d'une possible complicité avec la mort: ce soupçon jamais vérifié, à jamais invérifiable, mais jamais éliminé non plus, d'un double désir de meurtre et de mort. Surtout, il enracine imaginativement ces vérités dans la même biologie dont nous ne pouvons oublier qu'il y enracine aussi son racisme. Du coup, elles en

---

<sup>304</sup> Godard, Henri, *Céline Scandale*, op. cit., p. 32-34.

<sup>305</sup> Godard, Henri, «Les voix dans la voix», *Magazine Littéraire* n° 317, janvier 1994, p. 30.



viennent inévitablement à paraître comme la manifestation d'un antihumanisme agressif, et même, pour certains, sacrilège [...].<sup>306</sup>

Il est ainsi licite d'observer que, Céline attaque son lecteur en l'accusant d'être responsable de la situation misérable dans laquelle il vit. Il ose lui dire ce qu'il en pense. Ceci vaut surtout pour ses *pamphlets*, mais aussi pour ses romans.

---

<sup>306</sup> Godard, Henri, «Les voix dans la voix», *op. cit.*, p. 30.

## 2. Victime d'injustice: le sentiment de persécution – l'image du juif errant

**«Un passé d'horribles soucis, de bête traquée m'a ôté pour toujours le goût de l'aventure et des engagements. Je vis moralement, physiquement d'un jour à l'autre».**

[Lettre de Céline à Cillie Pam [octobre (?) 1932], C.C.5, «Lettres à des amies», Paris, Gallimard, 2001, p. 75.]

Dans un monde menaçant, peuplé d'individus mauvais, Céline opte pour une attitude de qui, après le repli sur soi, n'est autre qu'une méfiance extrême qui atteint souvent la paranoïa. Le voyage de Céline en Allemagne est propice à ces sentiments: l'angoisse naturelle que suscitent les hommes est multipliée par les conditions de crise. De son côté, l'exil, peut-être pour mieux en restituer le climat de peur, devient une traversée de la paranoïa. Céline, outre son souci de la faim et des bombardements, redoute d'être dénoncé, d'être pris dans un piège ou arrêté, par une administration et des services de renseignements qui demeurent très efficaces malgré le chaos. Cette angoisse est, certes, inhérente à la condition d'exilé de Céline, mais elle est décuplée par le caractère et la vie de l'écrivain français: il a un fort sentiment de persécution et l'impression que toute la France d'après-guerre s'acharne sur lui.

De nombreuses interprétations donnent de Céline une image de Juif errant –sans vouloir excuser son antisémitisme. Que l'on songe à Bardamu, ballotté d'un bout à l'autre du monde, qui, comme l'écrit Arnold Mandel, «est un errant et un aventurier mortifié des

métropoles, un passant famélique et fébrile de New York. Son regard de chien battu ne s'éclaire que de l'orgueil de sa lucidité, de l'éclair de son sarcasme»,<sup>307</sup> avant de conclure: «Malgré la différence de tempérament, cet enfant de Courbevoie ressemble davantage à Henri Heine qu'au maître de L'École romane et de l'action Française».<sup>308</sup> Le même Arnold Mandel, dans un article intitulé *D'un Céline «Juif»*,<sup>309</sup> recense toutes les similitudes entre Céline, au travers, notamment, du personnage de Bardamu –mais c'est également vrai pour le narrateur de *D'un château l'autre*, de *Nord* et de *Rigodon*-, et la et la condition de Juif. Ensuite, il faudra s'interroger sur les raisons de l'antisémitisme atypique de Céline. Sans aborder en profondeur cette dernière et difficile question, nous nous bornerons à avancer l'idée qu'il y a une certaine part d'autodestruction dans l'antisémitisme de Céline, étant donné les nombreux points qu'il partage avec les Juifs, comme nous allons le montrer en ce qui concerne la souffrance devant les persécutions.

D'ailleurs, Céline n'hésite pas à comparer son retour en France à celui des Juifs en Israël, sur un ton, certes sarcastique, mais aux relents antisémites, mais même si l'accueil n'est pas le même, peut-être est-ce là l'expression du sentiment inconscient d'avoir partagé le sort de ceux qui ont enfin touché la Terre promise:

«[...] j'entends comme ça à la radio le mal qu'ils se donnent à Tel-Aviv pour accueillir leurs braves frères juifs qui leur arrivent de partout, de Patagonie en Alaska, de Montreuil à Capetown, tous si persécutés, pantelants, héros du travail, du marteau, de la banque et faucille.. le mal qu'ils se donnent à Tel-Aviv pour recevoir leurs frères dispersés! Comités affectueux d'accueil, larmes à gogo, gerbes d'azalées, dons en nature, espèces, orphéons, baisers... merde! Si ça se passe pas du même ici!... «Ah!, te voici immonde!... arrive qu'on t'achève!» [...] je dis que ce pays d'Israël est bien une vraie patrie d'accueil et que la mienne est toute charognerie...»<sup>310</sup>

Au cours de la description des injustices qu'il endure, au-delà du délire de la persécution qu'il affecte, Céline a de nombreuses similitudes, en tant qu'individu, avec le peuple juif: il est un apatride puisqu'il ne peut revenir dans son pays.

---

<sup>307</sup> Mandel, A., «L'âme irresponsable, ou Céline et le Dibbouck», *Louis-Ferdinand Céline, Les Cahiers de L'Herne*, Paris, Éd. Pierre Belfond, 1968, p. 204.

<sup>308</sup> *Id.*, *Ibid.*

<sup>309</sup> Mandel, A., «D'un Céline Juif», *Louis-Ferdinand Céline, Les Cahiers de L'Herne*, Paris, Éd. Pierre Belfond, 1968, p. 205.

<sup>310</sup> *Rigodon*, p. 292.

Il est victime d'une hystérie haineuse et d'un rejet général et enfin, il est un véritable «bouc émissaire» menacé, en permanence, de lynchage. À l'instar de Bardamu, le Céline des années 1944-1951 erre d'ici ailleurs, «*d'un château l'autre*», sans jamais trouver un endroit où se reposer, comme le montre son exil en Allemagne et au Danemark, où il se sent à peine toléré et en perpétuelle insécurité:

«que rien ici est pour nous, que nous ne sommes pas du tout à notre place... superflus, sortes de douteux, pire que chez les boches, où pourtant ça a tenu qu'un fil que tout soit dit... là ici c'est un théâtre où nous sommes entrés comme ça... où nous n'avons aucun rôle... où tout va disparaître, s'abattre: décors, les rues, l'hôtel, et nous dessous...»<sup>311</sup>

Durant son exil, parout où il se rend, Céline est, à de rares exceptions près, rejeté: à Sigmaringen, à Zornhof, au Danemark. C'est curieusement Barjavel qui, dans un passage cité par Céline, montre ce destin d'apatride inlassablement maltraité:

«Céline voudrait revenir à Paris ou en France, et tu fais tout ce que tu peux pour l'aider, mais dis-toi bien ceci: où qu'il soit, il sera persécuté. Son désir de trouver la paix ailleurs qu'à l'endroit où il est, n'est qu'un rêve. Il ne trouvera la paix nulle part. Il sera persécuté jusqu'à la mort; où il aille».<sup>312</sup>

Céline et sa femme éveillent, que ce soit à «Montmartre, Bezons, Sartrouville, Londres, Tegucigalpa, [les] mêmes sentiments! [ils sont] honnis partout!»<sup>313</sup> «Où qu'il aille», Céline est traité comme les lépreux que les hasards de son errance, au détours de la vie, placent sur sa route. Il explique qu'il s'est habitué à susciter à susciter l'indisposition:

«[...] vous vous faites, mais c'est assez long, à penser que vous êtes de trop, n'importe où, que vous dégagez une odeur insupportable, que vous êtes vraiment à liquider...»<sup>314</sup>

À Meudon même, il est victime de l'hostilité de la population et doit faire face à des calomnies infâmes, puisque l'on colle des affiches qui l'insultent dans la ville et que des graffitis haineux apparaissent sur ses murs...

---

<sup>311</sup> *Rigodon*, pp. 295-296.

<sup>312</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>313</sup> *Nord*, p. 274.

<sup>314</sup> *Id. Ibid.*, p. 309.

Les crimes dont il se prétend accusé tout au long des trois romans qui composent la *trilogie* sont nombreux; nous les évoquerons au cours de l'examen que nous ferons de «son procès» politique. Ici, nous les observons sous un autre prisme car, pour rendre l'ampleur de la persécution et l'acharnement stupide dont il se dit victime, Céline, à partir des textes de loi –articles 75et 76 qui statuent sur la trahison en temps de guerre, incluant notamment la divulgation à l'ennemi de secrets militaires-, exagère les accusations qui pèsent sur lui, avec un fort humour noir:

«[...] ce que j'ai pu être assassin tout de même... en France, en Allemagne, partout!... Bougrat est un apprenti, Petiot une mazette, Landru qu'un goujat, gâche-rombières... tandis que nous trois là, pardon! [...] responsables de tous les crimes! écrabouilleries de villes... et chemin de fer... de tous les malheurs de l'Allemagne!... [...] le plus affreux des «anti-France», le plus abject des toucheurs d'enveloppes, vendeurs de la ligne Maginot... de-ci, de-là, un moment ils vous voient pareil: le coupable de tout...».<sup>315</sup>

On l'accuse, avec absurdité, d'avoir vendu «toute la ligne Maginot! Les caleçons de troupes et cacas! généraux avec! toute la flotte, la rade de Toulon! Le goulet de Brest! Les bouées et les mines»;<sup>316</sup> on l'accuse également «d'avoir émarginé à tous les guichets...occultes, officiels... traversé tous les rideaux de fer, fixes, mobiles, toutes les tôles des vespasiennes, passé par tous les trous de souris, d'un croûton l'autre!...».<sup>317</sup>

C'est d'ailleurs un peu la même accusation que faisaient les antisémites d'avant-guerre aux juifs: celle d'avoir infiltré «sournoisement» tous les rouages de la société... Mais ce que Céline tait lorsqu'il ridiculise les aberrations de son procès en se concentrant sur le thème de la «ligne Maginot», c'est la vraie nature de ce qui peut lui être reproché: l'incitation à la haine raciale.

Un autre exemple de l'ampleur que peut prendre son délire, plus ou moins littéraire, de la persécution à partir de données réelles, c'est la métaphore du gibier qu'il emploie souvent pour expliquer qu'il parvient à réunir tous les courants politiques et littéraires contre lui. Il décrit qu'il est «une pièce unique!... l'inouï chopin de la classe à courre!...»,<sup>318</sup>

---

<sup>315</sup> Nord, pp. 467-468.

<sup>316</sup> D'un château l'autre, p. 215.

<sup>317</sup> Nord, p. 288.

<sup>318</sup> D'un château l'autre, p. 152.

avec Lili ils sont des «bêtes marquées [...] devant l'abattoir [...] [des] animaux traqués»<sup>319</sup> et c'est avec une certaine tristesse qu'il résume cette si longue traque:

«je dois dire j'avais jamais imaginé qu'on nous traquerait si longtemps... deux générations passées!... près de quarante millions d'enfants, jeunes cons et connes... tout a satanément changé depuis César! «ils promettent, ils rient, tout est dit!» salut! Ils oublient rien du tout!... Mauvaise foi, imposture, vacherie...».<sup>320</sup>

Avec humour, Céline prétend qu'il est le seul à réaliser «l'union sacrée» de toute une planète contre lui, comme si la malédiction qui tient au corps était pire que celle qui frappa Dreyfus, puisque au lieu de diviser les Français, elle les réunit contre lui:

«[...] rarissime que les hommes s'entendent... surtout les Français... [...] Vous ne les verrez jamais d'accord, sur les mérites, vertus ou crimes, de personne!... de n'importe qui... même archi-saouls, dégueulant, roulant... Que ce soit sur Landru, Petiot, Clemenceau, Poincaré, Pétain, Guillaume II, Mistinguett, De Gaulle, Dreyfus, Déroulède, Bougrat... [...] Le petit succès de mon existence c'est d'avoir tout de même réussi ce tour de force qu'ils se trouvent tous d'accord, un instant, droite, gauche, centre. [...] Que je suis la plus grande ordure vivant!».<sup>321</sup>

Même dans le petit village de Zornhof, il prétend qu'il fait «une vraie unanimité!... plus les oies et les Bibles!...»,<sup>322</sup> ceux qui veulent le voir mort sont légions: «l'Ambassadeur Carbognat [...], à bout de souffrir qu'on [...] empale pas»<sup>323</sup> Céline prisonnier au Danemark; ses diffamateurs habituels, les «plagiaires, jaloux tous poils, bords, droite, gauche ou centre [...] Cousteau condamné à mort, [...] Madeleine Jacob, muse des charniers»,<sup>324</sup> «Cocteau aussi de l'Académie, [...] et le Goncourt Vaillant»,<sup>325</sup> «le petit Vaillant, épilo-crétin»,<sup>326</sup> sans oublier bien sûr le grand ennemi de Céline, Sartre, «le taenia» partout Céline suscite les mêmes réactions de haine: au «cinéma... [...] à la Télévision [...] chez Cousteau, chez Juanovici, chez Torez... et chez les pauvres

---

<sup>319</sup> *Nord*, p. 28.

<sup>320</sup> *Ibid.*, p.386.

<sup>321</sup> *Ibid.*, p.494.

<sup>322</sup> *Ibid.*, p.419.

<sup>323</sup> *D'un château l'autre*, pp. 151-152.

<sup>324</sup> *Nord*, p. 494.

<sup>325</sup> *Ibid.*, p. 288.

<sup>326</sup> *Rigodon*, p. 207.

«d'emmaüs»... et à Neuilly et aux Ternes; en tout lieu où souffle l'esprit... Butte, Caves, pissotières, Salons... coupe-gorges!...»,<sup>327</sup> il n'y a pas qu'en France qu'il doit se garder des «chasseurs», il a «toute l'Europe au cul!... oui, toute l'Europe!... et les amis!... la famille!... [...] la férocité de l'Europe!...». <sup>328</sup>

Il affirme enfin qu'il est «haï, ardemment recherché, par millions, millions d'étripeurs»,<sup>329</sup> ce qui révèle bien l'exagération qui colore ses plaintes, mais traduit tout de même un réel sentiment de persécution.

Au-delà des crimes absurdes dont ses adversaires l'accusent, Céline est, selon lui, l'un des «boucs émissaires» de l'immédiat après-guerre, la «tête de Turc des racistes d'en face! matière première à propagande!». <sup>330</sup> Il a le sentiment –et dans une certaine mesure il n'a pas tort-, d'avoir «payé pour tout le monde», d'avoir servi d'exutoire à la mauvaise conscience de son pays, comme il s'en explique au cours d'une lettre, dans le ton paranoïaque sur lequel il s'adresse à ses éditeurs:

«[...] Je suis tout à fait de votre avis pour ce qui concerne la censure occulte, l'ordre moral, l'anathème qui m'accable en France, en Argentine, ou en Chine. Mais cet ordre moral s'accommode très bien du passé de nombreux collaborateurs des «Cahiers F. Allemand», du «Parisier», de poèmes et d'articles célèbres etc... En examinant bien cette «censure occulte» je vois qu'elle ne s'exerce que contre moi... que je paye pour tout le monde, moi qui précisément n'ai collaboré à *rien, jamais*. N'est-ce pas curieux? Très heureux ces «collaborateurs» honteux d'avoir trouvé un bouc, et un bouc qui pue pour tout le monde! Une affaire! Une providence!». <sup>331</sup>

Ainsi, lorsqu'il décrit le mauvais accueil que partout on lui ménage, les persécutions qui le menacent, l'union qu'il réalise à son encontre et son rôle de «bouc émissaire», Céline partage encore un peu du destin du *Juif errant* et il se place lui-même dans le camp des victimes de la guerre, lorsqu'il se moque des «souffrances» de la famille Renault et parallèlement des riches en général:

«[...] pour ça qu'on entend tant parler de Louis l'empereur de Billancourt... et de ses vertèbres! Et de son martyr! Et moi tout aussi martyr mais pas le rond [...] martyr sans

---

<sup>327</sup> Nord, p. 323.

<sup>328</sup> D'un château l'autre, p. 103.

<sup>329</sup> Nord, p. 176.

<sup>330</sup> D'un château l'autre, p. 16.

<sup>331</sup> Lettres à la N.R.F., à Claude Gallimard, 10 octobre 1953, pp. 203-204.

le sou a droit à peau de balle!... des bien plus martyrs que Renault y en a plein les puits et les fours!». <sup>332</sup>

Malgré toutes les exagération et toutes la mauvaise foi dont il est capable, Céline sait qu'à l'origine de cette traque, se trouvent, bien évidemment, ses livres.

Ses pamphlets sont, eux aussi, la cible apparente de nombreuses attaques, et partout où Céline se rend, on se méfie de lui, parce qu'il a «écrit des livres». Il le montre dans la description de l'hypocrisie qu'il suscite à Sigmaringen:

«[...] je vous apprends rien, mes livres m'ont fait un tort immense!... décisif!... à Clichy... Bezons... au Danemark... ici!... vous écrivez?... vous êtes perdu!... [...] que mon compte était bon!... d'une façon ou d'une autre! «Bagatelles» je devais en crever!... [...] c'est que je jouais vraiment le double jeu! que j'étais fifi?... agent des juifs?... de toute façon j'y coupais pas! je payerais pour tous!... [...] moi qu'avais qu'à expier pour tous!... [...] «ah! Vous vous n'aimez pas les juifs! vous, Céline!» la parole qui les rassurait!... [...] ce que j'ai adouci d'agonies, d'agonies de trouilles avec «Bagatelles»! juste ce qu'il fallait, ce qu'on me demandait!... le livre du bouc! celui qu'on égorge, dépèce! le seul qui restait, ma gueule!... bouc providentiel!... je sauvais tout le monde par Bagatelles! [...] l'héros providentiel con!... moi!... moi!... moi!... pas que la France, le monde entier, ennemis, alliés, exige que j'y passe!... bien saignant!...». <sup>333</sup>

Une fois de plus dans cet extrait, Céline tend à extrapoler l'importance du retentissement de ses livres dans le monde, mais il s'en sert pour mieux restituer une réalité. En effet, ce serait une erreur d'occulter la part jouée par ses romans eux-mêmes dans la haine qu'il s'attire: les jalousies littéraires, le rejet de son style révolutionnaire sont aussi, bien que dans une mesure difficile à évaluer, responsables du procès qui lui fut intenté, après-guerre. Il en a conscience, lorsqu'il date le début des persécutions qui l'accablent, non pas à la publication de *Bagatelles pour un massacre* en 1938 ou même à *Mea Culpa* en 1936, mais bel et bien à celle de *Voyage au bout de la nuit* et à ses répercussions en 1933:

«[...] depuis le Voyage c'est à qui me pique, plagie, s'en baffe, me vole tout, bien simple... la horde au complet [...] et mieux: qu'ont tout fait depuis 33 pour qu'on m'écartèle, dépèce, dépiaute... tel à rien, que ce soit eux qu'existent et que moi j'aie

---

<sup>332</sup> *D'un château l'autre*, p. 61.

<sup>333</sup> *Id.*, *Ibid.*, pp. 318-319.



jamais existé!...<sup>334</sup> mes idées racistes sont pour rien! Tartuffes... [...] c'est le Voyage qui m'a fait tout le tort... mes pires haineux acharnés sont venus du Voyage... Personne m'a pardonné le Voyage... depuis le Voyage mon compte est bon!...».<sup>335</sup>

Il sait qu'au-delà de ses prises de position, certains n'ont admis que ses «trois points d'abord!... soi-disant renouveau du style!... Cousteau, l'Huma, Sartre, les Loges, l'Archevêque, s'en sont fait des maladies... et cent autres! mille autres!». <sup>336</sup> Il s'estime, par conséquent, victime d'une «censure occulte», d'une conspiration générale contre ses livres, avec une bonne dose de paranoïa: selon lui, «les jeunes [l']ignorent, les barbus [le] haïssent, les libraires [le] boycottent, les universités plus bébés que jamais, bébégayent, les Ligues et leurs manifestes, [le] pendent tant que ça peut», <sup>337</sup> et il se plaint, au cours de ses romans ou de ses Lettres à la N.R.F., maison d'édition qu'il accuse, d'ailleurs, d'être responsable des mauvaises ventes de ses romans d'après-guerre, *Féerie pour une autre fois I et II*. Dans une lettre à Claude Gallimard, il s'en prend avec virulence à ses éditeurs:

«C'est à ce point que la jeunesse ne connaît pas mes livres, bien qu'ils aient été plagiés (et le soient) par toute la crapule écrivaine cafouilleuse actuelle! Je ne dis rien, vous ne réagissez pas, tout le monde est content! Je suis, vous êtes, complices de ce sabotage trouillard, ainsi le dernier article de la NRF sur «Féerie»! présentant l'ouvrage comme à «bout de pincettes»... en s'excusant! –et par ailleurs d'une telle nullité!– [...] mais ayant fait deux ans de réclusion, en fosse profonde de 6m, de 3m x 3m, sans lumière, vous m'y refourrez encore! Et mes bouquins! à d'autres! à d'autres!»<sup>338</sup>

Céline se sent donc constamment persécuté et il adopte, par conséquent, un comportement paranoïaque tout au long de son exil, se méfiant, sans cesse, de tous ceux qu'il rencontre jusqu'à s'en rendre parfois ridicule. De plus, sa forte personnalité et ses déclarations fracassantes, son personnage individualiste, le rendent trop différent de ses contemporains pour que son caractère ne s'imprègne d'une forme de paranoïa «agressive» l'obligeant à un isolement solitaire.

---

<sup>334</sup> *Rigodon*, pp. 280-281.

<sup>335</sup> *D'un château l'autre*, pp. 79-80.

<sup>336</sup> *Rigodon*, p. 203.

<sup>337</sup> *Ibid.*, pp. 190-191.

<sup>338</sup> *Lettres à la N.R.F.*, à Claude Gallimard, le 10 octobre 1953, p. 204.

### 3. Céline, «cavalier seul»<sup>339</sup>

**«Il s'est offert le luxe terrible d'être, au moment où il écrivait, l'homme le plus seul du monde».**

[Muray, Philippe, *Céline*, Paris, coll. Tel Quel, Gallimard, 1981, p. 110].

Le monde vit le Déluge quotidiennement, d'où une certaine usure face à une catastrophe qui n'en finit pas. Difficile de la contempler sans une seule fois se détourner de sa vérité. Voilà l'homme saisi par l'espoir –si l'on peut dire- qu'il n'a eu de cesse jusque-là d'associer au mensonge; le voici en train de se détourner de la relation fondamentale, et fondamentalement anarchique avec le monde, pour trouver un moyen d'y échapper. Le souci principal de Céline consiste à montrer sa différence dans le grand chaos du monde, de refuser la fusion de son corps et de son esprit d'avec le reste de l'humanité. L'antisémitisme est une solution, mais elle participe au mensonge collectif que Céline a lui-même dénoncé. Il faut que l'auteur revienne à un moyen plus authentique.

Seule l'écriture lui permet d'y parvenir. Et l'acte même d'écrire impose à l'auteur d'être seul, c'est-à-dire d'éprouver et de prouver par l'exemple, l'unicité du moi contre la

---

<sup>339</sup> Nous empruntons ce titre à François Gibault, cité dans «Céline, cavalier seul», *Magazine Littéraire* n° 317, janvier 1994, pp. 23-26.

multitude des masses. Le lecteur doit, lui aussi, faire l'expérience de cet isolement. Il doit en mesurer l'intensité et les effets, faisant du livre une sorte de conjonction de solitudes. La solitude exprimée aurait dit ce que tout écrivain répète: que l'écriture se nourrit du silence, d'où la parole émerge, enfin.

Qui peut être inclus à la solitude fondamentale de l'écrivain au moment où il commence un roman? De qui parle-t-il, qui lui tiendrait compagnie après toutes ces visites faites comme à son chevet? Nous serions peut-être, à tort, flattée de nous croire celle-là, ou, du moins, de nous croire la seule inclus, avec l'auteur, dans ce pluriel. Il est certain que, pour reprendre l'analyse d'Henri Godard, lire Céline implique un engagement dans une relation actuelle et personnelle avec le narrateur.<sup>340</sup> La voix narratrice empêche qu'un récit puisse se nourrir du leurre qui consiste à effacer les deux pôles de la communication. Il n'est, dès lors, pas question que le lecteur se situe autrement que devant un livre, que le narrateur soit présenté autrement qu'en train d'écrire ce livre, et que le livre même puisse jouer un rôle que celui de médiateur. Mais on pressent que cette solitude engage la présence d'une tierce personne, comme penchée par-dessus l'épaule de l'écrivain ou, au choix, par-dessus l'épaule du lecteur.

Voilà peut-être toute la question: à qui Céline écrit-il vraiment? Et qui se met à l'écoute, en même temps que nous, de la lecture du roman? Répondre à cette question ou du moins tenter de le faire, ce serait lever un voile sur la nature de la solitude célinienne. Une solitude liée à la mort....

La mort guette le moindre faux pas. Est-ce par lassitude que Céline en vient à se détourner de ce considérable face-à-face? Les hommes sont lourds et tristes, dit-il, et c'est pourtant à eux, à partir de 1936, qu'il s'adresse directement. Elie Faure qui, en matière politique, avait ses opinions, lui rappelle cette position fondamentale face à la vérité du monde: «Au surplus, l'homme n'a jamais construit que sur l'illusion et non sur la lucidité. Votre réalisme transcendant vous le savez bien, et c'est pour cela que vous y tenez farouchement, aboutit exclusivement à la mort, ce qui peut être pour un individu puissant, un outil de développement magnifique c'est votre cas- mais ne peut frapper les multitudes».<sup>341</sup>

---

<sup>340</sup> Lire, sur ce point, *Poétique de Céline*, de Henri Godard, Paris, Gallimard, «Bibliothèque des Idées», 1985, pp. 347-366.

<sup>341</sup> Lettre de Elie Faure à Céline, 30. 07.1935, *Louis-Ferdinand Céline, Cahiers de L'Herne*, Paris, Éd. Pierre Belfond, 1968, p. 299.

Les *pamphlets* inversent et déplacent cette relation. Ce faisant, Céline se trahit un peu, et la seule raison qu'il trouve à donner est que, avant de mourir, il faut pouvoir régler ses comptes.<sup>342</sup> La politique prend, peu à peu, place entre l'auteur et la mort, de sorte que le caractère résolument anarchique du monde finit par ne plus être le seul discours possible; au désordre succède un constat de possession. Nous entrons alors dans un registre où se situe l'Autre. Désormais, la relation de l'auteur au monde implique l'agencement d'une logique déterministe. Il ne suffit plus de dire et de faire sentir la nausée, encore faut-il renverser ses effets par la reconnaissance de ses origines. Dès que le Juif apparaît comme la cause de la nausée, il devient également celui, à partir duquel, Céline se positionne face à l'Histoire. Or, l'Histoire consiste en cela: mentir pour n'avoir plus à contempler dans l'effroi le gouffres de la vérité. Et il y a quelque ironie à penser que la position fondamentale et ahistorique de Céline face à la mort est formulée par un homme qu'il crut être un Juif.<sup>343</sup> C'est donc un de ceux contre lesquels Céline se tourna, s'oubliant un moment, qui lui rappelle l'intuition fondamentale sur laquelle reposait jusque-là son œuvre.

À partir de *Féerie pour une autre fois*, cette relation de solitude est restaurée entre le narrateur et la mort. Ou mieux, elle est plutôt transcendée: la parole franchit les limites en deçà desquelles elle facultait la vision de la mort en face. Elle passe cette ligne comme une manière de la toucher d'un peu plus près, de se faire l'écho d'un «outre-là» qui seul est à la mesure de l'agonie célinienne, et que l'auteur n'a jamais vraiment quitté. Il ne s'agit plus, comme dans les *pamphlets*, de rendre ses comptes avant d'en finir avec la vie, mais bien de dire la condition de celui qui, ayant déjà fait l'expérience de la mort, pose sur la vie un regard particulier. De fait, on ne cessera de voir Céline osciller entre la condition du tout juste vivant et celle d'un peu mort, de sorte que la parole est, à la fois, conquise sur la mort et acquise à sa cause. Dès la toute première esquisse, ce face à face est rétabli en un rendez-vous au bord du fleuve: «O Caron, Godille encore un petit moment et arrête, je suis à toi!». <sup>344</sup>

Parce que Céline refuse l'univers mensonger dans lequel il vit, parce qu'il n'accepte pas d'y être inclus dans la passivité et le silence, la parole s'élève pour mieux

---

<sup>342</sup> «Il est vilain, il n'ira pas au paradis, celui qui décède sans avoir réglé tous ses compte», *Almanach des Bons-Enfants*, cité dans B. M., p. 8.

<sup>343</sup> Du moins se l'imagine-t-on à lire B. M.: «Elie Faure bien qu'à mi-youtre, si franc-maçon, me passionne», p. 215.

<sup>344</sup> *Romans IV*, p. 596.

dire la vérité du monde. Une telle renonciation implique l'abandon de l'apparat, du faux. Pour durer confortablement, pour se fondre dans la masse informe du monde moderne, il est nécessaire de s'engager activement, si l'on peut dire, dans cette facilité passive; d'en accepter les tenants et les aboutissants: standardisation, vitesse artificielle, illusions. Mais pour observer l'anarchie du monde jusqu'à en donner les moindres mouvements, il convient de se dégager de l'espoir de durer et du confort du silence. Tout écrit est alors, non seulement, un face à face avec la mort, mais encore une course contre elle.

Seule prévaut alors l'émotion, volée autant à la mort qu'à ceux qui ne savent pas la reconnaître comme telle. Le lyrisme du «rendu-émotif» se paye au prix fort de la solitude et de l'hostilité du reste du monde. Toute la stratégie de Céline consiste, comme nous l'avons déjà dit, à se placer dans cette position de styliste condamné à la solitude.

C'est dans cette solitude de l'Un en lutte contre la multitude qu'il affirmera pouvoir éviter la guerre ou ses effets. La solitude de Céline tient alors au fait que, seul, mais se faisant alors l'écho de beaucoup d'autres, il se soit lancé en guerre contre une maladie dont, seul encore, il avait dans ses romans donné les symptômes. Au nom d'une lutte contre le dépérissement et la liquéfaction du monde il s'engage dans un combat perdu d'avance. De la même manière qu'au déluge africain, Bardamu répond par la fièvre, il ne lui reste, face à la catastrophe qui attend la France en 1938, qu'à y répondre par un délire d'un autre genre. Dans les deux cas, il s'agit de «s'en sortir» d'une manière ou d'une autre, c'est-à-dire de préserver, un tant soit peu d'unité de conscience, face à la multitude qui la menace.

Ainsi, parler de Céline revient à définir le champ de sa solitude. «L'effervescence persécutrice»<sup>345</sup> -l'expression est de Philippe Muray- trouve son origine dans le refus d'appartenir à la masse qui s'agite en grouillements, en meutes. Céline a pressenti que l'hystérie grégaire de la vie moderne portait avant toute chose les germes de son idéologie belliqueuse et que la seule manière de suspendre la fatalité de l'anarchie, c'était encore d'en finir les causes et le moyen d'y remédier. Commence alors, sur un mode paradoxal, le mensonge. Ainsi pouvons-nous poser une question: à quelle fin Céline veut-il se référer lorsqu'il annonce la fin de la nation, quand on sait le regard qu'il posait sur elle? On avoue ne pas être capable d'apporter de réponse satisfaisante. Mais on sait ceci: il y aurait quelque aveuglement à ne pas vouloir trouver dans l'expérience de 1914 l'origine la plus

---

<sup>345</sup> *Romans IV*, p. 57.

probante de la déliquescence célinienne. On ne s'étonnera donc pas non plus que devant la menace d'une autre guerre, Céline ait consacré toute son énergie à déterminer l'origine mythique du massacre à venir: «Je suis Anarchiste depuis toujours»<sup>346</sup> écrit-il à Elie Faure. Et il ajoute: «Nous devenons fascistes. Tant pis –Ce peuple l'aura voulu- il le veut. Il aime la trique –Je ne suis pas aigri. Je suis lucide».<sup>347</sup>

Le glissement d'une déclaration à l'autre trace les premiers traits d'un devenir qui rationalise la maladie du monde avant de tenter, par les moyens les plus radicaux, de l'en guérir –et par là d'oublier que seule la mort prévaut comme vérité. Mais qu'on se garde d'oublier la condition anarchique de l'être célinien. Elle n'est que cachée provisoirement. Selon Jean-Pierre Richard «l'antisémitisme, ce mouvement de démission, cet essai d'éluder la débâcle, le reconduit donc finalement vers l'expérience d'une débâcle vraie, plus somptueuse même que toutes celles auxquelles il avait pu rêver».<sup>348</sup>

«Nous français», dit Jean-François Lyotard au philosophe américain Richard Rorty, «nous n'arrivons à penser ni la politique, ni la philosophie, ni la littérature, sans nous soutenir que tout cela, politique, philosophie, littérature, à eu lieu, dans la modernité, sous le signe du crime».<sup>349</sup> Sur les études céliniennes, le génocide Juif pèse d'un poids considérable. L'auteur de *Bagatelles pour un massacre* a contribué, sous prétexte de dénoncer l'imminence d'une guerre, à la mise en œuvre de ce que nous retiendrons comme le pire crime de la guerre: contre l'humanité.

---

<sup>346</sup> Lettre n° 10, début 1934, «Louis-Ferdinand Céline à Elie Faure», *Louis-Ferdinand Céline, Cahiers de L'Herne*, Paris, Éd. Pierre Belfond, 1968, p. 291.

<sup>347</sup> Lettre n° 11, début 1934, «Louis-Ferdinand Céline à Elie Faure», *Louis-Ferdinand Céline, Cahiers de L'Herne*, Paris, Éd. Pierre Belfond, 1968, p. 291.

<sup>348</sup> Richard, Jean-Pierre, *op. cit.*, p. 46.

<sup>349</sup> Lyotard poursuit: «La question de la légitimité risque toujours d'être posée, à propos de n'importe quel petit fait politique, ce qui n'est pas le cas aux Etats-Unis. Il en va de même pour la littérature. La difficulté que les Américains, et aussi bien les Anglais ou les Allemands, ont à comprendre ce qui chez nous s'appelle écriture est liée à cette mémoire du crime». L'auteur se réfère à la mise à mort de Louis XVI: «[...] un brave roi tout à fait aimable qui était l'incarnation de la légitimité. Lyotard, Jean-François, «Discussion entre Jean-François Lyotard et Richard Rorty», Paris, *Critique* n° 456, T. XLI, mai 1985, p. 583.

## **IV**

**Itinéraire d'un exil – Le Tribunal des lettres – Les Regrets**





**«Damné pour péché irrémissible et indicible. La preuve: on ne me condamne pas en droit mais en fait à une sorte de mort par menace et éloignements».**

[Céline, Louis-Ferdinand, «Lettre à Jean-Paulhan», le 3 août 1949, *Lettres à la NRF, 1931-1961*, Paris, Gallimard, 1991, p. 92.]



## 1. Parcours de l'exil

**«[...] Céline s'en alla, légèrement voûté, Bébert sur le bras, Lily et Vig à ses côtés à travers les décombres des files de maisons effondrées [...] en route sans repos [...] dans les ruines du monde».**

[Epting, Karl, «Il ne nous aimait pas», Paris, *Cahiers de L'Herne* n°3, 1963, p. 59.]

En juillet 1944, quelques semaines après le débarquement allié en Normandie, Céline fuit la France en compagnie de sa femme Lucette, de l'acteur le Vigan et du chat Bébert. Il avait été condamné à mort par la Résistance française. Cette sentence avait été évoquée, dit-on, dans les émissions de la B.B.C. à destination de la France. On comprend aisément que Céline ne se soit pas senti en sécurité et qu'il est voulu éviter le sort qui échet à son éditeur Robert Denoël. En effet, ce dernier fut exécuté par des résistants dans les rues de Paris. Céline voulait gagner le Danemark en traversant l'Allemagne.

La *trilogie* de Céline que nous analysons dans ce travail –*D'un château l'autre*, *Nord* et *Rigodon*– est bien évidemment le récit d'un périlleux exode en Allemagne puis au Danemark. L'écrivain se montre en permanence, critique et moqueur, à l'égard de ses «hôtes», il se méfie de tout le monde et voit partout le danger:

«[...] du moment où vous êtes chassé de vos quatre murs, vous devenez joujou... tout le monde s'amuse à vous faire peur, voir votre binette... tout tourne énigmes...».<sup>350</sup>

Il partage le sort des exilés au cours d'un parcours aux multiples péripéties, et en tout lieux il est un déraciné, nostalgique de la France.

Le récit de ses aventures, à partir de juillet 1944, «à travers quatre furieuses armées! tonnantes!...»<sup>351</sup> est fait par bribes tout au long des trois romans, avec très peu de repères chronologiques et dans le désordre, ce dont il feint de s'excuser en s'adressant au lecteur:

«Oui, je l'avoue, pas du tout dans l'ordre!... vous vous retrouverez, je l'espère!»<sup>352</sup>

Les fugitifs séjournent d'abord pendant un certain temps au Park-Hôtel, à Baden-Baden. Ensuite, grâce à l'appui du Dr. Haubolt, haut fonctionnaire allemand et ami de Céline, ils sont casés dans un petit château à Kranzlin, près de Neu-Ruppin. Céline se rapproche ainsi de la frontière danoise.

Enfin, ayant appris l'existence d'une «enclave française»<sup>353</sup> à Sigmaringen, il demande au Dr. Haubolt l'autorisation pour pouvoir aller y habiter. Céline, Lucette, le Vigan et le fameux chat Bébert y arrivent en novembre 1944. Le gouvernement français de Vichy, en exil à Sigmaringen, le nomme médecin de la colonie française. Il loge à l'hôtel Löwen et soigne d'abord ses malades dans sa chambre d'hôtel. Ensuite, il exerce ses fonctions dans le cabinet d'un médecin allemand absent. Il doit s'occuper, entre autres, d'une épidémie de gale, d'une épidémie de blennorragie parmi les miliciens français, choses qu'il se contemplant à relater, avec beaucoup de verve, à ses amis.

Céline était obsédé par les problèmes de ravitaillement, il achetait au marché noir. Lucien Rebatet, également réfugié à Sigmaringen, a journellement fréquenté Céline, jusqu'au départ de celui-ci en mars 1945. Outre son obsession du ravitaillement, il souffrait d'un délire de persécution: il se trouvait partout une foule d'ennemis imaginaires, il était constamment à l'affût des moindres indices de machinations ourdie contre lui. Lucien Rebatet affirme que cela aurait pu devenir intolérable.

---

<sup>350</sup> *Nord*, p. 138.

<sup>351</sup> *D'un château l'autre*, p. 48.

<sup>352</sup> *Nord*, p. 50.

<sup>353</sup> *D'un château l'autre*, pp. 333-334.

Heureusement, en dehors du problème de ravitaillement et des idées de persécutions, Céline, lorsqu'il était en milieu français, retrouvait sa fougue et sa gaieté. Il amusait son auditoire. Lucien Rebatet, qui en faisant partie, raconte, dans «D'un Céline l'autre», certains instants de détente: «Puis satisfait de sa manoeuvre, de nos rires, il s'engageait dans un monologue inouï, la mort, la guerre, les armes, les peuples, les continents, les tyrans, les nègres, les jaunes, les intestins, le vagin, la cervelle, les Cathares, Pline l'ancien, Jésus-Christ. La tragédie ambiante de tous côtés. Nous étions à la source de son art».<sup>354</sup>

Céline n'épargnait pas ses remarques sarcastiques aux Allemands: il leur en voulait d'avoir perdu la guerre. Cependant, les hôtes allemands se montraient très tolérants à son égard, car ils admiraient le grand écrivain et lui passaient beaucoup de choses. Lucien Rebatet relate un dîner auquel assistaient de hautes personnalités: «De nombreuses autorités militaires et administratives du «Gau» s'étaient fait inviter, friandes d'un régal d'esprit parisien. Il y avait même un général, la «Ritterbreuz au coup». Céline, qui ne buvait pas une goutte de vin, entama un parallèle opiniâtre entre le sort des «Friquets», qui avaient trouvé le moyen de se faire battre, mais pour rentrer bientôt chez eux, bons citoyens et bons soldats, consciences nettes, ne devant de compte à personne, ayant accompli leur devoir patriote, et celui des «collabos» français qui perdaient tout dans ce tour de cons, biens, honneur et vie. Alors lui, Céline, ne voyait plus ce qui pourrait l'empêcher de proclamer que l'uniforme allemand, il l'avait toujours eu à la caille, et qu'il n'avait tout de même jamais été assez lourd pour se figurer que sous un pareil signe de collaboration ne serait pas un maléfice atroce. Mais les hauts militaires avaient décidé de trouver la plaisanterie excellente...».<sup>355</sup>

Dans sa *trilogie* allemande, Céline a l'occasion de déchaîner sa germanophobie, souvent avec humour, de façon qu'il l'a fait lors de ce dernier dîner. Il s'en prend à tout ce qui est allemand: les campagnes, les villes, leurs habitants.

Les trois derniers romans de Céline, et notamment *Nord*, contiennent un nombre inhabituel chez l'écrivain, de descriptions de paysages. Le dessein de la plaine triste et immense d'Europe centrale, esquissé par l'auteur, résume son opinion sur ces contrées:

---

<sup>354</sup> Rebatet, Lucien, «D'un château l'autre», *op. cit.*, p. 45.

<sup>355</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 47.

«[...] pluie, soleil, ou neige Berlin a jamais fait rire, personne! Un ciel que rien peu égayer, jamais... déjà à partir de Nancy, vous avez plus rien à attendre... que de plus en plus d'ennuis, sérieux, énormes labeurs, transes de tristesse, guerres de sept ans... mille ans... toujours!... regardez leurs visages!... même leurs eaux!... leur Spree... ce Styx des teutons... comme il passe, inexorable, lent... si limoneux, noir... que rien que le regarder il couperait la chique, l'envie de rire, à plusieurs peuples...»<sup>356</sup>

La campagne allemande n'est faite que de champs qui s'étendent à perte de vue, un «infini de betteraves... patates... sillons... sillons...»<sup>357</sup> Le Vigan résume avec violence le sentiment de Céline devant ces mornes étendues lorsqu'il s'écrie: «Voici bien une misère de terre!... mords ça!... bouillie de suie jaune, que les patates refusent de germer!... s'ils peuvent se la foutre au derge leur cauchemar de Prusse!...»<sup>358</sup>

L'opinion de Céline sur la campagne n'a guère changé depuis *Mort à crédit*! Il n'y a que deux paysages qui échappent à son mépris, dans *Nord*: ce sont la vallée de l'Oos près de Baden-Baden et le parc du château de Zornhof. Cependant, cette indulgence est diminuée lorsqu'il apprend que le débit de la rivière Oos est complètement artificiel et que les plans du parc ont été réalisés par un Français, Mansard.

L'architecture urbaine des contrées de l'exil est tout aussi dépréciée par l'écrivain. Les villes et les villages allemands, lorsqu'ils ne sont pas détruits, sont, pour Céline, laids, démesurés et tristes, même une station balnéaire «à la mode» comme Warnemünde lui déplaît:

«[...] ça doit être ça Warnemünde?... ni du sable ni du galet... du petit caillou noir, du petit caillou blanc... pas vilain... tout de même très deuil... et puis quantité de chalets... toute la plage... chalets baroques... style «allemand frivole»... et de toutes les couleurs... surtout framboise et vert pistache... [...] la belle saison, quinze jours par an, climat Baltique...»<sup>359</sup>

Les bâtiments n'échappent pas non plus à ses reproches, comme la Chancellerie à Berlin:

---

<sup>356</sup> *Nord*, pp. 55-56.

<sup>357</sup> *Ibid.*, p. 434.

<sup>358</sup> *Ibid.*, p. 351.

<sup>359</sup> *Rigodon*, p. 72.

«Eh bien, c'est ça leur Chancellerie?... grand rectangle en pierres genre granit... mais bien plus triste que du granit, plus funèbre... pas étonnant ce qui s'y est passé!... en comparaison, le Panthéon, les Invalides font amusants...»<sup>360</sup>

Mais c'est surtout le château de Sigmaringen, parfait exemple du style «baroque boche»,<sup>361</sup> qui est l'objet préféré de ses quolibets, tout au long *D'un château l'autre*.

Le peuple allemand est, selon Céline, à l'image de ses lieux de vie: lourd, triste et ridicule. De plus, pour l'habitant de Montmartre, ces populations paysannes sont particulièrement sauvages. Dans la *trilogie*, les Allemands se partagent globalement en deux groupes: les nazis, froids, efficaces et courtois, mais animés d'un délire sanguinaire, et les antinazis, souvent des nobles prussiens, parfois amicaux. Ils sont tous, bien souvent, hostiles à Céline, telle la doctoresse de Sigmaringen qui refuse de l'aider à soigner un malade français. À son tour Céline, ne leur fait pas confiance:

«[...] les fritz sont sournois perfides!... vous pouvez vous attendre à tout! regardez d'abord les music-halls, tous les prestidigitateurs sont boches!...»<sup>362</sup>

Céline trouve, à l'intérieur de ces derniers, une sauvagerie naturelle. Il revient aussi sur un «séjour linguistique» passé en Allemagne durant son enfance, déjà évoqué dans *Voyage au bout de la nuit* et *Mort à crédit*:

«[...] j'en sais un petit bout sur l'Allemagne!... hélas!... plus que je ne voudrais!... [...] Diepholz, la Volksschule!... 1906! On m'y avait mis pour apprendre le boche!... [...] vous parlez de souvenirs!... méchants qu'ils étaient acharnés, déjà!... peut-être pires qu'en 44!... les torgnioles qu'ils m'ont foutues à Diepholz, Hanovre [...] les mêmes sauvages qu'en 14!...»<sup>363</sup>

Ces Allemands vus par Céline sont même monstrueux car effrayants jusque dans leur inquiétante façon de rire: «quand [Isis] rit, elle fait bien Allemande, dure, gênante à regarder... les germains sont pas faits pour le rire...».<sup>364</sup> De plus, «les boches et les bochesses ont le certain goût des catastrophes... comme la francecaille le goût des bons

---

<sup>360</sup> Nord, pp. 85-86.

<sup>361</sup> *D'un château l'autre*, p. 56.

<sup>362</sup> *Ibid.*, p. 185.

<sup>363</sup> *D'un château l'autre*, p. 408.

<sup>364</sup> Nord, p. 395.

vins...». <sup>365</sup> Et lorsqu'ils sont pris de leur délire nazi, ils entrent dans une sorte de transe qui apparaît fréquemment dans les trois romans: Abetz, à Sigmaringen, se lance dans un discours illuminé sur la collaboration franco-allemande, Pretorius, à Berlin, croit voir Hitler et une foule l'acclamant... quant à Céline, il tire de l'observation d'Harras une loi générale sur les nazis:

«[Harras,] c'était ses «absences»!... vous pouviez le voir, un moment, toc!... il cessait d'être là avec vous, bien là, raisonnable, et brusque!... un autre bonhomme!... une certaine exaltation... le regard... les paroles... plus tard... bien plus tard... repensant à lui... repensant à d'autres Allemands, médecins et malades, ce qui me chiffonnait de les voir se perdre dans ces sortes «d'états seconds», plus tard, bien plus tard j'ai compris que c'était leur manière inspirée, leur transe mystique...» <sup>366</sup>

Dans cet état de latence si particulier, les Allemands sont pris de pulsions morbides, auxquelles Bébert échappe par deux fois de peu, et poussent le «nietzschéen» Oberartz de Rostock à laisser ses blessés en plein champ pour désigner les plus forts, et donc dignes d'être soignés.

Sur un mode humoristique, Céline se moque des goûts des Allemands comme par exemple, du mobilier d'Isis:

«[...] mais enfin là c'est assez gentil, rococo boche... comme à Berlin chez Pretorius, son bric-à-brac... on passe beaucoup de choses aux Allemands vu leur climat et le paysage, n'importe quel chichi, verroterie, fait toujours plus gai...» <sup>367</sup>

La francophilie de certains, loin de flatter Céline, fait partie des tendances allemandes qui déclenchent ses piques. C'est ainsi le cas de la comtesse Tulff-Tcheppe ou Pretorius, qui se vantent tous deux de parler un bon français et qui en réalité écorchent la langue; Schulze, le S.S. qui a en charge Brenner et est obsédé par la bouillabaisse... L'un des fantasmes des Allemands francophiles est, bien entendu, «le gai Paris», qui réchauffe le cœur du vieux Von Leiden et provoque les railleries céliniennes envers un soldat manchot:

---

<sup>365</sup> *Nord*, p. 236.

<sup>366</sup> *Ibid.*, pp. 192-193.

<sup>367</sup> *Ibid.*, p. 272.



«Que vous vous trouviez n'importe où... sous les confetti, sous les bombes, dans les caves ou en stratosphère, en prison ou en ambassade, sous l'Équateur ou à Trondhjem, vous êtes certains de pas vous tromper, d'éveiller le direct intérêt, tout ce qu'on vous demande: le fameux vagin de Parisienne! votre homme se voit déjà dans les cuisses, en pleine épilepsie de bonheur, en plein vol nuptial, inondant la barisienne de son enthousiasme...»<sup>368</sup>

Céline, qui avait quitté la France dans le but de se réfugier au Danemark, finit par obtenir «l'ausweis» pour sa femme Lucette et pour lui-même. Il aurait confié, dès le début de la guerre, de grosses sommes d'argent, ses droits d'auteur, convertis en lingots d'or, à une amie danoise.

A l'occasion de la réception de «l'ausweis» Lucien Rebatet commente: «Céline offrit, pour la première fois, une tournée de bière, qu'il laissa du reste payer à son confrère, le Dr. Jacquot».<sup>369</sup>

Au début du mois de mars 1945, Céline sa femme Lucette et le chat Bébert, accompagnés par «un lascar, vaguement infirmier»<sup>370</sup> jusqu'à la frontière danoise, quittent Sigmaringen. A la fin du mois de mars 1945, les époux Destouches arrivent à Copenhague, et se cachent dans l'appartement d'une amie, Karen Marie Jensen, à laquelle Céline avait dédié *l'Église*.

Ils sont dénoncés après quelque mois de clandestinité. Entre-temps, la Cour de Justice de la Seine avait décerné un mandat d'arrêt contre Louis-Ferdinand Destouches, et le 18 décembre 1945, le représentant de la France à Copenhague demandait son extradition aux autorités danoises. Les Allemands avaient fuit le Danemark en juin de la même année.

Le 20 décembre, Céline et sa femme sont arrêtés par les autorités danoises. Lucette sera libérée au bout de deux mois et demi d'incarcération. Céline restera pendant quatorze mois en prison, au Vesterfangsel.

En fait, le Danemark, autre lieu de souffrances pour Céline, est, lui aussi, l'objet de critiques acerbes dans la *trilogie*, avec de violentes attaques contre les Danois et leur «tartuferie protestante». Céline les accuse de l'avoir laissé croupir en prison au lieu de le

---

<sup>368</sup> Nord, p. 270.

<sup>369</sup> Rebatet, Lucien, «D'un Céline l'autre», *op. cit.*, p. 48.

<sup>370</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 48.

torturer. Il s'en prend aussi à la neutralité et à la Résistance danoise avec une vigueur qui frise la haine:

«[...] à nos Danois! Vous remarquerez je suis certain, qu'eux ne font jamais la guerre, l'approvisionnement c'est tout... et des deux côtés... vers la fin, ils optent, pour le gagnant, et la partie est jouée!... du jour au lendemain!... alors ça va, cagnotte et la gloire! et place aux touristes! [...] nous sommes là pour tout admirer et surtout leur «Résistance filmée en couleurs, commentée... tournée sous la botte...» la horde teutonne écumante... bien sûr le même climat qu'ici mais là-haut plus drôle parce qu'ils étaient tous allemands, surtout le roi Christian je dirais, né Glücksburg, Hesse, Holstein, boche absolu...»<sup>371</sup>

Cette attitude à l'égard des pays de l'exil peut avoir plusieurs causes: Céline, Parisien de pure souche, ne se sent bien qu'en France, la culture de son pays lui manque dès qu'il est à l'étranger; sa germanophobie n'est pas nouvelle, elle remonte à sa jeunesse et s'est même exprimée avant et durant l'Occupation. Ses attaques sont également, pour lui, une façon de se venger des souffrances qu'il a subies dans ces pays. En outre, son mouvement de rejet envers les «aryens», allemands et scandinaves, a peut-être, aussi, des explications politiques, c'est pour Céline une occasion de se dédouaner des sympathies pronazies qu'on lui attribue. Quelles que soient les raisons de son aversion pour l'Allemagne et le Danemark, Céline y ressent la solitude de l'exilé, et l'état de crise dans ces pays ne fait qu'accentuer son impression de déracinement culturel.

Les épreuves et les souffrances subies par Céline au cours de son exil allemand et danois ont été plusieurs fois évoquées car elles ne sont pas imaginaires. En effet, entre son départ de Paris en juin 1944 et son arrivée à Copenhague, en mars 1945, l'écrivain cinquantenaire s'est métamorphosé en vieillard épuisé, les geôles danoises achèvent l'œuvre de la peur et du déracinement.

---

<sup>371</sup> Rigodon, pp. 287-288.

## 2. Le Procès

**«Si l'anarchie est un crime, qu'on le fusille. Sinon qu'on lui foute une fois pour toutes la paix».**

[Paulhan, Jean, Réponse à l'enquête sur le «Procès Céline» parue dans le *Libertaire* du 13 janvier 1950, p. 2.]

Exilé au Danemark en 1945, Céline est donc arrêté quelques mois après son arrivée à Copenhague sous la pression de l'Ambassade de France qui demande son extradition aux autorités danoises, au titre de criminel de guerre, passible, selon le célèbre article 75, de la peine de mort. Celles-ci hésitent devant le flou des accusations françaises et finissent par refuser cette extradition. Le Danemark juge que l'écrivain n'est coupable «que» de délit politique et, par conséquent, ne peut être renvoyé en France.

Céline reste incarcéré pendant un an et demi, dans des conditions rudes, avec des séjours à l'infirmerie de la prison, puis à l'hôpital, avant d'être libéré, en juin 1947, sur la promesse de ne pas quitter le Danemark. En février 1950, il est jugé, à Paris, en son absence; mais, assisté de ses deux avocats français, Maîtres Naud et Tixier-Vignancour, il a présenté sa défense dans des lettres dirigées au président de la cour de justice et dans un mémoire.

En France, en 1945, l'épuration est en cours. Robert Brasillach est jugé et fusillé; Pierre Drieu La Rochelle «se suicide en absorbant trois tubes de gardénal et en respirant du

gaz»;<sup>372</sup> l'éditeur de Céline Robert Denoël, est assassiné dans la rue, à Paris, par des inconnus. L'affaire n'a jamais été éclaircie. Parmi les chefs de la collaboration, Philippe Pétain, revenu volontairement en France, est jugé et condamné à mort. Pierre Laval est jugé et exécuté, le chef de la milice, Joseph Darnand, aussi; Marcel Déat et Abel Bonnard sont condamnés à mort par contumace.

En ce qui concerne Céline, il est finalement condamné par contumace à une année de prison qu'il a déjà effectuée, à 50 000 francs d'amende, à la dégradation nationale et à la confiscation de la moitié de ses biens.

Denoël, éditeur des trois *pamphlets* de Céline, et par conséquent juridiquement responsable de ses écrits, a été acquitté, car on n'a trouvé à sa charge, que quelques lettres d'un antisémitisme virulent, envoyées à divers journaux d'extrême droite et cela pendant l'Occupation. Le tribunal qui le juge, estime pourtant, qu'il a «sciemment accompli des actes de nature à nuire à la Défense Nationale [...] avec l'intention de favoriser les entreprises de toutes natures de l'Allemagne».<sup>373</sup> Céline est finalement amnistié en avril 1951 par le tribunal militaire, attendu que Louis Destouches est ancien combattant de 1914-1918.

Désormais, Céline est décidé à lutter contre ses adversaires qui ont réclamé son extradition et son jugement. Tout au long de sa *trilogie*, il identifie ses ennemis:

«Noguarès» -Louis Noguères- le président de la Haute Cour de Justice en France chargé des crimes de la collaboration, l'ambassadeur de France au Danemark qui s'est acharné sur Céline pour obtenir son extradition, «Carbougniat» -Guy de Charbonnière-, les autorités danoises et surtout les journalistes, les écrivains jaloux, de n'importe quelle opinion politique en France, «le Cousteau tout aussi ordure, bourrique enragée que le Sartre»,<sup>374</sup> «pas un seul accusateur, des centaines, et de tous les bords, et joliment renseignés!... Cousteau, employé de Lesca, Sartre le résistant du Châtelet, Aragon [son] traducteur et mille autres! et Vaillant Goncourt<sup>375</sup> qui regrette bien, qui se console pas... qui [l]'avait au bout de son fusil».<sup>376</sup>

---

<sup>372</sup> Aron, Robert, *Histoire de l'épuration – De l'indulgence aux massacres – novembre 1942 –septembre 1944*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1967, p. 287.

<sup>373</sup> Pederson, Helga, *Le Danemark a-t-il sauvé Céline? (1945-1951)* traduit du danois par F. Marchetti, Plon, Paris, 1975, Extrait des minutes de greffe de la cour d'appel de Paris, p. 208.

<sup>374</sup> Rigodon, p. 305.

<sup>375</sup> «L'épisode Vaillant», l'une des têtes de Turc préférées de Céline, Chamfleury, Robert, «Céline ne nous a pas trahis», Paris, *Cahiers de L'Herne* n° 3, 1963, p. 60.

<sup>376</sup> Nord, p. 350.

Nous constatons que tous ceux qui n'ont pas connu la première Guerre mondiale ne lui paraissent pas compétents pour le juger:

«Madeleine Jacob n'était pas née, ni Cousteau, que je ramenait déjà dans nos lignes des chevaux d'en face... perdus de patrouilles... Tous ceux que je regarde tant et tant, qui font tel foin, droite centre ou gauche, étaient encore dans les limbes... sont éclos tout déraisonneurs!... la raison est morte en 14, novembre 14... après c'est fini, tout déconne...»<sup>377</sup>

En fait, Céline répond, avec plus ou moins de mauvaise foi, aux diverses accusations qui lui sont faites, à propos de son antisémitisme, de son rôle dans la Collaboration –intelligence avec l'ennemi- et de sa fuite en Allemagne.

Collaboration et trahison peuvent entraîner la peine de mort. L'antisémitisme non. Céline dicte alors sa ligne de défense à Maître Mikkelsen, qu'il a pris pour avocat dès le 16 mai 1945, afin d'obtenir un permis de séjour au Danemark, et cela après que le pays eut été libéré des Allemands par les troupes anglaises. Or, Céline déclare qu'il n'a jamais trahi son pays; au contraire, il s'est engagé dans les deux guerres; il n'a jamais trahi son pays; au contraire, il s'est engagé dans les deux guerres; il n'a pas collaboré avec les Allemands et ne les a jamais fréquentés. L'extrader reviendrait à le livrer à des bourreaux qui l'exécuteraient sans jugement, car la justice de l'épuration est une nouvelle Terreur. Pour ce qui est de l'antisémitisme: certes, il a écrit des *pamphlets* patriotiques qui clamaient, avec une verve «rabelaisienne», que les juifs poussaient à une nouvelle guerre avec l'Allemagne. Mais prenons-y garde, ce n'était pas l'Allemagne qu'il défendait –il la hait-, mais bien son pays, et cela par des moyens d'écrivain, comme il l'avait fait en soldat dans la première guerre, dont il est sorti invalide aux trois quarts. Il n'a jamais réclamé la mort de personne. Qu'on le saisisse, il est innocent sur toute la ligne. Son emprisonnement est une injustice. Un long calvaire imposé à un vieil homme malade par une cabale d'écrivains jaloux de son génie. Voilà tout. Dans une lettre à Maître Mikkelsen, datée du 20 mai 1945, Céline souligne:

«[...] je ne suis en fait responsable que de mon livre *Les Beaux Draps*. Que je n'ai jamais fait de propagande pour les Allemands bien mieux que je n'ai jamais écrit de ma vie un seul article de journal et encore moins parlé en public où à la radio –*Jamais*. Ceci peut

---

<sup>377</sup> Nord, p. 245.

paraître singulier mais *c'est un fait* et les occasions vous l'imaginez m'ont été bien souvent offertes. J'ai toujours gagné ma vie —très largement— de mes livres et de l'exercice de la médecine. En Allemagne je n'ai exercé que la médecine et dans quelles conditions! Je n'accepte que la responsabilité des *Beaux Draps*. Elle suffit à me faire pendre en France». <sup>378</sup>

Le 20 décembre 1945, Céline rédige la «Réponse aux accusations formulées contre [lui] par la justice française, au titre de trahison et reproduites par la Police Judiciaire danoise au cours de [ses] interrogatoires». <sup>379</sup> Le nombre d'erreurs, probablement volontaires, dans sa «Réponse» est considérable. Céline répond par l'ironie aux exagérations de ses accusateurs qui l'attaquent au nom de l'article 75, en montrant les hésitations de la justice danoise pour trancher son cas:

«[...] ce [que les juges] voulaient savoir.... Si j'avais vraiment vendu la ligne Maginot?... les fortins d'Enghien?... la rade de Toulon? les Danois qui m'ont eu en cage, pas huit jours, six ans! voulaient absolument savoir pourquoi? mais pourquoi? les Français, la France entière voulaient me voir écartelé? si c'était pour ceci?... pour cela?... les Danois voulaient bien! certes!... mais ils voulaient comprendre un peu... ils torturent pas à l'aveuglette, «à la française»!... [...] y a du contre! pendant qu'ils enquêtent, pondérés, sérieux, ils vous laissent très bien à pourrir dans leurs fonds de cellules...» <sup>380</sup>

Il est évident que ce qui lui est reproché n'est pas d'avoir divulgué des secrets militaires ou d'avoir fait de l'espionnage pour le compte de l'Allemagne. Ce sont ses prises de position, notamment antisémites, proférées entre 1938 et 1940, qui lui sont reprochées. Son argumentation sur ce point est parfois fort banale. Pour lui, à cette époque, tout le monde était antisémite et il ne cherchait qu'à éviter la guerre à laquelle les Juifs auraient poussé la France; d'autres fois, «il joue au bouffon» irresponsable, comme lorsqu'il rappelle que «Saint Louis [...] le brutal! le tortureur [...] a fait baptiser, forcés, un bon million d'Israéliens» <sup>381</sup> avant d'être canonisé, ou qu'il a lui-même traité de «Juif» Laval, l'un des principaux acteurs de la collaboration.

---

<sup>378</sup> «Lettres de prison à Lucette Destouches et à Maître Mikkelsen, 1945-1947», (Édition établie, présentée et annotée par François Gibault), Paris, Gallimard, 1998, p. 26.

<sup>379</sup> Céline, Louis-Ferdinand, «Réponse aux accusations», Copenhague, le 6 novembre 1946, *Louis-Ferdinand Céline, Cahiers de L'Herne*, Éd. Pierre Belfond, 1968, pp. 411-419.

<sup>380</sup> *D'un château l'autre*, p. 35.

<sup>381</sup> *Ibid.*, pp. 162-163.

Ainsi, il prétend n'avoir produit aucun écrit antisémite après 1937; ou encore, se défend-t-il affirmant qu'il n'a écrit aux journaux que sous forme de lettres ouvertes, le plus souvent adressées au directeur de la publication. Non seulement Céline conteste la dénomination d'articles pour ses lettres ouvertes, mais il va jusqu'à mettre en doute leur authenticité et il soutient même que ces lettres auraient été «arrangées» et publiées sans son accord.

Selon Pierre-André Taguieff, «Contrairement à Robert Brasillach, à Lucien Rebatet, ou à Pierre Drieu la Rochelle, Céline [serait intervenu] comme «électron libre». Il n'[était] ni membre de parti, ni journaliste, ni directeur de revue».<sup>382</sup> Toutefois, c'est justement dans ces lettres ouvertes aux journaux de l'Occupation que Céline entreprendra de faire sortir de l'ombre les traîtres. Il reconnaîtra chez les collaborateurs, les mêmes tares qu'il s'était permis de reprocher aux juifs: leur immonde hypocrisie, leur fourberie entre autres. Voilà le collaborateur devenu, au même titre que le Juif, le dangereux imposteur, et l'Aryen devenu aussi vil que le juif!

«Si nous n'avons [sic] affaire qu'aux Juifs, cher Lestandi, si nuls, si grossiers, plagiaires myopes, si creux, si burlesques, tout serait simple, mais nous avons affaire aux Aryens, *surtout* aux Aryens, si vils, si veules, si dégénérés, si antiracistes, si maçons, si dégueulasses, si enjuivés. *Ne l'oubliez jamais*».<sup>383</sup>

Céline tente de démonter à ses juges son innocence, dénonçant l'infamie de ses ennemis, l'odieux de leur crime, leur hypocrisie, leur fourberie. Il est convaincu que «le procès ne peut être qu'un des derniers actes du scénario concocté par les juifs».<sup>384</sup> Par ailleurs, il tient un raisonnement qui vis-à-vis de la question juive, peut paraître on ne peut plus étonnant:

«Il n'aurait tenu cependant qu'à moi, on s'en doute, avec un peu de diplomatie, d'hypocrisie et de complaisance, de devenir »Haut commissaire juif« en France.

---

<sup>382</sup> Taguieff, Pierre-André, *op. cit.*, p. 78. «Henri Poulain [...] demande [à Céline] en 1938, au nom de Robert Brasillach, de collaborer à *Je suis Partout*. C'est manifestement son engagement dans l'écriture qui lui fait refuser la proposition dont il se dit très "touché": "Je poursuis ma petite route [...] que ce serait une infidélité dont je crèverais sans doute, de rien changer mon état de «voyeur» le plus anonyme possible. Je construis dans mon ombre mes petites lanternes"». Voir note 5, p. 178.

<sup>383</sup> Lettre à Jean Lestandi, *Au pilori*, 30 octobre 1941, CC7, *op. cit.*, p. 126.

<sup>384</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 108.

J'aurais pu être tenté après tout par cette fonction, par ce pouvoir absolu. Il faut se souvenir que la Presse depuis des années m'accablait d'outrages, de provocation, exigeant mon emprisonnement ou poussant à mon assassinat. [...] Tout bien examiné, honnêtement envisagé, sans passion, considérant les circonstances, les Juifs devraient m'élever une statue pour le mal que je ne leur ai pas fait et que j'aurais pu leur faire. Eux me persécutent, je ne les ai jamais persécutés».<sup>385</sup>

Finalement, Céline termine sa défense en affirmant:

«Je n'ai point profité de leur faiblesse temporaire, je n'ai pris aucune revanche des outrages sans nombre, mensonges, calomnies féroces par lesquels avant la guerre ils avaient essayé de m'abattre et de me perdre. Je n'ai jamais demandé de persécutions contre personne. Le démocrate dans toute cette affaire, c'est moi. Pendant l'Occupation ce n'est pas moi qui provoquais les juifs ni poussais à leur extermination, mais bel et bien la Radio BBC et les journaux clandestins qui me traitaient indéfiniment et tout gratuitement et bien fausement de traître, de canaille et de vendu, me désignant ainsi très impétueusement à l'assassinat. Toute cette provocation bien entendu sous le vertueux et inusable prétexte du patriotisme exaspéré».<sup>386</sup>

À l'instar de toutes les autres calomnies, l'accusation de Collaboration – d'intelligence avec l'ennemi- et de son prétendu rôle dans celle-ci, apparaît comme une accusation pour lui faire «expier [ses] livres d'avant-guerres, [ses] succès de littérature et de polémique d'avant-guerre».<sup>387</sup> Céline ne cesse de répéter qu'il déteste ceux qui prônent la Collaboration, Pétain en tête; qu'il est, tout au long de la guerre, régulièrement dénoncé comme «vendu à l'Intelligence Service». Il montre la haine –réelle- que lui vouaient deux journalistes d'extrême-droite, réfugiés comme lui en Allemagne en 1944, Hérold-Paqui et Cousteau, ancien directeur de *Je suis Partout*:

«Herold Paqui allant au poteau, pleurait, dépité... «ils ont pas fusillé Céline!...» il serait mort content... Cousteau de même, cancéreux insatisfait... ce brave Cousteau!... qu'avait fait tout ce qu'il avait pu pour qu'on m'écarte!; oh, mille autres, certes!»<sup>388</sup>

---

<sup>385</sup> Céline, Louis-Ferdinand, «Réponse aux accusations», Copenhague, le 6 novembre 1946, *Louis-Ferdinand Céline, Cahiers de L'Herne*, Éd. Pierre Belfond, 1968, pp. 414-415.

<sup>386</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 415.

<sup>387</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 419.

<sup>388</sup> *Nord*, p. 583



Il se moque continuellement des collaborateurs, surtout dans *D'un château l'autre* qui se déroule à Sigmaringen, en attaquant Pétain, tout en lui démontrant, cependant, une certaine fascination un peu naïve, lors de l'épisode fictif de la promenade, où le maréchal reste calme décidé sous le feu d'un avion allié. Il raille aussi Abetz, l'ancien ambassadeur allemand à Paris sous l'Occupation. Le même qu'il est accusé fréquenté durant la guerre, et qu'il dépeint sous les traits d'un mégalomane, apôtre de l'idée de la Collaboration, comme pour Harras et pour son livre sur l'entente médicale entre la France et l'Allemagne, Céline ironisant toujours sur toute volonté de rapprochement franco-allemand. Malgré tout, il ne craint pas de faire répondre son narrateur à deux prisonniers français qui lui demandent s'il est déporté: «Non, on est collabos»,<sup>389</sup> comme pour narguer ses ennemis.

À propos de sa fuite de France, pour ce mettre sous «protection allemande», et de sa fréquentation de S.S., Céline explique qu'il n'a pas eu le choix et qu'il valait mieux s'exiler plutôt que de se faire assassiner en France:

«[...] quand on a les hyènes au trouf, sauter dans la gueule du loup est tout de même une petite revanche... mieux que déchiqueté par les rats, parents, amis...amantes...».<sup>390</sup>

Dans *Nord*, il écrit, au sujet du refuge qu'il recherche auprès d'Harras, membre assez haut placé de l'administration nazie:

«[...]oh, maintenant, compromis à fond, ennazifiés jusqu'à la glotte... et alors?... au moins [Harras] est pas un douteux!»<sup>391</sup>

Un autre argument semble motiver son passage en Allemagne, en 1944: il s'agit de l'existence d'une importante somme d'argent lui appartenant dans une banque au Danemark.

En effet, comme nous l'avons déjà référé, Céline avait l'intention de se réfugier au Danemark où il avait confié ses réserves d'or à une amie. Tôt avant la guerre, il avait converti une bonne partie de ses droits d'auteur en pièces d'or et, en 1942, il s'était rendu à Berlin pour remettre à cette amie la clef d'un coffre, d'une banque danoise, qu'il avait réservé pour y garder son or. Il est facile de comprendre que l'or de Céline était «planqué»

---

<sup>389</sup> *Nord*, p. 168.

<sup>390</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>391</sup> *Ibid.*, p. 111.

étant donné que la possession d'or par un étranger était, aux yeux des autorités allemandes, illégale. Ces réserves, il les appelle "les enfants" dans les lettres où il en est question. Elles constituent à la fois une importante rente de survie et un secret qui le met dans la dépendance de ses dépositaires. L'un deux est Maître Mikkelsen.

Au sujet de ce dernier récit de défense à propos de sa fuite hors de France, pour se mettre sous «protection» allemande, et de sa fréquentation de S.S., nous pouvons nous demander, à présent, si Céline cherchait réellement à se sauvegarder. Sinon, pourquoi se présentait-il toujours rampant devant les officiers allemands? Dans son témoignage: «Céline ne nous a pas trahis», Robert Chamfleury évoque le rapport que Céline établit avec les allemands, vu qu'il lui en a fait part: «Je me résigne à les supporter parce qu'ils écartent un pire danger, bien plus machiavélique, bien plus anéantisiteur... vous verrez ça, mon vieux... le diable m'en préserve!...»<sup>392</sup>

Nonobstant cette attitude devant l'envahisseur lors de l'Occupation, plusieurs témoignages nous dépeignent sa conduite arrogante à leur égard. Dans un article intitulé «Il ne nous aimait pas», Karl Epting, érudit Allemand, estime que durant la guerre, il n'y eut «que peu de Français qui aient pris les Allemands aussi ouvertement à parti que Céline le fit, avec un zèle presque autodestructeur» et que «le mot macabre selon lequel Sigmaringen n'était rien d'autre que«la banlieue de Katyn» [...] n'était pas sans danger même pour un Français émigré, à une époque où le pouvoir allemand faisait de la foi à la victoire finale un devoir pour tous les habitants de l'Allemagne».<sup>393</sup> Les représentants officiels du Parti National-Socialiste et de l'Etat allemand ne lui prêtaient, d'ailleurs, aucune attention. Les seules demandes de Céline à l'institut franco-allemand concernaient le besoin de papier pour imprimer ses œuvres.

Or, Céline paraît résigné, non rendu à une complicité à laquelle il se sentirait obligé de collaborer. D'autre part, Robert Chamfleury, qui habitait, durant l'occupation, rue Girardon, au 4<sup>ème</sup> étage et dont l'appartement servait de lieu de rendez-vous aux résistants observe dans un témoignage que, durant la guerre, Céline habita au 5<sup>ème</sup> étage de ce même immeuble. Chamfleury affirme que Céline était au courant de leurs activités et l'avait même rassuré:

---

<sup>392</sup> Chamfleury, Robert, «Il ne nous a pas trahis», *Louis-Ferdinand Céline, Cahiers de L'Herne*, Paris, Éd. Pierre Belfond, 1968, pp. 51-60.

<sup>393</sup> Epting, Karl, *op. cit.*, p. 58.

«Vous en faites pas Chamfleury, je sais à peu près tout ce que vous faites, vous et votre femme, mais ne craignez rien de ma part... je vous en donne ma parole... et même, si je puis vous aider!»<sup>394</sup>

Effectivement, il lui est arrivé de soigner un résistant torturé par la Gestapo, rapporte Robert Chamfleury, qu'il le lui avait amené lui-même.

On peut, en tout cas, tenir pour acquis que Céline ne versa pas dans l'activisme de la collaboration; tout au plus y eut-il un flirt un peu poussé. Et il semble bien que Céline n'alla pas jusqu'à l'extermination physique des juifs. Dans son numéro du 25 décembre 1941, *Au Pilon* il rendit compte à ses lecteurs des propositions présentées par Céline, lors d'une réunion à laquelle vingt-six personnalités avaient été conviées. L'article présenté rapporte le bref et saisissant résumé que Céline fit du drame vécu par la nation française:

- 1- «Régénération de la France par le racisme. Aucune haine contre le Juif, simplement la volonté de l'éliminer de la vie française. Il ne doit pas y avoir d'antisémitisme, mais seulement le racisme.
- 2- L'église doit prendre position dans le problème raciste.
- 3- La révolution du salaire doit précéder la révolution morale et politique. Socialisme: Aucune discussion sociale possible tant qu'un salaire minimum de 2500 francs ne sera pas alloué à la classe ouvrière. Le temps des mots est fini, les actes seuls comptent. Il est nécessaire de redonner au peuple français le goût du beau et de l'effort et de remplacer le matérialisme sordide dans lequel il vivait par un peu d'idéal. C'est à cette seule condition que la France pourra sortir de l'abrutissement où l'ont plongée trois quarts de siècle de domination juive.»<sup>395</sup>

Céline ne renie en rien, dans ses «Réponses aux accusations», son analyse d'avant-guerre de la situation politique, des troubles sociaux, du rôle des Juifs, etc. Il semble rester convaincu de la justice de ses vues; tout ce qu'il pourra en écrire ou en dire après la guerre le confirmera. Une seule modification cependant dans ces thèmes: l'antisémitisme est dépassé, ainsi qu'il le dira, entre autres, à Milton Hindus, mais sans que les «causes» dont il procède aient obligatoirement disparu:

---

<sup>394</sup> Chamfleury, Robert, «Il ne nous a pas trahis», *op. cit.*, p. 58.

<sup>395</sup> «Vers le parti unique?, *Au pilori*, 25 décembre 1941, p. 2 (cité par Philippe Alméras, *Céline, Entre haines et passion*, *op. cit.*, p. 232)

«Qui n'a pesté contre les Juifs? Ce sont les pères de notre civilisation –On maudit toujours son père à un moment donné. [...]

Nous verrons la suite..., de toute façon il n'y a pas d'antisémitisme possible, concevable. L'antisémitisme est mort d'une façon bien simple, physique si j'ose dire. Il y a autant de commissaires du peuple juifs à Moscou que de banquiers Juifs à New York –Le juif n'est pas seulement le père de la civilisation mais de nos deux civilisations (pour ce qu'elles valent) et qui se préparent à s'entretuer fameusement- Quai-je à foutre moi pauvre barbare bafouilleux dans cette lutte entre prophètes? Il est temps que l'on mette un terme à l'antisémitisme par principe, par raison d'idiotie fondamentale, l'antisémitisme ne veut plus rien dire».<sup>396</sup>

Étrange relation, selon nous, que celles qui se nouent entre ces deux hommes. L'un, juif américain, professeur d'anglais dans une université, entame un échange épistolaire avec un auteur qu'il aime beaucoup, mais dont il n'ignore pas les sentiments à l'égard des Juifs. Il l'aide à trouver un éditeur aux Etats-Unis. L'autre, connaissant la qualité de Juif de son correspondant, se montre chaleureux et invite celui-ci au Danemark. D'après Milton Hindus la rencontre fut décevante. Les relations durèrent de mars 1947 à 1949 et se refroidirent déjà bien sérieusement au début de 1948, à la suite de la parution d'un essai de Céline: «The crippled Giant»,<sup>397</sup> qui n'était pas une apologie sans réserves. Céline menaçait même Milton Hindus de poursuites:

«[...] je suis obligé de vous prévenir que, si vous faites publier le livre dont vous m'envoyez le projet, je vous intenterai immédiatement devant la justice américaine, un procès de diffamation- à vous et à votre éditeur».<sup>398</sup>

Probablement, Céline préfère-t-il se poser en victime, en martyr de l'Histoire, ou du moins, définir en ces termes son narrateur, en faire une voix puissante, dérangeante, qui va payé pour s'être exprimée avec trop de véhémence, mais qui l'assume et l'a consciemment voulu, comme il le dit dans *Rigodon*:

«[...] vous pouvez me penser bien gaffeur... il m'était facile de rester chez moi et prendre les événements de haut, m'occuper des mille avatars de nos folles armées de la grande Colique, la façon qu'elles se débrouillaient pour nous revenir Triomphales, Arc,

<sup>396</sup> Destouches, Louis-Ferdinand, «Lettre à Milton Hindus», 14 juin 1947, Milton Hindus, *Louis-Ferdinand Céline tel que je l'ai vu*, Édition de l'Herne, 1999, pp. 147-149.

<sup>397</sup> Hindus, Milton, *op. cit.*, pp. 105-113.

<sup>398</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 110.

Maréchaux, etc... j'aurais poussé des cris de génie, que les boches avaient tout inventé, les plus pires V2 génocides, les camps de dissection, la Volkswagen, et le Grand Guignol... j'aurais jamais dit que depuis Stalingrad y avait plus de France, ni de colonies, qu'il n'y avait plus que des figurants...»<sup>399</sup>

Il décrit son arrivée à Baden-Baden, célèbre à l'image de son casino, comme un coup de malchance, ni plus ni moins qu'une défaite au grand jeu de la vie:

«[...] je veux, la chance joue!... la roue tourne, les jeux sont faits!... la chance vous a boudé?... honte de l'Univers! gagnant?... tout vous est permis!... [...] le Casino «Tout-va» de l'Histoire a une roulette qui rigole pas, qui se fout pas mal que vous ayez mille fois raison!... jouez donc un faux jeton, vous l'avez! qu'importe!... si il sort on vous adorera!... nous le nôtre de jeton nous semblait bien toc...»<sup>400</sup>

Mais c'est un échec qu'il a, en quelque sorte, choisi, et qu'il avait depuis très longtemps prévu et voire même espéré. Tou du moins, si l'on s'en réfère à ces quelques lignes, écrites à l'âge de dix-neuf ans où l'auteur réclame une vie d'épreuves:

«Mais ce que je veux avant tout c'est vivre une vie remplie d'incidents [...] Si je traverse de grandes crises que la vie me réserve peut-être je serai moins malheureux qu'un autre car je veux connaître et savoir. En un mot je suis orgueilleux est-ce un défaut je ne le crois et il me créera des déboires ou peut-être la Réussite».<sup>401</sup>

En effet, les «déboires» sont présents dans les accusations portées à l'auteur sous l'Occupation. Néanmoins, Céline réfute les attaques dont il est l'objet:

On veut, on cherche désespérément à me faire payer, expier mes livres, d'avant-guerre, [...]. Il semble impossible, inimaginable à mes ennemis –tellement grand est leur désir- que je me sois abstenu de toute collaboration. Cette abstention leur paraît monstrueuse, impensable. Il faut pour leur fin que j'ai collaboré. À n'importe quel prix! Ils comptent sur cette collaboration pour me faire condamner et exécuter [...] Mais je n'ai pas «collaboré» [...]. Il faudra bien que mes amis se résignent à reconnaître ce fait. [...].

---

<sup>399</sup> *Rigodon*, p. 257.

<sup>400</sup> *Nord*, pp. 24-25.

<sup>401</sup> «Carnet du cuirassier Destouches», *Louis-Ferdinand Céline, Cahiers de L'Herne*, Paris, Éd. Pierre Belfond, 1968, p. 266.

Certes, on aurait pu penser, vu mes livres, que j'allais devenir pour les Allemands le fanatique collaborateur, mais c'est tout le contraire qui s'est passé!». <sup>402</sup>

Les subterfuges de l'auteur dans ses réponses ont pour cause, non la grâce de l'accusé, mais le dévoilement du complot et la mise en accusation des vraies coupables. Céline ne cesse de provoquer et d'incriminer les collaborateurs.

En février 1947, sur décision du ministère danois de la Justice, il est transféré au «Ryshospitalet» de Copenhague». En juin 1947, il est relâché après avoir donné, par écrit, son engagement sur l'honneur de ne pas quitter le Danemark sans la permission des autorités. Céline et Lucette vont vivre au grenier de la Konprinssegade où il commence la rédaction de *Féerie* pour une autre fois, I. Il écrit alors à Milton Hindus:

«Mais me voici dans le triste état d'ahurissement de la production –cette sorte d'état second, joie créatrice soit-disant! Quelle merde! Pour labourer *Féerie*!» <sup>403</sup>

Alors que Céline est plongé dans les ennuis, en résidence surveillée à Copenhague, Jean Paulhan publie, peu avant le 15 avril 1948, une mise au point en faveur de l'écrivain. Malgré la longueur du texte, l'importance de son contenu, dans le cadre de notre étude, nous semble entièrement justifiée pour qu'on en fasse, ici, la transcription intégrale des passages les plus marquants:

«Entre les diverses affaires de sorcellerie, que l'on a vues depuis quatre ans, le procès Céline a été l'un des plus légers, ou des plus abjects.

Il s'est passé loin de France. Notons simplement ici:

1. Que Louis-Ferdinand Céline est engagé volontaire des deux guerres, et médaillé militaire.
2. Que le seul livre qu'il ait publié durant l'occupation, *Guignol's Band*, est un récit fantastique: que Céline n'a pas une seule fois écrit dans un journal, parlé à la radio, ni tenu une conférence.
3. Qu'il n'a jamais été invité à se rendre en Allemagne, qu'il n'a pas mis les pieds à l'Ambassade; qu'il n'a appartenu à aucun cercle, association ni parti collaborationniste.
4. Que tous ses romans, dès l'arrivée d'Hitler au pouvoir, ont été interdits en Allemagne; que ses mots sur Hitler: «mage pour le Brandebourg», et sur Abetz: «emplâtre de vanité, clown pour cataclysmes», ont couru Paris.

---

<sup>402</sup> Céline, Louis-Ferdinand, «Réponse aux accusations», *op. cit.*, p. 419.

<sup>403</sup> Destouches, Louis-Ferdinand, «Lettre à Milton Hindus», 18 juillet 1947, Milton Hindus, *op. cit.*, p. 153.

Cela dit, il faut reconnaître que Céline a montré, avant guerre, un grand dégoût de l'homme en général; et des Juifs en particulier: jusqu'à faire grief de leur sang israélite à Racine, à Louis XIV et même à Hitler; jusqu'à envisager sans regrets la disparition de la race humaine. Mais, sauf erreur, il n'existe pas encore de loi qui punisse de tels crimes...»<sup>404</sup>

Céline remercie Paulhan, criant «bravo»,<sup>405</sup> et se défendant d'avoir recommandé qu'on massacre les juifs. On l'a très probablement mal lu. Il déteste l'Allemagne. S'il est allé à Sigmaringen,<sup>406</sup> c'est parce que Laval lui avait refusé la Suisse.<sup>407</sup> Il renforce sa pensée:

«JE SUIS EFFROYABLEMENT FRANÇAIS. Je suis parti en Allemagne? Où serais-je parti? Qui voulait de moi nulle part? J'avais demandé la Suisse à Laval. REFUSÉ. Si j'étais resté à Paris... qui a le culot de me prétendre entre quatzyeux- que je n'aurais pas été automatiquement, arrêté, torturé, assassiné, dès les premiers jours?»<sup>408</sup>

En mai 1948, le couple Destouches quittent Copenhague et s'installent à Korsör, «dans une cabane au bord de la Baltique, sans eau courante et ne disposant que d'un réchaud et d'un poêle à tourbe». <sup>409</sup> Ils y resteront jusqu'au printemps 1951. Il n'y a pas de trace de cette fameuse fortune que Céline aurait confiée à leur amie, la danseuse Karen Marie Jensen. Ainsi, Céline et son épouse sont contraints de vivre assez misérablement.

En septembre 1948, il publie *À l'Agité du bocal*.<sup>410</sup> Il envoya ce texte à Jean Paulhan qui ne le publia pas, et le double à Albert Paraz qui le reproduisit à la fin de son livre *Le Gala des vaches*, où il passa complètement inaperçu. Cependant, une édition à 200 exemplaires en fut tirée par les soins de ses amis chez Pierre Lanauve de Tartas. Ce texte assez bref constitue une réponse assez violente à l'article de Jean-Paul Sartre «Portrait de

---

<sup>404</sup> «Jean Paulhan à Céline», [peu avant le 15 avril 1948], *Lettres à la N.R.F., 1931-1961*, (édition établie, présentée et annotée par P. Fouché, Préface de P. Sollers), Paris, Gallimard, 1991, pp. 52-53.

<sup>405</sup> «Céline à Jean Paulhan», le 15 avril 1948, *Lettres à la N.R.F., op. cit.*, pp. 53-55.

<sup>406</sup> Céline rejoignit Sigmaringen dans les derniers jours d'octobre 1944, pour assister le médecin de la colonie française constituée autour de Pétain et de Laval. Il quitta Sigmaringen à destination du Danemark le 22 mars 1945.

<sup>407</sup> C'est seulement après son arrivée à Sigmaringen que Céline essaya de gagner la Suisse. Lire, à ce sujet, François Gibault, *Céline III*, pp. 61-63.

<sup>408</sup> «Céline à Jean Paulhan», le 15 avril 1948, *Lettres à la N.R.F., op. cit.*, p. 55

<sup>409</sup> Robert, Véronique, Destouches, Lucette, *Céline Secret*, Paris, Grasset, 2001, p. 107.

<sup>410</sup> Céline, Louis-Ferdinand, «À l'agité du bocal», *Louis-Ferdinand Céline, Cahiers de L'Herne*, Paris, Éd. Pierre Belfond, 1968, pp. 271-274.

l'antisémite»<sup>411</sup> -texte qui sera repris, plus tard, en volume chez Gallimard sous le titre de *Réflexions sur la Question juive*. Dans ce dernier, Sartre reprochait à Céline sa vision du monde, sa haine du Juif; mais ce qui heurtait le plus celui-ci, c'était surtout une toute petite phrase: «Si Céline a pu soutenir les thèses socialistes des nazis, c'est qu'il était payé».<sup>412</sup> Céline qui a connaissance de l'article en 1947, est outré par une telle accusation. Il parle de diffamation et se déchaîne avec toute la violence dont il est capable: contre Sartre bien évidemment. Il emploie «un registre de l'analité»<sup>413</sup> pour tracer, à son tour, le portrait de celui qui l'avait insulté:

«J'en traîne un certain nombre au cul de ces petits «lamanièredeux»... Qu'y puis-je? Etouffants, haineux, foireux, bien traîtres, demi-sangsues, demi-ténias [...] Satanée petite saloperie gavée de merde, tu me sors de l'entre-fesse pour me salir au dehors! Anus Caïn pfoui. [...] ténia d'homme, situé où vous savez... et philosophe! [...] méchant, sale, ingrat, haineux, bourrique [...] ténia qui joue de la flûte [...] ténia persifleur et philosophe...»<sup>414</sup>

Après cet échange d'injures et d'accusations, le silence indifférent de Sartre et l'inépuisable dénégation de Céline introduisent une bien curieuse dissonance dans le paysage littéraire des années 50. Il nous paraît assez étrange que Sartre, qui a tant écrit sur tant d'écrivains du vingtième siècle, n'ait plus jamais évoqué le nom de Céline. En quarante ans, il l'aura cité uniquement deux fois. La première en 1938, une citation mise en exergue de la *Nausée*. La seconde mention se réduit à cette petite phrase meurtrière, que nous venons de citer, lâchée en décembre 1945, au détour du «Portrait de l'antisémite».

Quelles raisons pourrions-nous alléguer pour justifier cette attitude de Sartre? Tout d'abord, il nous vient à l'esprit la demande que Sartre aurait présentée à Céline au début des années quarante, en pleine Occupation. Le témoignage de Lucette Destouches est, d'ailleurs, éloquent à ce sujet:

---

<sup>411</sup> Sartre, Jean-Paul, «Portrait de l'antisémite», *Les temps modernes*, n° 3, décembre 1945 (cité par Bernard Henry Lévy, *Le siècle de Sartre*, «Enquête Philosophique», Paris, Éditions Grasset, 2000, pp. 116-128).

<sup>412</sup> Sartre, Jean-Paul, *Réflexions sur la Question juive*, Paris, Édition Gallimard, 1954, pp. 47-48.

<sup>413</sup> Lecarme, Jacques, «Sartre, Céline: deux violents dans le siècle», *Magazine littéraire*, n° 282, novembre 1990, pp. 41-44.

<sup>414</sup> Céline, Louis Ferdinand, «À l'agité du bocal», *op. cit.*, pp. 271-274.



«J'ai vu arriver Jean Paul Sartre qui venait demander à Louis d'intercéder en sa faveur auprès des Allemands pour qu'on joue à Paris sa pièce *Les Mouches*. Louis a refusé, il lui a dit n'avoir aucun pouvoir auprès des Allemands. C'était vrai, mais Sartre ne l'a sans doute pas cru, il lui en a voulu et plus tard il l'a accusé d'avoir écrit des pamphlets à la solde des Allemands. Rien n'était plus absurde comme idée. C'était ne pas connaître Louis, à la solde de personne, intransigeant avec tout le monde, incapable de pactiser avec qui que ce soit, toujours seul contre tous».<sup>415</sup>

La deuxième hypothèse que nous présentons, face à cette attitude de Sartre, advient de la possibilité que ce dernier ait considéré Céline comme un père: Sartre serait alors son fils littéraire. De la sorte, il n'aurait pas seulement tué son père, qu'il avait d'ailleurs lu avec admiration lors de la parution de *Voyage au bout de la nuit*, mais il l'aurait simplement oublié... pour une raison que nous n'oserons affirmer, mais qui a été insinuée, sinon clairement exprimée, par Bernard-Henry Lévy.<sup>416</sup> Il s'agirait d'un effet de miroir...

Suite à cet «incident» entre «les deux violents du XX<sup>ème</sup> siècle», Céline publie en novembre 1948, *Casse-pipe* dans «les Cahiers de la Pléiade». En janvier 1949, sont édités *les Foudres et les flèches*, ballets mythologiques, chez Charles de Jonquières.

Le 21 février 1950, Céline est «condamné par la cour de Justice de la Seine à un an de prison ferme et à mille francs d'amende, ainsi qu'à la peine de la dégradation nationale, et à la confiscation de ses biens et à venir à concurrence de moitié».<sup>417</sup> François Gibault reconnaît la relative douceur du jugement, qu'il explique ainsi: «Céline le devait à ses amis, à ses avocats, à l'érosion du temps et, pour beaucoup, au président Drappier et au commissaire du gouvernement Charrasse».<sup>418</sup>

De ses amis, celui qui l'aura défendu avec le plus d'acharnement est Albert Paraz. Dans la correspondance de ce dernier à Raoul Nordling –Consul général de Suède à Paris-, nous apprenons que Céline avait reçu la visite du Consul à Korsör et que celui-ci lui avait demandé «s'il avait des amis «français» qui pourraient créer une espèce de petit comité discret». Paraz annonça à Nordling qu'il lui avait envoyé son livre –*Le Gala des Vaches*– où il présentait à juste titre la défense de Céline depuis déjà le mois de novembre 1948. Après la publication de celui-ci, «[...] une correspondance importante d'amis inconnus et

<sup>415</sup> Robert, Véronique, Destouches, Lucette, *op. cit.*, p. 65.

<sup>416</sup> Henry Lévy, Bernard, *Le siècle de Sartre*, «Enquête Philosophique», Paris, Éditions Grasset, 2000, pp. 116-128.

<sup>417</sup> Taguieff, Pierre André, *op. cit.*, p. 166, note 2.

<sup>418</sup> Gibault, François, Céline III, *op. cit.*, p. 234.

d'écrivains [lui] demandaient s'il était possible de faire quelque chose en faveur de Céline». Paraz faisait encore remarquer à Nordling, dans une lettre datée du premier avril 1949, que le seul qui refusait l'aide «d'amis» était justement Céline. Ses lettres étaient claires:

«Je ne veux pas de défenseurs – Société, vigilants, etc. A décourager absolument. Tout ça est traquenard et police, provocation et Cie! Demain gros titre dans Samedi-Soir: reconstitution de la cinquième colonne- Führer Céline! Diversion communiste fatale! Du nanan. Il faut rendre les 20 sacs –C'est tout- Merci pour les bons sentiments – Bonnes paroles à tous! Très touché, etc., mais pas un millimètre de plus.

Je serais gentil si j'avais jamais marché dans toutes les combines du genre qu'on m'a offert! Je suis seul, je reste seul, je serais frappé seul. Je n'entraîne personne. Je ne veux pas faire d'adepte, de comité, de parti, rien. Pas de martyrs pour moi –pas même d'inquiétés».<sup>419</sup>

Malgré ce discours, le désir de Céline ne sera épaulé ni par Albert Paraz ni par Raoul Nordling. Le témoignage porté par ce dernier à Albert Paraz dans une lettre datée du 23 mai 1949 en fait la preuve: «j'ai demandé d'être reçu par deux personnalités différentes et c'est à titre d'ami de la France et d'informateur sur ce que l'on peut penser en Scandinavie de l'attitude du Gouvernement français au sujet de Céline et des répercussions malheureuses qui peuvent être provoquées dans l'esprit des gens du Nord, si une injustice qui a trop duré n'était pas promptement réparée. [...] Je reste donc pour l'intérêt, non pas comme l'ami de Céline, travaillant pour sa défense, mais comme ami de la France qui ne veut pas qu'elle se trompe».<sup>420</sup>

Ce serait donc grâce aux interventions du Consul général de Suède en France que Céline n'aurait pas été extradé du Danemark comme le demandaient des autorités françaises.

---

<sup>419</sup> Lettre du 1<sup>er</sup> avril 1949, «Albert Paraz à Raoul Nordling», *Louis-Ferdinand Céline, Cahiers de L'Herne*, Paris, Éd. Pierre Belfond, 1968, p. 406.

<sup>420</sup> Lettre du 23 mai 1949, «Raoul Nordling à Albert Paraz», *op. cit.*, p. 408.

Le 20 avril 1951, Céline obtient un jugement d'amnistie prononcé par le tribunal militaire, «grâce à l'astuce de son avocat, Me Tixier Vignancour: celui-ci, en jouant sur le pseudonyme, fait juger le docteur Destouches. Aucun juge du tribunal ne fait le rapprochement avec L. F. Céline. La Cour de cassation, le 6 décembre 1951, casse ce jugement d'amnistie «dans l'intérêt de la loi». Cette décision de principe n'a aucune conséquence pour Céline».<sup>421</sup> Le retour en France est possible.

Pendant toutes ces années d'exil, Céline a énormément souffert de l'éloignement forcé de la France. Lui, pour qui la langue française était vitale, essayait d'exercer sa verve sur ses amis scandinaves. Mais ceux-ci, même lorsqu'ils connaissaient le français, ne parvenaient pas à suivre ses «rhapsodies».<sup>422</sup> Ce qui lui manquait c'était un milieu français. Lucette Destouches nous apprend que, pour Céline, «vivre loin de la France lui était insupportable et [qu'] écouter parler français à la radio le faisait pleurer».<sup>423</sup> Elle ajoute également dans son témoignage que Céline lui avait interdit «de prononcer un seul mot en danois [...]. Son amour du français ne supportait aucun compromis».<sup>424</sup>

Malgré ce sentiment de nostalgie face à son pays, Céline n'est cependant pas abandonné par ses amis. En effet, il a une importante activité épistolaire, il échange une correspondance abondante avec le Dr. Camus, André Pulicani, Perrot, Paraz, Marcel Aymé, Arletty, Evelyne pollet... Il reçoit des visites: René Héron de Villefosse, un historien dont il a fait connaissance en 1936, est allé chez lui à Copenhague, sur l'invitation de Maître Mikkelsen, l'avocat de Céline. L'impression que celui-ci laissa fut que Céline était fort changé. Il ne s'intéressait pas à ce qui se passait autour de lui et semblait parfois l'impression de ne pas écouter son interlocuteur et partir sur des divagations continues: «il s'excitait sur des ballets, sur des livres d'opéra. Il ne m'écoutait plus».<sup>425</sup> Pierre Monnier lui rend deux fois visite à Korsör. La maison est sans confort, en hiver. Céline se vêt de cinq lainages superposés; Lucette, elle, est en pleine forme. Céline se plaint des mois de prison, du délabrement de sa santé, de son éloignement de la France, de l'attitude des Français à son égard:

---

<sup>421</sup> Taguieff, PierreAndré, *op. cit.*, p.166, note 2.

<sup>422</sup> Ole Vinding, «Vu par un ami Danois», Paris, *Cahiers de L'Herne* n°3, 1963, p. 70.

<sup>423</sup> Robert, Véronique, Destouches, Lucette, *op. cit.*, p. 107.

<sup>424</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 97.

<sup>425</sup> Villefosse, René Heron de, «Prophéties et Litanies de Céline», Paris, *Cahiers de L'Herne* n°3, 1963, p. 34.

«Les Français n'ont qu'un objet de haine, les autres Français. Celui qu'ils haïssent le plus, c'est celui qui est dans le malheur».<sup>426</sup>

Outre ses amis français, Céline fréquente également des Scandinaves: Ernst Bendz, écrivain et critique suédois qui est intervenu auprès de Raoul Nordling en faveur de Céline; le pasteur Löchen; Ole Vinding... On lui trouve une personnalité attachante. Certains jours, Céline est en forme, plein d'entrain. Il se confie à Pierre Monnier:

«Je n'ai pas beaucoup de visites... alors quand on vient me voir, je fais un peu le clown... ceux qui viennent veulent entendre du Céline ou ce qu'ils pensent être du Céline... Je ne veux pas les décevoir... c'est une question de courtoisie...».<sup>427</sup>

D'ailleurs, dans la *Trilogie* de l'exil, il répète souvent que même durant sa captivité, il s'efforçait de se montrer de bonne humeur, enjoué, optimiste...

Céline avait commencé à écrire *Féerie pour une autre fois* en 1947. On n'en entend plus parler jusqu'en 1950. C'est au mois de février de cette année qu'il annonce à Marie Canavaggia que l'œuvre est à nouveau en chantier. Il a en mémoire la mise à sac de son appartement de la rue Girardon à la Libération, et il se souvient de la perte des manuscrits qu'il y avait laissés. Se remémorant ces aléas, il devient extrêmement prudent et maniaque, et lorsqu'il envoie les premières pages de l'œuvre à sa secrétaire, il lui écrit le 4 octobre 1950:

«C'est en assez tremblant que je confie «recommandé» à la poste ces 56 (cinquante six) premières pages de *Féerie* –le reste suivra petit à petit! à la mesure des migraines, des vertiges et des forces et des événements! Voulez-vous être assez gentille pour m'accuser très vite –à la réception. Merci!

Je crois qu'il faut que vous gardiez par devers vous la première frappe (la belle), vous m'enverrez une pelure, vous placerez une autre pelure dans votre coffre- et enfin la quatrième pelure imaginez à qui la confier en lieu certain...»<sup>428</sup>

Ajoutons encore que, c'est au début de son séjour au Danemark, que Céline apprend la mort de sa mère. Son désarroi est au comble. Soulignons que ce qui prédomine chez Céline pendant ces longues années d'exil ce sont ses plaintes: les souffrances

---

<sup>426</sup> Monnier, Pierre, «Résidence surveillée», Paris, *Cahiers de L'Herne* n°3, 1963, p. 77.

<sup>427</sup> Monnier, Pierre, *op. cit.*, pp. 74-75.

endurées en raison de l'éloignement de la patrie, son délabrement physique dû à l'emprisonnement, l'acharnement de la Justice française, et encore les persécutions dont le monde entier l'accable. Selon lui, il y a une explication fondamentale à tout cela:

«On veut, on cherche désespérément à me faire payer, expier mes livres d'avant-guerre, mes succès de littérature. Il semble impossible, inimaginable à mes ennemis –tellement grand en est leur désir- que je me sois abstenu de toute collaboration».<sup>429</sup>

On veut lui faire «expier» ses succès d'écrivain et de pamphlétaire d'avant-guerre, alors qu'il n'a, selon la défense qu'il présente, ni collaboré avec les Allemands durant la guerre, ni pourchassé les Juifs.<sup>430</sup>

Il nous semble qu'il y a déjà, chez Céline, le regret de ce qu'il aurait pu être, nostalgie sur laquelle il reviendra régulièrement dans ses œuvres. À Sigmaringen, il se confie à son ami Lucien Rebatet:

«Tu te rends compte? Du pied que j'étais parti... Si j'avais pas flanché à vouloir proférer les vérités... Le blot que je me faisais... Le grand écrivain mondial de la «Gôche»... Le chantre de la peine humaine, de la connarderie absurde.... Sans avoir rien à maquiller. Tout dans le marrant, Bardamu, Guignol, Rigodon... Prix Nobel... Les pauvres plates bouses que ça serait, Aragon, Malraux, Hemingway, près de Céline... gagné d'avance... Ah! dis donc, où c'est que j'allais atterrir!... «Maî-aître»! Le Nobel!... Milliardaire... Le grand Crachat... docteur honoris causa... tu vois ça d'ici!»<sup>431</sup>

---

<sup>428</sup> Destouches, Louis-Ferdinand, «Mlle Marie, ma secrétaire», Paris, *Cahiers de L'Herne* n°3, 1963, p. 31.

<sup>429</sup> Céline, Louis-Ferdinand, «Réponse aux accusations», *op. cit.*, p. 419.

<sup>430</sup> *Id. Ibid.*, pp. 411-419.

<sup>431</sup> Rebatet, Lucien, «D'un Céline l'autre», *op. cit.*, p. 46.

### 3. Céline, le marginal.

«[...] il est évident que je suis destiné à être craché, vilipendé, sali, mortifié, fusillé si possible, jusqu'à la fin de mes jours».

(Sadoul, Robert, «Céline: Au début était émotion», Inédit, [interview réalisée en mars pour Radio Suisse-Romande *Magazine Littéraire* n° 280 septembre 1990, pp. 94-103, p. 102.)

Ayant été en avril 1951, Céline, accompagné de sa femme, retourne en France en juin de la même année. Ils sont hébergés par la mère de Lucette à Menton, pendant un mois, ensuite par la famille Marteau à Paris. En septembre, les époux se fixent à Meudon, dans un pavillon, route des Gardes. Céline y ouvre un cabinet de consultations et Lucette donne des cours de danse classique.

Si Céline, avant-guerre, mène une vie sociale assez animée où les amitiés sont assez nombreuses, il est, entre 1945 et 1951, la durée de son exil, nous le rappelons, recherché par la Justice française. Pour évoquer sa nouvelle marginalité, il utilise fréquemment des termes comme «paria», «relaps» ou «hors-la-loi», ce qui révèle sa conscience d'avoir été mis au ban de la société. Marcel Aymé précise qu'à cause de l'hostilité systématique et des calomnies qu'il avait subies «de la part d'une presse peureuse et vénale, il [Céline] avait peu d'estime pour les journalistes français. Il se faisait un jeu de les égarer dans un labyrinthe d'opinions excessives ou contradictoires, ne livrant qu'un reflet déformé et

dérisoire de lui-même. Sachant qu'il était en France le seul grand écrivain de son temps, ce lui était une jouissance de se voir traiter dans les journaux tantôt avec une condescendance amusée tantôt avec un mépris hautain. Oui, Céline s'est plu à cette opposition choquante, mais non pas si amère qu'il discernât déjà une revanche posthume et il s'est presque constamment forcé de l'entretenir».<sup>432</sup>

Une lettre –sans date– écrite depuis Quimper et dirigée à Lucien Combelle nous démontre «[qu'il] fait et [qu'il] ferait tout pour être et demeurer sinon l'homme le plus riche du moins l'homme le plus impopulaire de France [...]. Ce mépris total de l'humanité [lui] est extrêmement agréable».<sup>433</sup>

Céline atteste, avec ironie, d'une grande satisfaction d'être devenu un marginal, sa nouvelle condition le délivrant de bon nombre d'obligations sociales:

«[...] à y regarder de plus près, cette malédiction générale n'est pas sans vous apporter certains avantages... notamment à vous dispenser une fois pour toutes d'être aimable avec qui que ce soit... rien de plus émollient, avachissant, émasculant que la manie de plaire...».<sup>434</sup>

Au cours d'un autre fragment dédié au même thème, il n'a pas de problème à se qualifier, lui-même, d'«intouchable»:

«[...] le statut de paria a du bon... quand je vois de Gaulle chez Adenau... Adolf et Philippe à Montoire... Charles-Quint chez Élisabeth... que de salamalecs, poudres de riz, pour rien!... «l'intouchable» a plus à se farder, un peu plus de merde, et c'est tout, du haut en bas, tout ce qu'on lui demande!»<sup>435</sup>

Mais ses difficultés économiques l'empêchent de jouir pleinement de son état de marginal, car «on se fait très bien, de plaire à personne!... bon débarras! bon débarras! l'idéal même!... mais la boustiffe?... très joli l'isolement total, mais les moyens?...»<sup>436</sup>

Cette satisfaction, affichée par Céline, envers sa condition de «paria» s'explique en partie par son individualisme et son besoin de tranquillité. Il n'appartient à aucune

---

<sup>432</sup> Aymé, Marcel, «sur une légende», Paris, *Cahiers de L'Herne* n° 3, 1963, p. 214.

<sup>433</sup> Lettre du 23 (s.d.) Quimper, «Louis-Ferdinand Céline à Lucien Combelle», *Louis-Ferdinand Céline, Cahiers de L'Herne*, Paris, Éd. Pierre Belfond, 1968, p. 302.

<sup>434</sup> *Nord*, p. 348.

<sup>435</sup> *Ibid.*, p. 526.

<sup>436</sup> *D'un château l'autre*, p. 168.

communauté, il n'est pas «d'une Cellule, d'une Synagogue, d'une Loge, d'un Parti, d'un Bénitier, d'une Police [...] des plis de n'importe quel "Rideau de fer" [...] d'un Cirque quelconque»<sup>437</sup> et préfère, comme nous l'avons dit, naviguer à contre-courant, selon la métaphore qui lui est chère. Il n'a jamais demandé qu'une chose: «qu'on [lui] foute la paix».<sup>438</sup>

Les années d'exil l'ont rendu amer envers ses amis et ses intimes. Selon Marcel Aymé, après 1952, dans sa retraite à Meudon, «Céline était devenu un autre homme. Loin de s'être affaibli, son sens critique paraissait plus aigu, plus douloureux aussi qu'il ne l'avait été, mais dans la parole, qui restait singulièrement agile, ses amis ne retrouvaient pas l'incroyable foisonnement verbal, les joyeuses et robustes explosions d'autrefois. Attentif aux modernes processus de décervelage et de déshumanisation, il considérait avec dégoût, parfois avec sursaut de colère, l'assoupissement de ses contemporains, leur étrange indifférence à tant d'événements qui les concernaient directement».<sup>439</sup>

Céline se métamorphose en un homme brisé, éreinté, tourmenté... La fixation d'idées de persécution vont en s'amplifiant: les hommes sont méchants, le monde entier lui en veut. «La prison l'avait rendu fou. Désormais il avait la haine. Il pensait avoir payé pour les autres et il s'est senti persécuté».<sup>440</sup> Il se laisse très difficilement approcher par les journalistes, les gens de la télévision, les hommes de lettres qui désirent voir et interviewer l'écrivain Céline: «Les émissions littéraires représentaient tout ce qu'il détestait. Il trouvait tout le monde ridicule: Je te fais une fleur, tu me fais une fleur. Je te lèche, tu me lèches. Quand les journalistes ont commencé à prendre le chemin de Meudon pour visiter le monstre, il en a rajouté, il leur en donnait pour leur argent».<sup>441</sup>

Le début de *Rigodon* abonde, notamment, en échanges agressifs avec des curieux venus le déranger dans son antre de Meudon.

---

<sup>437</sup> *D'un château l'autre*, p. 30

<sup>438</sup> *Nord*, p. 404.

<sup>439</sup> Aymé, Marcel, Préface à *Louis-Ferdinand Céline* par Nicole Debrie-Panel, Emmanuel Vitte, 1961, pp.10-11 (cité par Pol Vandromme, *Céline et Cie*, Lausanne, L'âge d'Homme, 1996, p. 213).

<sup>440</sup> Robert, Véronique, Destouches, Lucette, *op. cit.*, p. 126.

<sup>441</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 126.



Les journalistes et les critiques littéraires sont ainsi considérés comme les plus dérangeants de ces visiteurs, tels «un gros costaud et un petit maigre [...] de *L'Espoir*»,<sup>442</sup> un «intervieweur»<sup>443</sup> ou ces «petits fols»<sup>444</sup> qui le questionne sur Sartre.

Frédéric Vitoux, dans *Misère et Parole*, nous révèle qu'«en janvier 1953, Marcel Aymé accompagna André Parinaud qui désirait interviewer Céline pour *La Parisienne*. Ce fut le premier des pèlerinages à Meudon, la première fois qu'un journaliste manifestait sa surprise devant le pavillon un peu délabré [...]. La silhouette de Céline méfiant s'approchant de la grille tel un vagabond dépenaillé vêtu d'une peau de bête, de chandails superposés, d'un vieux pantalon de velours côtelé [...], constatait l'effarant désordre du bureau de l'écrivain et écoutait le monologue célinien sur la médecine, le Danemark, la rareté des vrais stylistes».<sup>445</sup>

Lors de l'interview avec André Parinaud, Céline s'écrie:

«Ils me vomissent tous, hein? Pour mon attitude politique, qu'ils disent! Mais peut-être aussi, un peu, parce que je les empêche de dormir, tous ces petits jeunes gens ou ces petits vieux de l'Académie française ou postulants à l'Académie Trouduc et qui écrivent comme avant l'âge du cinéma... [...] Qui me lit aujourd'hui? Pour qui est-ce que j'écris? Bien sûr, il faut s'en foutre, mais moi je ne peux pas attendre cent ans. Il faut que je bouffe tous les jours, que je paye mon gaz... Alors j'écris, tant pis. J'écris comme un fou. Plus je m'emmerde, plus je les emmerde».<sup>446</sup>

En 1954, face au détachement du public, au silence consterné ou résolu de la presse après la sortie de *Normance*, avec, en sous-titre, la mention: *Féerie pour une autre fois II*, Robert Poulet affirme dans *Rivarol*, daté du 22 juillet: «le monstre a perdu son agilité incroyable; il ne peut plus que mordre sans cesse à la même place, avec le mâchonnement formidable et désabusé du lion malade. Pour tout avouer, il lasse, il ennuie».<sup>447</sup>

---

<sup>442</sup> Rigodon, pp. 23-25.

<sup>443</sup> Ibid, pp. 42-43.

<sup>444</sup> Ibid., pp. 135-137.

<sup>445</sup> Vitoux, Frédéric, *La vie de Céline*, op. cit., p. 536.

<sup>446</sup> Interview avec André Parinaud I, *La Parisienne*, n° 1, janvier 1953 (citée dans C.C.I., op. cit., pp. 153-154).

<sup>447</sup> Poulet, Robert, [s. t.], *Rivarol*, 22 juillet 1954, [s.p.] (cité par Frédéric Vitoux, *La vie de Céline*, op. cit., pp. 536-537).

Cette fois-ci, l'indifférence des journalistes, le manque d'interview affectèrent très profondément l'écrivain. De la sorte, en 1954, il entreprit ses *Entretiens avec le professeur Y*; extraordinaire interview imaginaire de Céline à un professeur qui personnifie le public.

Le récit, dans les *Cahiers de L'Herne*<sup>448</sup>, d'une visite de deux admirateurs sollicitant une interview, décrit l'écrivain sous un jour assez différent: certes, à leur première demande d'entretien, Céline répond «Je n'entretiens pas!», mais sa «voix est courtoise» et finalement il accepte, après un échange de lettres, de recevoir les deux jeunes gens. Cet exemple révèle certaines limites dans la réalité de l'individualisme aigri de Céline tel qu'il est dépeint dans ses romans, et l'exagération qu'il emploie à le décrire.

Céline accorde, malgré tout, certaines interviews. Des visites que lui rend Robert Poulet, en 1956, sont issues les *Entretiens familiers avec Céline*.<sup>449</sup> En 1957, il se laisse interviewer par *L'Express*,<sup>450</sup> sur l'insistance de son éditeur Gallimard, semble-t-il. En 1959, des réalisateurs de la télévision française vinrent enregistrer une interview à Meudon, mais la diffusion de cette émission fut interdite. En mars de la même année, Marc Hanrez, jeune universitaire belge qui avait été chargé du volume consacré à Céline dans la collection «La Bibliothèque idéale», que dirigeait Robert Mallet, vint interroger Céline.<sup>451</sup> En 1960 –les 20 janvier, 6 et 20 février-, Jacques Darribehaude et Jean Guénot, qui aimeraient faire un film sur Céline, ont des entretiens enregistrés au magnétophone avec celui-ci.<sup>452</sup> La liste n'est pas exhaustive, mais le nombre d'interviews accordées ne doit pas être très important.

De la sorte, nous nous apercevons que chez Céline, le vœu de solitude s'apparente également à la volonté d'écrire, mais d'une façon plus terre-à-terre puisqu'il s'agit pour lui d'avoir la «paix». Ainsi, il dresse entre sa solitude et les importuns et autres assassins, sa meute de chiens menaçants et fait de son pavillon de Meudon un cloître dédié à l'écriture – ainsi qu'aux animaux et à la danse, au travers de Lili.

---

<sup>448</sup> Guénot, Jean, «Voyage au bout de la parole», *Louis-Ferdinand Céline, Cahiers de L'Herne*, Paris, Éd. Pierre Belfond, 1968, p. 353.

<sup>449</sup> Poulet, Robert, *Entretiens familiers avec Céline*, Plon, 1958 (repris en 1971 sous le titre: *Mon ami Bardamu*).

<sup>450</sup> Céline, Louis-Ferdinand, «Interview avec Madeleine Chapsal», *L'Express*, 14 juin 1957, C.C. 2, *op. cit.*, pp. 18-36.

<sup>451</sup> «Dialogue avec Marc Hanrez», C.C.2, *op. cit.*, pp. 111-119.

<sup>452</sup> Guénot, Jean, «Voyage au bout de la parole», *op. cit.*, pp. 351-381, et «Entretiens avec Jean Guénot et Jacques Darribehaude», C.C.2, *op. cit.*, pp. 145-168.

Il a l'impression d'être hors du monde et finit par se désintéresser totalement de celui-ci pour se consacrer uniquement à ses livres, soi-disant pour gagner de quoi vivre. Il répond à deux visiteurs:

«Très ennuyeux puceaux sachez! Que si je devais répondre à toutes les conneries, les billevesées des gazettes, et les lettres, tout ce qui me reste de vie y passerait!... j'ai ma chronique à finir, et mes dettes énormes à payer!...».<sup>453</sup>

Enfin, il annonce, en comparant sa destinée à celle de Molière, qu'il va mourir par faute de ceux qui rompent sa solitude vouée au travail littéraire, importuns en tous genres et autres éditeurs:

«Encore dring!... le téléphone... cette fois-ci vraiment s'en est trop! Molière est mort d'être dérangé... Poquelin!... Poquelin! ce petit Intermède! s'il vous plaît!... et ce ballet!... Louis XIV donne un grand dîner! ce soir!... deux mille couverts! ce soir même! Molière est mort d'être dérangé... aurait répondu: qu'il aille se faire foutre!... aux galères, Poquelin!... docile, il est mort en scène, crachant ses poumons, à bout de sang et de bonne volonté... je sais ce qui m'attend, moi pas Molière, à m'exténuer pour Ben Achille».<sup>454</sup>

En dépit des idées de persécution qui le hantent de manière obsédante et de son état de santé pitoyable, Céline poursuit la rédaction de ses œuvres avec acharnement. Avec la *trilogie* de l'exil, *-D'un château l'autre* (1957), *Nord* (1960), et *Rigodon*- publié en 1967, six ans après sa mort, Céline retrouve sa maîtrise extraordinaire, sa verve étincelante présente dans *Voyage au bout de la nuit* et dans *Mort à crédit*. En 1959, paraissent également *les ballets sans musique, sans personne, sans rien*.

Ses opinions politiques, sa vision du monde, sont fixées une fois pour toutes dans les années trente. Depuis, il se répète et c'est pourquoi le mot «rabâchage» revient si souvent sous la plume des critiques, lors qu'analysant ses dernières œuvres.

Céline justifie ses prises de position d'avant-guerre. Il n'est pas foncièrement antisémite; la preuve, dit-il, c'est qu'il a eu de bons rapports avec les Israéliens. Mais il en a voulu à certains clans, de pousser les puissances occidentales à la guerre contre l'Allemagne. Véronique Robert dans *Céline Secret*, rapporte le témoignage de Lucette

---

<sup>453</sup> *Rigodon*, p. 24.

<sup>454</sup> *Rigodon*, p. 28.

Destouches qui restitue la réaction de Céline «quand il a su ce qui s'était réellement passé dans les camps de concentration.

Il a été horrifié, mais jamais il a pu dire: «je regrette». On ne lui a jamais pardonné de ne pas avoir reconnu ses torts. Il n'a jamais dit: «je me suis trompé». Il a toujours affirmé avoir écrit ses pamphlets en 1938 et 1939 dans un but spécifique, et rien de plus. Pour lui les juifs poussaient à la guerre et il voulait l'éviter. C'est tout»<sup>455</sup> «Il était sincère».<sup>456</sup>

Sa critique du monde moderne, son discours sur la petitesse de ses contemporains ressemble étrangement à celle qu'il formulait déjà dans les années 1937-1941 à l'encontre des Français, abrutis par le tabac, l'alcool, la nourriture abondante, les journaux, la télévision, les autos...<sup>457</sup> Quant à ses vues futuristes, elles sont apocalyptiques. C'est le péril jaune: les Chinois vont déferler sur le monde entier, les Blancs sont foutus, ils vont être métissés.<sup>458</sup> Cette prophétie est contenue dans les dernières lignes de *Rigodon*, que Céline écrivait de plus en plus fiévreusement dans la peur de n'en pouvoir terminer la rédaction avant sa mort:

«[...]... les Chinois, les vrais, les Chinois de choc, ceux qui viendront nous occuper bivouaquent déjà en Silésie... Breslau et les environs... mines et hauts fourneaux... il en viendra d'autres! bien d'autres d'à travers les steppes... de ces hordes!... Kirghizes, Moldo-finnois, balto-ruthènes, teutons...»<sup>459</sup>

Le lendemain du jour où il écrivait ces lignes, le 1<sup>er</sup> juillet 1961, Céline meurt brutalement d'une congestion cérébrale. On tient sa mort secrète pendant trois jours et, le 4 juillet, il est enterré au cimetière de Meudon. «À l'enterrement les journalistes n'étaient pas prévenus et ils sont arrivés après. Seuls les intimes étaient là: Marcel Aymé, Gaston Gallimard et son fils Claude, Roger Nimier et Marie Canavaggia»,<sup>460</sup> parmi lesquelles se trouvaient, bien sûr, sa femme Lucette et sa fille Colette...

---

<sup>455</sup> Robert, Véronique, Destouches, Lucette, *op. cit.*, pp. 127-128.

<sup>456</sup> *Id.*, *Ibid.*, p. 78.

<sup>457</sup> Guénot, Jean, «Voyage au bout de la parole», *op. cit.*, p. 364.

<sup>458</sup> *Id.*, *Ibid.*, pp. 366-367.

<sup>459</sup> *Rigodon*, pp. 307-308.

<sup>460</sup> Robert, Véronique, Destouches, Lucette, *op. cit.*, p. 153

#### 4. Les pleurs à l'heure du bilan

«Ce monde a acquis une épaisseur de vulgarité qui donne au mépris de l'homme spirituel la violence d'une passion. [...] Je me suis arrêté devant l'épouvantable inutilité d'expliquer quoi que ce soit à qui que ce soit.»

[«Projets de préface des fleurs», Charles Baudelaire, *Les fleurs du mal*, Paris, Librairie Générale Française, 1972, pp. 306-307.]

Céline porte un regard amer sur sa vie: selon lui, il n'a pas fait les bons choix, notamment celui d'écrire et de se faire entendre, il a dû subir les haines et les coups bas de ses contemporains.

Les regrets les plus ironiques sont ceux qui portent sur son attitude durant la guerre et plus généralement sur sa «malchance» de ne jamais se trouver dans le «bon camp», celui des vainqueurs de l'époque, les «communisses», «Mme Triolette et son gastritique Larengon» ou «l'agent Tartre»<sup>461</sup> car «tous les vaincus sont des ordures!... [il] le sai[t]... très bien...»<sup>462</sup>

---

<sup>461</sup> *D'un château l'autre*, pp. 30-31.

<sup>462</sup> *Nord*, p. 21.

D'ailleurs, avec humour, il explique que s'il s'appelait «Vlazine Progrogrof» et qu'il était «né à Tarnopol-sur-Don» il aurait «le Nobel depuis belle».<sup>463</sup> L'épisode de la guerre où le destin de Céline bascule du «mauvais côté» et qui cristallise par conséquent bon nombre des motifs de dépit de l'auteur, est celui de sa propre fuite de Sartrouville vers La Rochelle, en 1940, au moment de la débâcle, à bord de l'ambulance de son dispensaire. Un officier français lui propose de passer en Angleterre mais Céline refuse:

«[...] figurez-vous qu'à La Rochelle j'ai dû résister à l'armée française qui voulait absolument m'acheter l'ambulance! c'était pas la mienne!... moi l'honnêteté en personne, on ne peut m'acheter rien du tout! l'ambulance de mon dispensaire, Sartrouville... vous pensez!... je l'ai ramenée d'où elle venait, la damnée bouzine! Et les deux grands-mères passagères, et leurs kils de rouge, et trois nouveau-nés... en parfait état tout ce bazar! qui m'en a su le moindre gré? oh, foutre, personne! [...] j'aurais fourgué l'ambulance, le prix qu'ils m'offraient, les nouveau-nés, les infirmières et les vieillards, je serais actuel: héros de la Résistance, je vous aurais une statue comac!»<sup>464</sup>

C'est avec beaucoup d'ironie et d'humour qu'il attribue à sa conduite honnête l'une des raisons de ses malheurs d'après-guerre, ce dont personne n'est dupe. Plutôt que d'évoquer ses *pamphlets* antisémites et ses prises de position dans ce domaine, qui semblerait un meilleur sujet d'autocritique, il en regrette simplement les effets, tel qu'il le fait vis-à-vis de sa fuite en Allemagne:

«[...] fallait pas quitter Paris! qu'est-ce que vous faisiez à Berlin?...» très exact!... rien à y foutre! surtout moi, depuis septembre 14, je suis renseigné! pas dans les livres, par l'expérience... les meilleurs leçons aux plus chères écoles, servent à rien, la preuve!... tout de suite en voyant Zornhof, de loin, je me suis dit, ça y est! t'as été à l'Est, t'as gagné!... plus blaveux grotesque imbécile que les quarante millions de Français! qui eux au moins savent se retourner! [...] «Ferdine, payant con pour tout le monde, t'as pas fini!... tu peux t'amuser du reste!... tourner les pages!... et bien des pages! t'auras jamais autre chose à voir!... lucide, pas lucide, régale!»<sup>465</sup>

Sur cette dernière affirmation, «Ferdine, payant con pour tout le monde», Céline n'a peut-être pas tout à fait tort. En tout cas, il estime, ou feint d'estimer, qu'il aurait dû se

---

<sup>463</sup> *D'un château l'autre*, p. 80.

<sup>464</sup> *Nord*, pp. 22-23.

<sup>465</sup> *Ibid.*, p. 167.

conduire comme beaucoup d'autres, notamment dans ses écrits, et l'on assiste à l'étrange spectacle d'un homme, d'un aristocrate du langage, qui n'a vécu que pour faire entendre sa voix et qui regrette qu'on ne lui ait pas appris à se taire:

«[...] ce qu'on aurait dû me dire au berceau: «môme, tu es de la race des larbins, tiens-toi modeste et très rampant, surtout ne va jamais t'occuper de ce qui se passe à la table des maîtres!» je me serais bien planqué en 14, j'aurais pas ouvert mon clapet... que pour des oui! oui! oui!...

En 40, je me serais sauvé avec les autres, et «rengagé» dans les «héros»... Une fois la culbute réussite et les historiens bien en place... j'oubliais pas tous les quinze jours d'envoyer mon très bel article... [...] Je serais foutu le camp avec tout le monde, les autres gens de maison, et j'aurais gueulé avec eux, vingt an plus tard, que tout s'était passé admirable!... de plein droit alors, un ministère, le Nobel et l'Académie...»<sup>466</sup>

Nul doute que Céline n'imagine pas sincèrement qu'il eût pu recevoir le prix Nobel ou être élu à l'Académie française, cependant, c'est dans ce domaine littéraire que sa déception est plus sincère. À cause de son attitude au cours de la guerre, il a ébranlé et ruiné tout le succès obtenu avec son *Voyage au bout de la nuit*, en particulier auprès du public communiste. C'est une époque sur laquelle il ironise et ose accumuler les exagérations, bien sûr, mais une époque envers laquelle il éprouve aussi une certaine nostalgie:

«Quand je pense le «chapiteau» que j'avais! qu'Altman [...] se rendait malade à bout de transes, l'enthousiasme, l'état où le mettait le «Voyage»!... pas «in petto»! non! du tout! dans le «Monde» de Barbusse!... [...] l'U.R.S.S. m'ouvrait les bras! J'ai de quoi me la mordre!... ce qui est fait est fait, bien sûr!... l'Histoire repasse pas les plats!...»<sup>467</sup>

En 1960, malgré un net regain d'intérêt du public pour Céline, il se plaint de la mauvaise vente de ses livres, d'une sorte de censure morale –réelle- qui pèse sur son œuvre, en bref, d'être un auteur maudit. Il manifeste une certaine tristesse de voir ses projets cinématographiques ou chorégraphiques ne pas aboutir, tout comme il avance le regret humoristique de ne pas figurer dans *l'Encyclopédie*. Après avoir constaté et déploré les succès commerciaux de bon nombre d'écrivains mineurs, Céline se lance dans une

---

<sup>466</sup> Nord, pp. 315-316.

<sup>467</sup> D'un château l'autre, pp. 30-31.

longue suite de plaintes, plus ou moins sincères, de plus ou moins mauvaise foi, à propos de ses déboires littéraires:

«[...] alors qu'est-ce que je peux bien foutre moi et ma cabale! La Revue Compacte d'Emmerderie»...<sup>468</sup>

«Pourtant l'«Argus» de la Maison, refuse de me publier une ligne, même gratuite... vous dire où je me trouve!... la pourriture que je représente comme l'ont si splendidement conté, démontré, les plus grands écrivains de l'époque, droite, gauche, centre, flambeaux de l'universelle conscience [...] pareil pour l'Encyclopédie, pourtant chez Achille!... «Jamais! jamais!... peut-être.... Peut-être?... quand il sera mort!»<sup>469</sup>

Quoi que Céline écrive, ses reniements littéraires semblent faux: comme nous l'avons vu et comme les entre lignes de quelques uns de ses entretiens durant les années cinquante, nous le dévoilent. Céline manifeste souvent le regret de s'être mêlé de politique mais jamais il ne condamne sincèrement un livre qu'il ait écrit, même lorsqu'il s'agit de ses *pamphlets*.

Les rancoeurs de Céline sont générales et nombreuses, dans la mesure où il a mené une existence mouvementée. Nous n'en retiendrons que deux expressions caractéristiques, parmi des dizaines, l'une envers tous ceux qui lui ont causé du tort et l'autre envers ses ennemis de 1945: les épurateurs et les écrivains jaloux.

La première ouvre *Nord* et montre la lassitude de Céline face aux hommes tout en rappelant que ce livre, «ses rancoeurs», est aussi et avant tout un manifeste contre ses adversaires:

«[...] seulement horrible ce sentiment d'avoir tant perdu tout son temps et quelles myriottes d'efforts pour cette hideuse satanée horde d'alcooleux enfiâtés laquais... misère, Madame!... vendez vos rancoeurs, taisez-vous!...»<sup>470</sup>

La seconde est semblablement le meilleur résumé de toutes ses doléances:

«[...] je peux plus compter sur personne ni sur rien... couché, je penserais à l'imbécile façon que partout j'ai été victime... que je me suis croisé pour des prunes!... zut!... que

---

<sup>468</sup> Il fait, ici, bien évidemment, référence, à *La N.R.F.* de Jean Paulhan.

<sup>469</sup> *Nord*, pp. 321-322.

<sup>470</sup> *Ibid.*, p. 9.



d'autres m'ont tout carambouillé!... y compris mes manuscrits!... [...] toutes les injustices, je peux dire... rien n'a manqué!... tôle, maladies, blessures, scorbut...  
[...] dans mon lit je pourrais penser quels dons j'avais, que j'ai gaspillés! aux cochons!...  
quelles cordes à mon arc!... je pouvais pas tenir!... si artiste, vous faites trop de jaloux!...  
s'ils vous assassinent, c'est normal! [...] vos voleurs vous oublient jamais!... vos copieurs  
no plus!... pensez!... la vie, qu'ils vous doivent!... Encore mes rancœurs!...»<sup>471</sup>

Parce que sa rédaction se situe à la fin de sa vie, la *trilogie* est pour Céline l'occasion d'établir une biographie, de dresser, avec une certaine fierté, le bilan définitif de son destin «historique», qu'il place bien au-dessus de celui de ses adversaires et de l'opinion publique, envers lesquels il a tant de griefs:

«[...] si vous avez pris un parti, périlleux certes, mais bien dans le raide fil de l'Histoire, vous serez évidemment gâté... le fil de l'Histoire? Vous voici en équilibre, dans l'obscurité tout autour... vous êtes engagé... si le fil pète! Si on vous retrouve au fond, en bouillie... si les spectateurs, furieux, ivres, viennent tripatouiller vos entrailles, s'en font des boulettes de vengeance enfouissent en petits Katyn particuliers, vous aurez pas à vous plaindre! Vous vous êtes engagés, voilà!...»<sup>472</sup>

Enfin, il rédige, dans *Rigodon*, son dernier roman, qui représente quasi littéralement, une succincte notice biographique, où il envisage, avec humour, sa célébrité posthume:

«[...] engagé volontaire, mutilé, médaillé et tout... en plus, vous permettez, j'ajoute, écrivain styliste du tonnerre, preuve comme je suis absolument de la «Pléiade» tels La Fontaine, Clément Marot, du Bellay et Rabelais donc! et Ronsard!... vous dire si je suis un peu tranquille, que dans deux, trois siècles j'en aiderai à passer le bachot...»<sup>473</sup>

Le bilan de sa vie, à la lumière de tout ce que nous avons examiné, est donc, en apparence, plein de regrets, et l'on pourrait presque se prêter au jeu et croire ce qu'il écrit dans *Nord*:

«[...] je vois à présent, c'était à refaire, je recommencerais pas, tout ce mal!»<sup>474</sup>

<sup>471</sup> *D'un château l'autre*, pp. 430-431.

<sup>472</sup> *Nord*, pp. 349-350.

<sup>473</sup> *Rigodon*, p. 292.

<sup>474</sup> *Nord*, p. 338.

Mais peut-on croire que Céline rejette la matière, même douloureuse, de ses «romans autobiographiques»?

Nous avons examiné les angoisses, les épreuves et les souffrances subies par Céline. Elles lui rappellent constamment l'imminence d'une vérité suprême, la mort, qui vient clore, et peut-être soulager, une existence exténuante. Dresser un bilan de sa vie, en rappelant tous les regrets et les rancœurs rencontrés, constater l'évolution de la maladie ou le vieillissement du corps et de l'âme, comme le fait si souvent Céline, c'est annoncer cette venue irrémédiable de la mort, l'un des thèmes centraux de la création célinienne.

Après avoir vu tomber autour de lui les hommes, et constatant son propre déclin physique, Céline sait qu'il a, en face de lui, sa propre mort, après lui avoir tant de fois échappé, durant la Première Guerre, puis rue Girardon, en Allemagne et au Danemark. En tant que médecin, il a cependant le pouvoir de lutter, tout du moins, en tant qu'écrivain.

Mais son habileté, sa chance et sa puissance littéraire, alors qu'il vieillit, ne peuvent guère plus s'opposer à sa fin: la mort de Céline se fait de plus en plus proche, au fur et à mesure que tournent les pages de ses derniers romans – Céline meurt le lendemain de l'achèvement de *Rigodon*. Les signes du destin ne le trompent pas, telle cette gitane de Zornhof qui prévoit sa mort lorsqu'elle lui dit qu'il «[sent] les Parques...».<sup>475</sup>

Céline sent la mort approcher. À propos de *Rigodon*, il écrit dans une syntaxe «étrange»: «[...] c'est l'instinct que je ne sais si je finirai ce livre [...]»,<sup>476</sup> et il compare sa vision de la gloire posthume avec celle de ses rivaux:

«[...] pour ce qui me concerne, je réfléchis, aseptisé par dix mille haines, tranquille que je ne gênerai personne, encore longtemps après décès, ma mise très humble aux astibloches, mes vrais seuls sérieux amateurs...»<sup>477</sup>

À Albert Zbinden, qui lui demande s'il est résigné à l'idée de mourir, Céline répond: «Oh, tranquillement! Oh, le plus paisiblement du monde!»<sup>478</sup> Peu avant, au cours du même entretien, Céline envisage assez calmement l'idée du suicide, suite à une question sur un passage *D'un château l'autre* où, tout d'abord, il compare les avantages et les

---

<sup>475</sup> *Rigodon*, p. 282.

<sup>476</sup> *Ibid.*

<sup>477</sup> *Ibid.*, p. 242.

<sup>478</sup> «Entretien avec Albert Zbinden», *Romans II, op. cit.*, p. 944.

inconvenients du suicide au gaz et au fusil, puis évoque son propre suicide dans les moindres détails:

«[...] j'irai moi, me finir dans le jardin... plutôt dans la cave?... la cave aussi est bien propice... la chatte va y faire ses petits... régulièrement... Lili l'aide, la masse... moi, personne m'aidera... Lili aura pas d'ennuis... tout se sera passé régulièrement... le Parquet viendra constater... cause du suicide?... neurasthénie... je laisserai une lettre au procureur et une petite somme à Lili... demi-tour par principe!...»<sup>479</sup>

Finalement, il renoncera à se donner la mort, à cause de Lili et aussi, quelque peu, pour ne pas accorder une trop grande joie à ses adversaires.

---

<sup>479</sup> *D'un château l'autre*, pp. 47-48.



## **Conclusion**



**«Céline a connu toute sa vie le déchirement et la rage  
de celui dont le cœur est trop plein pour un tête trop  
lucide.»**

[Monnier, Pierre, «Résidence surveillé», Paris, *Cahiers de  
L'Herne* n°3, 1963, p. 80.]





Tout au long de notre travail, nous nous sommes efforcés de mettre en évidence certaines similitudes entre les *pamphlets* antisémites de Louis-Ferdinand Céline et sa *trilogie* allemande tentant simultanément de comprendre comment il se situe par rapport aux tendances politiques de son temps. L'écrivain est antisémite de puis le début, puisqu'il a grandi dans une époque où l'antisémitisme se lisait et s'écrivait librement. Céline est antisémite et son propos s'inscrit dans une histoire de l'antisémitisme français, commencée dès l'affaire Dreyfus. Plus que le «bouc»,<sup>480</sup> il est, par son écriture et son style, le témoin d'une époque que le moralisme de l'après-guerre a nettoyée, par le biais d'un refoulement que l'horreur des camps de concentration a, sans doute, provoqué.

Notre propos a donc consisté à énoncer et affirmer l'antisémitisme de Céline, qu'il est vain de nier ou de vouloir laisser de côté.

Par ailleurs, nous avons tenté d'établir que les organisations sociales que représentent les Châteaux rencontrés dans la *trilogie* de Céline traduisent la vision prophétique d'un monde gouverné par un pouvoir absurde et fantastique, qui oppresse l'individu et sert les intérêts d'une caste privilégiée.

En raison de cette conscience des inégalités sociales et de la profonde injustice du monde, Céline a tenté de se replier sur sa communauté d'origine sur un plan politique, mais sans succès:

---

<sup>480</sup> Expression empruntée à Philippe Alméras citée dans *Je suis le bouc, Céline et l'antisémitisme, op. cit.*, p. 7.

il revendique de prétendues ascendances «celtes» dans un discours d'extrême-droite, caractérisé par le racisme et l'antisémitisme.

En analysant la représentation que l'écrivain se fait de l'humanité, nous avons, ensuite, pu appréhender le sentiment d'insécurité qu'il éprouve parmi les hommes. Cette insécurité se traduit notamment par une certaine paranoïa sournoise et envahissante. De la réflexion sur lui-même, qu'il mène sous les formes plus ou moins autobiographiques, Céline conclut sa profonde différence par rapport aux autres hommes, il se considère un exilé sur terre. Le traitement autobiographique produit, chez lui, de nombreuses déformations. Ainsi Céline donne-t-il, de son caractère, une image négative. Il se crée un personnage de narrateur dont la misanthropie –qui s'oppose à l'humanisme que l'on devine chez lui- le rend plus apte à affronter le monde qui est décrit dans *D'un château l'autre*, *Nord* et *Rigodon*. Par ailleurs, nous avons constaté que Céline a le sentiment d'avoir brûlé ses forces dans ce long combat contre le monde et que la connaissance qu'il a de la souffrance physique et morale est très vive, mais qu'elle nourrit ses œuvres. Face à cette situation désespérée, il choisit un repli solitaire sur lui-même et sur son art: «sa petite musique». Mais pour qui fait œuvre de relever l'émotion, [d'ancrer] tout son art de la survie au service du verbe qui le décrit, il est une insistance terrible qui ne se masque pas. Pour celui-là, «la mort veille et sanctionne [...]. D'où l'exigence de contrôle qui enseigne de force la virtuosité».<sup>481</sup> La seule manière de finir, pour lui, ne réside que dans la littérature.<sup>482</sup>

La littérature –l'unique remède qui ne peut cependant guérir- lui permet de dire l'horreur du monde, de crier ses souffrances et de nier cette réalité ou du moins de la fuir, notamment par l'utilisation de l'humour, mais aussi d'une certaine poésie chez Céline, et surtout, au moyen du rêve ou du délire. Ce territoire second, immense mais lui-même menacé»<sup>483</sup>:

«[...] A nous donc les symboles et les rêves! Tous les transferts que la loi n'atteint pas, n'atteint pas encore! Car enfin c'est dans les symboles et les rêves que nous passons les neuf dixièmes de notre vie, puisque les neuf dixièmes de l'existence, c'est-à-dire du plaisir vivant, nous sont inconnus ou interdits. Ils seront bien traqués aussi, les rêves, un

---

<sup>481</sup> Serres, Michel, *op. cit.*, p. 174.

<sup>482</sup> «Je ne vois personne. Je ne lis rien. Je ne sais pas. Je ne dis rien non plus. Ma vie est finie, Lucie, je ne débute pas, je termine dans la littérature, c'est bien différent», *C.C. 2, op. cit.*, p. 146.

<sup>483</sup> Dubois, Jacques, *Les romanciers du réel de Balzac à Simenon*, Paris, Éditions du Seuil, 2002, p. 301.

jour ou l'autre. C'est une dictature qui nous est due. [...] jamais la littérature ne fut si facile à concevoir qu'à présent, mais aussi plus difficile à supporter»<sup>484</sup>

La réflexion que nous avons présentée, tout au long de cette étude, nous permet d'affirmer, à présent, que dans *D'un château l'autre*, *Nord* et *Rigodon*, le rêve est, pour ainsi dire, absent. Par ailleurs, il est essentiel de réitérer le fait que Céline se définit en lutte contre la vie, qui sous le jour de la modernité, ne cesse d'imposer à l'homme ses violences et ses désastres.

Dans cette *trilogie*, nous découvrons un Céline qui fait l'expérience de la fuite, de l'abîme de la guerre et de l'exil. Ainsi, dans «d'un château l'autre», l'écrivain cherche une issue à l'Allemagne en feu, vers le «Nord», cette direction quasi mythique chez lui, au travers de l'apocalypse, du délire de la guerre, de l'éternel «rigodon» de la folie humaine; tout en descendant peu à peu au bas de l'échelle sociale du village, il cherche à entrer dans le Château, c'est-à-dire à sortir du cauchemar dans lequel il se débat, pour atteindre une réalité. «Céline met en œuvre la conflagration, la débâcle et la signe. Ce qui serait, chez tout autre, décombres, s'offre, sortant de sa main, incontestable approximation. L'ébauche et le gâchis qui détruiraient n'importe quelle réputation [chez Céline] s'affirment accomplissement. De ce qu'il maîtrise et domine, il sait être la proie. Il feint de ne connaître pas les lois par lesquelles il gouverne. [...] Il croit et s'accroît dans sa superstition; se tient dans l'instabilité»<sup>485</sup>

La *trilogie* permet à l'auteur de répondre publiquement aux accusations qui lui ont été portées en France à la Libération, mais elle lui concède, comme nous l'avons démontré auparavant, l'occasion d'établir une biographie, de brosser, avec une certaine fierté, le bilan de sa vie.

Les *pamphlets* et la *trilogie* ébauchent, au fil des pages, un portrait insolite et inattendu de Céline: celle d'un *Juif* errant, persécuté et partout rejeté, dont le destin semble souvent s'apparenter à celui du peuple Juif, sans toutefois oublier que, sur un mode humoristique, l'écrivain professe de nouvelles thèses racistes.

Il est vrai que Céline aurait pu continuer à écrire des romans, mais il a choisi d'entreprendre la rédaction de ses trois *pamphlets*, où se manifeste son antisémitisme, dans le besoin de faire entendre son cri de révolte. La désillusion ressentie par le capitalisme de

---

<sup>484</sup> Céline, Louis-Ferdinand, «Hommage à Zola», *op. cit.*, pp. 169-170.

<sup>485</sup> Robert, Marteau, *Fragments de la France*, Seyssel, Champ Vallon, 1990, p. 190.

l'Occident à conduit l'écrivain à entreprendre, en 1936, un voyage en URSS, pour y chercher quelques éclaircissements sur la *Condition Humaine*. Céline voyait le communisme avec des yeux avides de tout connaître: le spectacle qu'il découvre l'enflamme. Communisme ou capitalisme, pile ou face d'une même décadence - «[...] aucun régime ne résisterait à deux mois de vérité».<sup>486</sup> À son retour, il publie son premier *pamphlet Mea Culpa* dans lequel éclatent sa colère et sa nausée:

«La politique a pourri l'homme encore plus profondément depuis les trois derniers siècles que pendant toute la préhistoire»<sup>487</sup>

Le progrès est un mythe, la machine abrutit l'homme. «La prétention au bonheur: voilà l'énorme imposture! C'est elle qui complique toute la vie! Qui rend les gens si venimeux, crapules imbuables. Y a pas de bonheur dans l'existence, y a que des malheurs plus ou moins grands, plus ou moins tardifs, éclatants, secrets, différés, sournois...».<sup>488</sup> La critique qu'il a jusqu'ici faite, du monde moderne, paraît absolue et sa conception de l'humanité révélée pessimiste. Une seule phrase, dans *Mea Culpa*, à peine offensive, peut sembler annoncer un antisémitisme latent:

«Se faire voir aux côtés du peuple, par les temps qui courent, c'est prendre une «assurance nougat». Pourvu qu'on se sente un peu juif, ça devient une assurance vie».<sup>489</sup>

Ayant pleine conscience du combat à mener et des risques dramatiques qui peuvent alors s'entrevoir -«tu veux faire ton petit Barrès? Ton Bolivar? Ta Jeanne D'arc? Annunzio? Les juifs c'est mariole, mon pote, tu seras détruit calamiteux ver de vase Ferdinand!... avant que t'ayes dit ouf!... ils te feront repasser... pas eux-mêmes!... mais par tes propres frères de races...»-<sup>490</sup> Céline ose les premières manifestations d'antisémitisme, lors de la parution de *Bagatelles pour un massacre* en 1937.

---

<sup>486</sup> «Hommage à Zola», *op. cit.*, p. 79.

<sup>487</sup> *Mea Culpa*, *op. cit.*, p. 16.

<sup>488</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>489</sup> *Ibid.*, p. 10

<sup>490</sup> *B. M.*, p. 40

Léon Daudet, Robert Brasillach, Lucien Rebatet sont les seuls à accueillir l'ouvrage «avec une joie et une admiration sans limite».<sup>491</sup>

Auparavant, Céline s'était engagé contre les lois, la société, le conformisme, le système: désormais, c'est le Juif qui devient la cible. Il voile les autres passions, mais ne les fait pas disparaître. Le Juif n'est critiqué qu'à travers une vision générale, celle de la décadence. Robert Brasillach en fait d'ailleurs l'analyse dans *Les quatre jeudis*: «Ce sont quatre cents pages d'invectives, quatre cents pages grand format d'injures, une véritable tombereau, que dis-je, un raz-de-marée d'ordures contre les nouveaux ennemis que le pamphlétaire s'est découvert [...] Les Juifs, les juifs partout, dans une obsession monotone, gigantesque dont le moins prévenu finit peut-être saisi».<sup>492</sup>

Ce *pamphlet* en restera, comme nous l'avons déjà démontré, aux conceptions antisémites.

Notre étude a dévoilé un Céline attaqué de toutes parts. Un an plus tard, il répondra aux agressions de façon brutale. *L'école des cadavres* en est l'aboutissement mettant en lumière des éléments de racisme dans son aspect le plus négatif: épuration, défense contre les autres races, imminence de la guerre. Céline, dans une attitude pacifiste, déclare que ce n'est autre que la menace de la guerre proche qui le pousse à l'engagement:

«A l'heure où nous sommes, dans les circonstances si tragiques, l'indifférence n'est plus de mise. Il faut choisir, il faut opter pour un genre de perversion...»<sup>493</sup>

Le prophète adopte un ton plus agressif. Les juifs, accusés d'encourager les Européens à s'entre-tuer, sont rendus responsables du conflit à venir. Dès les premières pages, Céline se découvre:

«Allons tout de suite au fond des choses. Les Démocraties veulent la guerre. Les Démocraties auront la guerre finalement.»<sup>494</sup>

---

<sup>491</sup> Rebatet, Lucien, *Les Décombres*, op. cit., p. 72.

<sup>492</sup> Brasillach, Robert, *Les quatre Jeudis*, Paris, Éditions Balzac, 1944, p. 92.

<sup>493</sup> E. C., p. 151.

<sup>494</sup> *Ibid.*, p. 25

Tous les prétextes seront bons pour envoyer les masses aryennes aux gigantesques massacres. «Tout les déclics de la guerre et de la paix sont à Londres»<sup>495</sup> où quelques Juifs décident du sort de l'Europe.

Les Américains sont accusés d'être les complices des Juifs, par leur propagande antifasciste. La seule solution qui se présente donc à Céline, solution présentée et développée dans un chapitre précédent, semble être une alliance franco-allemande, «une vraie alliance, solide, colossale, à chaux et à sable! À la vie! À la mort»<sup>496</sup>

Une telle réconciliation mettrait un terme à la prépondérance anglo-saxonne. Cette prophétie éclipse, à la fin du livre, la passion antisémitique. Céline ne semble plus écrire pour qu'on l'écoute. Il est dépassé par cette vision qui l'obsède.

Comme nous l'avons déjà précisé auparavant, *L'école des cadavres* est retirée de la vente en mai 1939 par commun accord entre Céline et Denoël, son éditeur. Plus tard, l'écrit est condamné pour diffamation. C'est la guerre. «On n'aimait plus Céline. Son malheur si grand outrageait la logique du monde»<sup>497</sup> comme l'explique Dominique De Roux dans *La mort de Céline*.

Nonobstant ce jugement porté sur lui, son troisième *pamphlet*, *Les beaux draps* paraît en 1941: c'est le dernier volet du triptyque pamphlétaire, le plus court aussi. L'antisémitisme a presque disparu, remplacé par une rénovation nationale qui exalte les qualités de la race dans leur pureté originelle. Céline y parle des événements qu'il avait prévus: la guerre, les massacres, tantôt avec hargne, tantôt tragiquement. L'écrivain ressent parfaitement l'humiliation de la défaite. Il claironne parfois sur l'air de «je vous l'avais bien dit». Mais l'essentiel du livre est, en effet, l'espoir de Céline en une possible rénovation nationale. La critique des Juifs est ici accessoire. Il manifeste, pour la première fois, une certaine confiance en un redressement national dont le racisme serait l'un des moyens. Dans son choix d'une politique raciste, Céline va donc plus loin que la plupart des écrivains antisémites de l'époque. On pense en particulier à Drieu La Rochelle qui, dans des articles publiés en 1938 dans *L'Émancipation nationale*, proposait deux solutions à la question juive: le sionisme ou l'assimilation. Des proclamations telles que: «Vive la Religion qui nous fera nous reconnaître, nous retrouver entre Aryens, nous entendre au lieu

---

<sup>495</sup> E. C., p. 59.

<sup>496</sup> *Ibid.*, p. 211.

<sup>497</sup> De Roux, Dominique, *La mort de L. F. Céline*, Paris, Éditions Cristian Bourgeois, 1966, p. 112.

de nous massacrer, mutuellement, rituellement, indéfiniment»,<sup>498</sup> montrent que Céline a dépassé l'antisémitisme pour aller vers un racisme au sens large. Dangereux engagement, à cause des rapprochements qu'on ne peut marquer de faire avec les thèses nationales-socialistes. Mais on ne saurait trop insister sur le fait que Céline ne traitera pas de l'application de sa politique raciste, qu'il n'ira jamais jusqu'à évoquer de véritables mesures d'épuration. On ne manquera certes pas de lui reprocher éternellement d'avoir écrit *Les beaux draps*: «Bouffer du Juif ça suffit pas [...] si on saisit pas leurs ficelles, qu'on les étrangle pas avec»<sup>499</sup> -mais ne serait-ce pas aller trop loin que déduire de cette phrase isolée que Céline voulut le massacre des Juifs? Dans sa réflexion sur les idées politiques de Céline, Jacqueline Morand écrit: «comment imaginer que le médecin des pauvres, qui ne pouvait supporter la douleur des autres, l'ennemi des violences à la sensibilité infiniment délicate ait pu imaginer la moindre persécution raciale? Les cadavres de Céline sont ceux de jeunes européens jonchant les champs de batailles, ses hallucinations les plus brutales ne purent lui représenter ceux des fours crématoires. Mais le péché par omission est souvent le péché capital et jamais sans doute aucun péché d'inconscience, commis par beaucoup de bien-pensant de l'époque, n'aura pesé plus lourd aux yeux de l'histoire».<sup>500</sup>

Rejeté par la gauche, tenu en défiance par la droite, Céline vit s'établir contre lui la longue conspiration du silence. Une fois seulement, Céline daigne sortir de son isolement. Pour le premier numéro de *Germinal*, obscur hebdomadaire de la pensée socialiste, qui cessera de paraître trois mois plus tard, il accorde à Claude Jamet une interview dont il autorise la publication. Sous le titre «l'égalitarisme ou la mort», Céline reprend les thèmes des *Beaux draps*, il parle longuement des prolétaires et des bourgeois, de la révolution socialiste à entreprendre immédiatement.

A propos de l'antisémitisme et du racisme, il prononce ces quelques phrases très révélatrices:

«Bouffer du Juif ou du Maçon, ça n'est pas tout; c'est négatif. Dérisoire, si on s'en tenait là. —Ça ne soulève aucun enthousiasme. Ça n'est que l'anti, de l'abstrait, bagatelles! Ça ne tient pas au corps de la masse. Vous aurez beau retourner votre disque, le ralentir,

---

<sup>498</sup> E. C., p. 166.

<sup>499</sup> B. D., p. 115.

<sup>500</sup> Morand, Jacqueline, *op. cit.*, p. 76.

l'accélérer, ou bien le faire marcher à l'envers. C'est changer le disque qu'il faut. Froidement! Race? Famille? Patrie? Sacrifiesse? C'est l'idéal, tout ça plus tard».<sup>501</sup>

À la Libération, malgré les témoignages de sympathie de quelques amis, Céline subit un torrent d'injures et de haines. Albert Camus pourrait être suspecté de trahison envers la gauche lorsqu'il écrit, au moment du procès «la justice politique me répugne. C'est pourquoi je suis d'avis d'arrêter ce procès et de laisser Céline tranquille. Mais vous ne m'en voudrez pas d'ajouter que l'antisémitisme, et particulièrement l'antisémitisme des années 40, me répugne au moins autant. C'est pourquoi, je suis d'avis, lorsque Céline aura obtenu ce qu'il veut, qu'on le laisse tranquille avec son cas».<sup>502</sup>

Il nous apparaît comme certain, au terme de ce travail, que Céline a voulu tenir des paris avec ses *pamphlets*, dans la mesure où il s'agissait, à chaque fois de prophéties ou de visions cauchemardesques. Cependant, notons aussi que, pour Céline, écrire un livre «était une œuvre, de peine et de patience».<sup>503</sup> S'il a rédigé des ouvrages comme *Bagatelles*, *L'école des cadavres*, en quelques mois, c'est parce qu'il en ressentait profondément, en lui, l'urgence. Face à l'évènement qui pesait de tout poids de sa réalité, il fallait, prophète, qu'il adressa au monde son message.

Nous soulignons un dernier point qui nous paraît absolument dramatique: après les tensions de l'épuration, on passera sous silence ses fureurs antisémitiques, on cachera au public cet aspect jugé déshonorant de son œuvre. Par ce procédé, les lecteurs successifs pourront lire Céline en toute tranquillité. Il ne subsistera que ses romans. «Tout le reste doit être jeté à la poubelle».<sup>504</sup> Ainsi ce protège le conformisme des sociétés...

«Le fait que Louis-Ferdinand Céline ait choisi de prendre dans trois écrits des positions publiques antisémites, le retentissement qu'eurent ses ouvrages le situent d'office parmi les antisémites dont il doit endosser toutes les responsabilités».<sup>505</sup>

<sup>501</sup> «Interview à Claude Jamet», *Germinal*, 28 avril 1944, n° 1, C.C.7, *op. cit.*, pp. 203-212.

<sup>502</sup> «Que pensez-vous du procès Céline?», *Le Libéraire*, 27 janvier 1950, C.C.7, *op. cit.*, p. 352.

<sup>503</sup> Vandromme, Paul, *Louis-Ferdinand Céline*, Paris, Éditions Universitaires, 1963, p. 21.

<sup>504</sup> Rabi, «Un ennemi de l'homme», Paris, *Cahiers de L'Herne* n°3, 1963, p. 267.

<sup>505</sup> Morand, Jacqueline, *op. cit.*, p. 47.



Céline épouse ainsi l'antisémitisme de son temps, ni meilleur ni pire que beaucoup de ses contemporains, mais assurément plus bruyant. Et l'homme -et l'écrivain- ainsi écartelé, participera du génie et de l'horreur du XX<sup>ème</sup> siècle. «Céline a connu toute sa vie le déchirement et la rage de celui dont le cœur est trop plein pour une tête trop lucide».<sup>506</sup>

---

<sup>506</sup> Monnier, Pierre, «Résidence surveillée», *op. cit.*, p. 80.



## **Bibliographie**



## I. Œuvres de Céline

### 1. Corpus de la thèse

#### Éditions de référence

#### Pamphlets

*Bagatelles pour un massacre*, Paris, Éditions Denoël, 1937.

*L'école des cadavres*, Paris, Éditions Denoël, 1938, (Réed. 1942)

*Les beaux draps*, Paris, Nouvelle Éditions Françaises, 1941.

#### Romans

*D'un château l'autre*, Paris, coll. «Folio», Gallimard, 1999.

*Nord*, Paris, coll. «Folio», Gallimard, 1999.

*Rigodon*, Paris, coll. «Folio», Gallimard, 1999.

#### Autre édition

Romans II, *D'un château l'autre*, *Nord*, *Rigodon*, (édition présentée, établie et annotée par Henri Godard), Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1996.

### 2. Autres œuvres citées

*Mea culpa*, Paris, Éditions Denoël, 1936.

*L'Église*, Paris, Gallimard, 1952, rééd., 1990.

Romans IV: *Féerie pour une autre fois I et II*, *Entretiens avec le professeur Y*, (édition présentée, établie et annotée par Henri Godard), Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1996.

*Carnet du cuirassier Destouches*, à la suite de *Casse-pipe*, Paris, coll. «Folio», Gallimard, 1998.

*Mort à crédit*, Paris, coll. «Folio», Gallimard, 1999.

*Voyage au bout de la nuit*, Paris, coll. «Folio», Gallimard, 1999.

### 3. Correspondances

*Cahiers Céline 5*, «Lettres à des amis» (textes réunis et présentés par Colin W. Nettelbeck), Paris, Gallimard, 2001.

**Hindus, Milton, L. F.** *Céline tel que je l'ai vu* (trad. de l'anglais par André Belamisch), (avec une nouvelle préface), *Cahiers de L'Herne*, n° 3, 1999.

*Lettres à la N.R.F.*, 1931-1961, (édition établie, présentée et annotée par P. Fouché, préface de P. Sollers), Paris, Gallimard, 1991.

Lettre n° 10, début 1934, «Louis-Ferdinand Céline à Elie Faure», *Louis-Ferdinand Céline, Cahiers de L'Herne*, Paris, Éd. Pierre Belfond, 1968.

Lettre n° 11, début 1934, «Louis-Ferdinand Céline à Elie Faure», *Louis-Ferdinand Céline, Cahiers de L'Herne*, Paris, Éd. Pierre Belfond, 1968.

Lettre n° 13, début 1934, «Louis-Ferdinand Céline à Elie Faure», *Louis-Ferdinand Céline, Cahiers de L'Herne*, Paris, Éd. Pierre Belfond, 1968.

*Lettres de prison à Lucette Destouches et à Maître Mikkelsen* (édition établie, présentée et annotée par François Gibault), Paris, Gallimard, 1998.

### 4. Interviews et lettres publiques

*Cahiers Céline 1, Céline et l'actualité littéraire, 1932-1957*, (textes réunis et présentés par Jean-Pierre Dauphin et Henri Godard), Paris, Gallimard, 1976.

*Cahiers Céline 2, Céline et l'actualité littéraire, 1957-1961*, (textes réunis et présentés par Jean-Pierre Dauphin et Henri Godard), Paris, Gallimard, 1976.

*Entretiens avec le professeur Y*, Paris, Gallimard, t. IV, 1993.

**Poulet, Robert**, *Entretiens familiaux avec Louis-Ferdinand Céline*, Paris, Plon, 1958, (repris en 1971 sous le titre: *Mon ami Bardamu*).

*Cahiers Céline 7, Céline et l'actualité littéraire, 1933-1961*, (textes réunis et présentés par Jean-Pierre Dauphin et Pascal Fouché), Paris, Gallimard, 1986.

## 5. Articles

**Céline, Louis-Ferdinand**, «Acte de foi», *La Gerbe*, 13 février 1941, (cité par François Gibault, *Céline II – Délires et persécutions 1932-1944*, Mercure de France, Paris, 1985).

**Céline, Louis-Ferdinand**, «Céline nous écrit: vivent les juifs!», *Au Pilon*, 2 octobre 1941.

**Céline, Louis-Ferdinand**, «Vers le parti unique?», *Au pilori*, 25 décembre 1941, (cité par Philippe Alméras, *Céline, Entre haines et passion*, Éditions Robert Laffont, Paris, 1994).

**Céline, Louis-Ferdinand**, «Rabelais, il a raté son coup», *Cahiers de L'Herne* n°5, 1965.

## II. Études consacrées à Céline

Cette bibliographie n'est pas exhaustive et recense essentiellement les études citées, de même que celles qui, d'une manière ou d'une autre, ont contribué à son élaboration.

### 1. Ouvrages

**Aebersold, Denise**, *Céline: Un démystificateur mythomane*, Paris, Lettres Modernes, coll. «Archives des lettres modernes», n° 185, 1979.

**Alméras, Philippe**, *Je suis le Bouc – Céline et l'antisémitisme*, Paris, Éditions Denoël, 2000.

**Alméras, Philippe**, *Céline, Entre haines et passion*, Éditions Robert Laffont, Paris, 1994.

**Alméras, Philippe**, *Les idées de Céline*, Paris, Berg international, 1992.

**Bellosta, Marie-Christine**, *Céline ou l'art de la contradiction*, Lecture de *Voyage au bout de la nuit*. (Littératures Modernes), Paris, Presse Universitaires de France, 1990.

**Bénard, Johanne**, *L'inter-dit célinien*, Montréal, coll. «L'Univers des discours», Éditions Balzac, 2000.

**Blondiaux, Isabelle**, *Une écriture psychotique: L. F. Céline*, A. G. Nizet, 1985.

**Bouan, Michel**, *L'Art de Céline et son temps*, Paris, Éditions Allia, 1998.

**Chesneau, Albert**, *Essai de psychocritique de L. F. Céline*, Paris, Lettres Modernes, coll. «Les Archives des lettres modernes», n° 129, 1971.

**De Roux, Dominique**, *La mort de L. F. Céline*, Paris, Éditions Christian Bourgeois, 1966.

**Destruel, Philippe**, *Louis-Ferdinand Céline*, Paris, Nathan, 2000.

- Dunetton, Claude**, *Bal à Korsör, sur les traces de L. F. Céline*, Paris, Grasset, 1994.
- Gibault, François**, *Céline I, Le temps des espérances, 1894-1932*, Paris, Mercure de France, 1977.
- Gibault, François**, *Céline III, Cavalier de l'Apocalypse, 1944-1961*, Paris, Mercure de France, 1981.
- Gibault, François**, *Céline II, Délires et persécutions, 1932-1944*, Paris, Mercure de France, 1985.
- Godard, Henri**, *Céline Scandale*, Paris, coll. Folio, Gallimard, 1998.
- Godard, Henri**, *Les manuscrits de Céline et leurs leçons*, Paris, Du Lérot Éd., 1988.
- Godard, Henri**, *Poétique de Céline*, Paris, Gallimard coll. «Bibliothèque des idées», 1985.
- Henry, Anne**, *Céline écrivain*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1994.
- Kaminski, Hanns-Erich**, *Céline en chemise brune*, Paris, Editions Mille et une nuits, 1997.
- Kaplan, Alice Yaeger**, *Relevé des sources et citations dans Bagatelles pour un massacre*, Paris, Tusson, Du Lérot Éd., 1987.
- Martin, Jean-Pierre**, *Contre Céline*, Paris, José Corti, 1997.
- Morand, Jacqueline**, *Les idées politiques de Louis-Ferdinand Céline*, Paris, Librairie générale de Droit et jurisprudence, coll. «Bibliothèque constitutionnelle et de sciences politiques», t. XLVI, 1972.
- Mugnier, Jean-Paul**, *L'enfance meurtrie de L. F. Céline*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- Muray, Philippe**, *Céline*, Paris, coll. «Tel Quel», Gallimard, 1981.
- Pagès, Yves**, *Les fictions du politique chez L. F. Céline*, Paris, Seuil, coll. «L'univers historique», 1994.
- Pedersen, Helga**, *Le Danemark a-t-il sauvé Céline? (1945-1951)*, (traduit du danois par François Marchetti), Plon, 1975.
- Richard, Jean-Pierre**, *Nausée de Céline*, Cognac, Fata Morgana, 1991.
- Robert, Véronique, Destouches, Lucette**, *Céline Secret*, Paris, Grasset, 2001.
- Séebold, Éric**, *Essais de situation des pamphlets de Louis-Ferdinand Céline*, Paris, Tusson, Du Lérot Éd., 1985.
- Szafran, Willy**, *Louis-Ferdinand Céline – Essai psychanalytique*, Bruxelles, Éd., de L. U.L.B., 1976.



**Tettamanzi, Régis**, *Esthétique de l'outrance, Idéologie et stylistique dans les pamphlets de L. F. Céline* (2 vol.), Paris, Tusson, Du Lérot Éd., 1999.

**Vandromme, Paul**, *Céline et Cie*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1996.

**Vandromme, Paul**, *Louis-Ferdinand Céline*, Paris, Éditions Universitaires, 1963.

**Vitoux, Frédéric**, *La vie de Céline*, Paris, Bernard Grasset, 1988.

**Vitoux, Frédéric**, *Misère et parole*, Paris, Gallimard, coll. «Essais», 1973.

**Vitoux, Frédéric**, *Bébert, Le chat de L. F. Céline*, Paris, coll. «Les cahiers rouges», Éditions Bernard Grasset & Fasquelle, 1976.

**Zagdanski, Stéphane**, *Céline Seul*, Paris, coll. «L'infini», Gallimard, 1993.

## 2. Chapitres d'ouvrages consacrés à Céline

**Dubois, Jacques**, «Louis-Ferdinand Céline», *Les romanciers du réel de Balzac à Simenon*, Paris, coll. «Points Essais», Éditions du Seuil, 2000.

**Durauffour, Annick**, «Céline, un antijuif fanatique», (cité dans Pierre-André Taguieff, *L'antisémitisme de plume: 1940-1944, études et documents*, Paris, Berg International, coll. «Pensée politique et sciences sociales», 1999).

**Lévy, Bernard-Henri**, «Dos Passos, Joyce et Céline», *Le siècle de Sartre*, Paris, Éd. Grasset et Fasquelle, 2000.

**Taguieff, Pierre-André**, «Céline un nouveau prophète», *L'antisémitisme de plume: 1940-1944, études et documents*, Paris, Berg International, coll. «Pensée politique et sciences sociales», 1999.

**Winock, Michel**, «Le scandale Céline», *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, coll. «L'Histoire», Éditions du Seuil, 1982.

## 3. Revues et recueils

**Actes de colloque international de Paris, 1995**, Paris, Tusson du Lérot, Éd. société d'étude célinienne.

«Céline, Louis-Ferdinand», *Cahiers de L'Herne* n° 3, 1963.

«Céline, Louis-Ferdinand», *Cahiers de L'Herne* n° 5, 1965.

«Céline, Louis-Ferdinand», *Cahiers de L'Herne* Éd. Pierre Belfond, 1968.

«Louis-Ferdinand Céline, L'enragé», *Magazine Littéraire* n° 26, février 1969.

«Tout Céline», *Magazine Littéraire* n° 116, septembre 1976.

«Louis-Ferdinand Céline», *Magazine Littéraire*, Hors série n° 4, 4<sup>e</sup> Trimestre 2002.

#### 4. Articles

**Alméras, Philippe**, «Les pamphlets», *Magazine Littéraire* n° 116, septembre 1976.

**Bellosta, Marie-Christine**, «Rééditer les pamphlets?», *Magazine Littéraire* n° 292, octobre 1991.

**Brasillach, Robert**, «Céline prophète», I «Voyage au bout de la nuit» [1943], (repris dans Robert Brasillach, *Les quatre jeudis*, cité par Gisèle Sapiro, *La Guerre des écrivains 1940-1953*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1999).

**Derval, André**, «Céline et les éditions Denoël», *Magazine Littéraire* n° 292, octobre 1991.

**Epting, Karl**, «Céline ne nous aimait pas», Paris, *Cahiers de L'Herne*, n° 3, 1963.

**Gaucher, André**, «Céline, le Génie français et le Juif», *Au pilori*, n° 26, 3 janvier 1941, (cité par Gisèle Sapiro, *La Guerre des écrivains 1940-1953*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1999).

**Geoffroy, Georges**, «Céline en Angleterre», Paris, *Cahiers de L'Herne* n° 3, 1963.

**Gibault, François**, «Céline, cavalier seul», *Magazine Littéraire* n° 317, janvier 1994.

**Gide, André**, «Les Juifs, Céline et Maritain», Paris, *Cahiers de L'Herne* n° 5, 1965.

**Godard, Henri**, «Les voix dans la voix», *Magazine Littéraire* n° 317, janvier 1994.

**Lecarme, Jacques**, «Sartre et Céline deux violents dans le siècle», *Magazine Littéraire* n° 282, novembre, 1990.

**Nizan, Paul**, «Voyage au Bout de la Nuit», *L'Humanité*, 9 décembre, 1932, (repris dans Louis-Ferdinand Céline, *Cahiers de L'Herne*, Paris, Éd. Pierre Belfond, 1968).

**Scullion, Rosemarie**, «Madness and Fascist Discourse, Celine's *Voyage au bout de la nuit*», *The French Review* 61: 5, 1988.

**Rebatet, Lucien**, «D'un Céline l'autre», Paris, *Cahiers de L'Herne*, n° 3, 1963.

**Tettamanzi, Régis**, «Étudier les pamphlets», *Magazine Littéraire* n° 317, janvier 1994.

### III Autour de Céline

#### 1. Bibliographie générale sur la Deuxième Guerre Mondiale

##### Dictionnaires

**Kaspi, A. (sous la dir. de),** *La Deuxième Guerre mondiale*, Paris, Perrin, 1990.

**Keegan, J. (sous la dir. de),** *Dictionnaire de la Deuxième Guerre mondiale*, Paris, Larousse, 1990

**Masson, P. (sous la dir. de),** *Dictionnaire d'Histoire de la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Larousse, 2 tomes, 1979-1980.

**Nouschi, M.,** *Le XX<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Armand Colin, coll., «U», 1995.

##### Ouvrages généraux

**Azéma, J.P.,** *De Munich à la Libération. 1938-1944*, Paris, Seuil, coll. "Points Histoire", 1979.

**Durand, Y.,** *Histoire générale de la Deuxième Guerre mondiale*, Paris, Complexe, 1997.

**Duroselle, J.B.,** *L'Abîme (1939-1945)*, Paris, Imprimerie Nationale, 1982.

**Keegan, J. (dir.),** *La Deuxième Guerre mondiale*, Paris, Éd. Perrin, 1990.

**Masson, P.,** *Précis d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, Paris, Tallandier, 1992.

**Masson, P.,** *Une guerre totale, 1939-1945*, Paris, Tallandier, 1994.

**Miquel, P.,** *La Seconde Guerre mondiale*, Paris, Fayard, 1986.

#### L'Allemagne et la guerre en Europe

**Bloch C.,** *Le III<sup>ème</sup> Reich et le monde*, Paris, Imprimerie Nationale, 1986.

**Broszat M.,** *L'Etat hitlérien, l'origine et l'évolution des structures du III<sup>ème</sup> Reich*, Fayard, 1985.

**Courtois S. (et autres),** *Le Livre noir du communisme*, Paris, Robert Laffont, 1997.

**Kershaw I.,** *Qu'est ce que le nazisme?*, Paris, Gallimard, 1995

**Milza, P.,** *De Versailles à Berlin. 1919-1945*, Armand Colin, 1997.

Steinert, M., *Hitler*, Paris, Fayard, 1991.

## 2. Bibliographie générale sur la France et la Deuxième Guerre Mondiale

### Bibliographie générale

**Azéma, Jean-Pierre**, *De Munich à la Libération, 1938-1944*, Paris, «coll. Points-Nouvelle Histoire de la France contemporaine», Éd. du Seuil, 1979.

**Bédarida, François**, (présentation de) «Résistants et Collaborateurs. Les Français dans les années noires», *L'Histoire*, n° 80, Paris, Éd. du Seuil, 1984.

**Burrin, Philippe**, *La France à l'heure allemande (1940-1944)*, Paris, coll. «Points-Histoire»- Éd. du Seuil, 1995.

**Durand, Yves**, *La France de la Deuxième Guerre Mondiale*, Paris, Éd. Armand Colin, 1993.

**Duquesne, Jacques**, *Les Catholiques français sous l'Occupation*, Paris, coll. «Points-Histoire», Éd. Grasset et Fasquelle, 1996. ,

**Farmer, Sarah**, *Oradour: arrêt sur histoire*, Paris, Éd. Calmann-Lévy, 1994.

**Finkelkraut, Alain**, *L'avenir d'une négation, Réflexion sur la question du génocide*, Paris, Éd. du Seuil, 1993.

**Finkelkraut, Alain**, *La mémoire vaine – Du crime contre l'humanité*, Paris, coll. «Folio Essais», Éditions Gallimard, 1989.

**Gervais-Marx, Danièle**, *La Ligne de démarcation*, Paris, coll. «Mémoire à vif», HB éditions, 1997.

**Jiickel, E.**, *La France dans l'Europe d'Hitler*, Paris, Fayard, 1969.

**Lescure, Jean-Claude**, *Fascisme et nazisme*, Paris, coll. «Histoire», Éd. du Seuil, 1998.

**Taguieff, Pierre-André, Kauffman, Grégoire, Lenoire, Michaël**, (sous la direction de P. A., Taguieff), *L'antisémitisme de Plume: 1940-1944, études et documents*, Paris, Berg international, coll. «Pensée politique et sciences sociales», 1999.

**Winock, Michel** (sous la direction de), *L'Histoire de l'extrême droite en France*, Paris, Éd. du Seuil. 1993.

**Winock, Michel**, «Les deux France», *L'Histoire* n° 173

## Sur l'antisémitisme

**Arendt, Hannah**, *Sur l'antisémitisme: le système totalitaire*, Paris, coll. «Points-Essais», Éd. Calmann-Lévy, 1972.

**Arendt, Hannah**, *Sur l'antisémitisme: les origines du totalitarisme*, Paris, coll. «Points-Essais», Éd. Calmann-Lévy, 1973.

**Bauer, Yehuda**, *Juifs à vendre?*, Paris, éd. Liane Levi, 1996.

**Beauplan, Robert de**, «L'exposition antijuive», *L'Illustration*, 20 septembre 1941.

**Billig, Joseph**, *Le commissariat général aux questions juives – 1941-1944*, Paris, Éd. Du Centre, t. I., 1955-1960.

**Brasillach, Robert**, «La question juive», *Je suis partout*, 15 avril 1938 (cité par Taguieff, Pierre-André, *L'antisémitisme de Plume: 1940-1944, études et documents*, Paris, Berg international, coll. «Pensée politique et sciences sociales», 1999).

**Brasillach, Robert**, «La question singe», *Je suis Partout*, 31 mars 1939.

**Cohen, A.**, *Persécutions et sauvetages. Juifs et français sous l'Occupation et sous Vichy*, Paris, Éd. du Cerf, 1993.

**Drumont, Edouard**, «Les maîtres du monde», *La Libre Parole illustrée*, 1893 (cité par Michel Winock, «Émancipation et exclusion. La France et la question juive», *L'Histoire* n° spécial: *L'antisémitisme*, octobre 2002).

**Finkelkraut, Alain**, *L'avenir d'une négation, Réflexion sur la question du génocide*, Paris, Éd. du Seuil, 1993.

**Finzi, Roberto**, *L'Antisémitisme*, Firenze, coll. XX<sup>ème</sup>, Casterman, Giunti Editoriale, 1997.

**Grunberger, Bela, Desuant, Pierre**, *Narcissisme, Christianisme, Antisémitisme*, Paris, Berg international, 1997.

**Halter, Marek**, *La force du bien*, Paris, Éd. Robert Laffont, 1995.

**Hilberg, Raul**, *La destruction des juifs d'Europe*, Éd. Fayard, 1988.

**Kaspi, André**, *Les Juifs pendant l'Occupation*, Paris, «Points-Histoire», Éd. du Seuil, 1997.

**Martinez, Gilles**, *La Shoah*, Paris, Édition du Seuil, 1999.

**Marrus, Michael R., Paxton, Robert, O.**, *Vichy et les Juifs*, Paris, Éd. Calmann-Lévy, 1981.

**Marrus, Michael**, «Pierre Laval et les enfants Juifs», *Auschwitz, La solution finale, L'histoire* n° 3, Trimestriel octobre 1998.

**Pascal, Pierre**, «La Marche à l'Étoile», *L'Appel*, 11 juin 1942.

**Poliakoff, Léon**, *Histoire de L'antisémitisme*, Paris, Seuil Point, 1991.

**Poliakov, Léon**, *Le Bréviaire de la haine*, Paris, Éditions Complexe, 1886.

**Primo Levi**, *Le devoir de mémoire*, Paris, Éditions Mille et une nuits, 1995.

**Primo Levi**, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, 1987.

**Raymond Garnier, Philippe**, *Une certaine France. L'antisémitisme, 1940-1944*, Paris, Gallimard, 1975.

**Rebatet, Lucien**, «Pour en finir avec les juifs», *Le Cri du peuple*, 6 décembre 1940.

**Riche, Paul**, «Mort aux juifs!» *Au pilori* du 14 mars 1941.

**Sartre, Jean-Paul**, *Réflexions sur la question juive*, Paris, coll., «Idées», Gallimard, 1954.

**Wieviorka, Annette**, «Vichy, les années terribles», *Les Juifs, L'histoire* n°10, janvier 2001.

**Winock, Michel**, «L'antisémitisme est-t-il le cœur de l'Affaire Dreyfus?», *L'Histoire* n° 10, janvier 2001.

**Winock, Michel**, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Paris, coll. «L'histoire», Éditions du Seuil, 1982.

**Winock, Michel**, «Émancipation et exclusion, La France et la question juive», *L'Histoire* n° spécial: *L'antisémitisme*, octobre 2002.

**Zola, Émile**, *Acuso - J'accuse*, (tradução prefaciada e anotada por Jaime Brasil), Lisboa, Guimarães Editores, 1998.

## **Le Gouvernement de Vichy**

**Amouroux, Henri**, *Pour en finir avec Vichy*, Paris, Éd. Robert Laffont, 1982.

**Aron, Robert**, *Histoire de Vichy*, Paris, éd. Fayard, 1954, rééd. Le Livre de Poche (2vol.), 1966.

**Azéma, Jean Pierre et Bédarida, François**, *Le régime de Vichy et les Français*, Paris, Éd. Fayard, 1992.

**Baruch, Marc Olivier**, *Le régime de Vichy*, Paris, coll. «Repères», Éd. La Découverte, 1996.

- Cointet-Labrousse, Michèle**, *Vichy et le fascisme*, Paris, Éd. Complexe, 1987.
- Conan, Eric et Rouso, Henry**, *Vichy, un passé qui ne passe pas*, Paris, coll., «Folio-Histoire», Éd. Fayard, 1994.
- Faure, Christian**, *Le projet culturel de Vichy*, Presses Universitaires de Lyon (C.N.R.S.), 1989.
- Ferro, Marc**, *Pétain*, Paris, Hachette-Pluriel, 1987.
- Giolitto, Pierre**, *Histoire de la Milice*, Paris, Éd. Perrin, 1992.
- Paxton, Robert**, *La France de Vichy 1940-1944*, Paris, Éd. du Seuil, 1973.
- Paxton, Robert et Markus, Michaël**, *Vichy et les Juifs*, Paris, «Livres de Poche-Bibliothèque des essais», Éd. Calmann-Lévy, 1981.
- Rouso Henry**, *Le Syndrôme de Vichy*, Paris, Seuil, 1987.
- Séguéla, Mathieu**, *Pétain-Franco, les secrets d'une alliance*, Paris, Éd. Albin-Michel, 1987.

## **L'Occupation**

- Amoureux, Henri**, *La vie des Français sous l'Occupation*, Paris, Éd. Fayard, 1961.
- Amoureux, Henri**, *La Grande Histoire de la France sous l'Occupation*, Paris, Éd. Robert Laffont, 1976-1987, (8 vol.).
- Amoureux, Henri**, *La grande histoire des Français après l'Occupation*, Paris, coll. "Bouquins", Éd. Robert Laffont, 1978.
- Amoureux, Henri**, *La grande histoire des Français sous l'Occupation* (4 tomes), Paris, Laffont, 1992.
- Azéma J.P., Bédarida**, *La France des années noires*, 2 tomes, Paris, Seuil, 1993.
- Fry, Varian**, *La Liste Noire*, Paris, Éd. Plon, 1997.
- Rossignol, Dominique**, *Histoire de la Propagande en France de 1940 à 1944*, Paris, «Politique d'aujourd'hui», P.U.F., 1979.
- Walter, Gérard**, *La vie à Paris sous l'Occupation*, Paris, Armand Colin, 1980.

## Vie Culturelle sous l'Occupation

- Added, Serge**, *Le Théâtre dans les années Vichy 1940-1944*, Paris, Éd. Ramsay, 1992.
- Bazin, André**, *Le cinéma de l'Occupation et de la Résistance*, Paris, «coll. 10-18», 1975.
- Rioux, Jean-Pierre** (dir.), *La vie intellectuelle sous Vichy*, Paris, Éd. Complexe, 1990.
- Canesi, Jean**, *La Nouvelle Revue Française sous l'Occupation*, Paris, Éd. Olivier Orban, 1989.
- Debu-Bridel, Jacques**, *La résistance intellectuelle*, Paris, Éd. Julliard, 1970.
- Eck, Hélène** (dir.), *La guerre des ondes. Histoire des radios de langue française pendant la seconde guerre mondiale*, Paris, Éd. Armand Colin, 1985.
- Fouché, Pascal**, *L'édition française sous l'Occupation. 1940-1944*, Paris, Bibliothèque de L'Université de Paris VII, 2 vol., 1987.
- Galster, Ingrid**, *Le théâtre de J. P. Sartre devant ses premiers critiques*, Paris, Éd. J.M. Place, 1986.
- Le Boterf, Hervé**, *La vie parisienne sous l'Occupation*, Paris, Éd. France-Empire, 2 vol., 1974.
- Leroy, Géraldi**, *Les écrivains et l'Histoire. 1919-1956*, Paris, Éd. Nathan, 1998.
- Loiseaux, Gérard**, *La Littérature de la défaite et de la collaboration*, Paris, Éd. Fayard, 1995.
- Lordan**, «Paris ma grande ville», *Gringoire*, 3 juillet 1942.
- Martinoir, Francine (de)**, *Littérature occupée. Les années de guerre. 1939-1945*, Paris, Éd. Hatier, 1995.
- Ménager, Yves** (dir.), *La Littérature Française sous l'Occupation* (Actes du Colloque de Reims, 1981), Presses universitaires de Reims, 1989.
- Parrot, L.**, *L'intelligence en guerre*, Paris, Éd. La Jeune Parque, 1945.
- Ragache, G., Jean, Robert**, *La vie quotidienne des écrivains et des artistes sous l'Occupation*, Paris, Éd. Hachette, 1988.
- Rioux, J. P.**, *La vie culturelle sous Vichy*, P.U.F., coll. «Questions au XX<sup>ème</sup> siècle», n° 18, 1990.
- Simonin, Anne**, *Les éditions de Minuit. 1942-1955*, Paris, IMEC Éditions, 1994.



## La Collaboration

**Azéma, Jean Pierre**, *La Collaboration 1940-1944*, Paris, P.U.F., 1975.

**Delarue, Jacques**, *Trafics et crimes sous l'Occupation*, Paris, Éd. Fayard, 1968.

**Delpierre, Bayac**, *Histoire de la Milice*, Paris, Éd. Fayard, 1969.

**Delpia, François**, *Montoire, les premiers jours de la Collaboration*, Paris, Éd. Albin Michel.

**Herbert, R. Lottman**, *La Rive gauche – Du front populaire à la guerre froide*, Paris, Éditions du Seuil, 1981.

**Michel, Henri**, *Paris allemand*, Paris, Éd. Albin Michel, 1982.

**Ory, Pascal**, *Les Collaborateurs 1940-1945*, Paris, Éd. du Seuil, 1976.

**Ory, Pascal**, *La France allemande*, Paris, Éd. Gallimard, 1978.

**Rousso Henry**, *Pétain et la fin de la collaboration. Sigmaringen 1944-1945*, Paris, Éd. Complexe, 1984.

**Rousso Henry**, *La Collaboration. Textes et Débats*, Paris, Le Livre de Poche, 1984.

## La Résistance

**Collins Weitz, Margaret**, *Les combattantes de l'ombre: histoire des femmes dans la Résistance*, Paris, Albin Michel, 1997.

**Dreyfus, François-Georges**, *L'Histoire de la Résistance*, Paris, Éd. Des Fallois, 1996.

**Guillon, Jean-Marie et Laborie, Pierre**, *Mémoire et Histoire: La Résistance*, Privat, 1995 (colloque de décembre 1993 à Toulouse).

**Marcot François** (sous la dir. de), *La Résistance et les Français: Lutte armée et maquis*, Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, diffusion Les Belles Lettres, 1996 (colloque de juin 1995 à Besançon).

**Michel, Henri**, *Histoire de la Résistance en France*, Paris, PUF, coll. «Que sais-je?», 1987.

**Michel, Henri**, *Histoire de la France Libre*, Paris, PUF, coll. «Que sais-je?», 1972.

**Noguères, Henri**, *Histoire de la Résistance en France*, Paris, éd. Laffont - cinq volumes parus entre 1967 et 1981.

**Noguères, Henri**, *La vie quotidienne des résistants de l'Armistice à la Libération*, Paris, Hachette, 1984.

**Prost, Antoine**, (sous la dir. de), *La Résistance, une histoire sociale*, Paris, Les Editions de l'Atelier, 1997.

**Wieviorka. Annette**, *Ils étaient juifs, résistants, communistes*, Paris, Éd. Denoël, 1986.

### **La Libération**

**Kaspi, André**, *La Libération de la France*, Paris, Éd. Perrin, 1993.

**Amoureux, Henri**, *Joies et douleurs du peuple libéré*, Paris, Éd. Masson, 1997.

### **L'Épuration**

**Aron, Robert**, *Histoire de L'Épuration*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1967.

**Assouline, Pierre**, *L'épuration des intellectuels*, Paris, Éd. Complexe, 1996.

**Lottman, Herbert**, *L'épuration*, Paris, Éd. Fayard, 1986.

**Novick, Peter**, *L'épuration française 1944-1949*, Paris, coll. «Points Histoire» Éd. Balland, 1985.

## **3. Bibliographie sur l'engagement intellectuel**

### **Bibliographie générale**

**Bertholet, Denis**, *Sartre*, Paris, éd. Plon, 2000.

**Balvet, Marie**, *Itinéraire d'un intellectuel vers le fascisme: Drieu la Rochelle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984.

**Brenner, Jacques**, *Les lumières de Paris*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1983.

**Chalumeau, Jean-Luc**, *La Pensée en France de Sartre à Foucault*, Paris, Editions Nathan, 1974.

**Chebel d'Appolonia Ariane**, *Histoire politique des intellectuels en France*, Paris, 2 volumes, Éd. Complexe, 1991.

- Crubellier, Maurice**, *Histoire culturelle de la France, XIX-XX siècles*, Paris, coll. U, Librairie Armand Colin, 1974.
- Dambre, Marc**, *Pierre Drieu la Rochelle écrivain et intellectuel*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 1995.
- Denis, Benoît**, *Littérature et engagement -de Pascal à Sartre*, Paris, "Essais", Éd, du Seuil, 2000.
- Drieu la Rochelle, Pierre**, *Journal 1939-1945*, Paris, Éditions Gallimard, 1992.
- Duval, Gaubert**, Lebaron, Marchetti, Pavis, *Le décembre des intellectuels*, Paris, Liber-Raisons d'agir, 1998.
- Goetschel, Pascale, Loyer, Emmanuelle**, *Histoire culturelle et intellectuelle de la France de la Belle Époque à nos jours*, Paris, Armand Colin Éditeur, «Coll. Coursus», série «Littérature», 2002.
- Grover, J. Frédéric**, *Drieu la Rochelle*, Paris, Éditions Gallimard, 1979.
- Judt, Tony**, *Un passé imparfait. Les intellectuels en France 1944-1956*, Paris, Éd, Fayard, 1992.
- Lévy, Bernard-Henri**, *Le Siècle de Sartre*, Paris, Éd, Grasset et Fasquelle, 2000.
- Lottman, Herbert R.**, *La Rive Gauche, Du Front Populaire à la guerre froide*, Paris, «coll. Points», Éd. du Seuil, 1981.
- Ory Pascal**, *La belle illusion*, Paris, Plon, 1994.
- Ory P., Sirinelli J.F.**, *Les Intellectuels en France, de l'Affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1986.
- Sapiro, Gisèle**, *La guerre des écrivains, 1940-1953*, Paris, Éd. Fayard, 1999.
- Seghers, Pierre**, *La Résistance et ses poètes*, Paris, Éd. Seghers, (2 vol.), 1974.
- Semprun, J., Wiesel Elie**, *Se taire est impossible*, Paris, Éditions Mille et une nuits, 1995.
- Sirinelli J.F.**, *Intellectuels et passions françaises*, Paris, «Folio-Histoire», Gallimard, 1990.
- Steel, James**, *Littératures de l'Ombre*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1991.
- Trebitsch, Michel et Granjour, Marie Christine** (sous la direction de), *Pour une histoire comparée de l'intellectuel*, Paris, coll. "Histoires du temps présent", IHTP-CNRS, éd. Complexe, 1998.
- Winock Michel**, «Esprit», *Des intellectuels dans la cité. 1930-1950*, Paris, Seuil, 1996.

**Winock, Michel**, *Le siècle des intellectuels*, Paris, Éditions du Seuil, 1997.

## Particularités

**Aron Raymond**, *Mémoires*, Paris, Julliard, 1983.

**Aron Raymond**, *L'opium des intellectuels*, Paris, Calman-Lévy, 1955. (rééd. 1968).

**Bachelard, Gaston**, *Le matérialisme rationnel*, Paris, P.U.F., 1953.

**Balvet, Marie**, *Itinéraire d'un intellectuel vers le fascisme: Drieu La Rochelle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1984.

**Barrès, Maurice**, *Scènes et Doctrines du nationalisme*, Paris, Félix Guvin, 1902.

**Baudelaire, Charles**, *Les fleurs du mal*, «Projets de préface - préface des fleurs», Paris, (édition établie selon un ordre nouveau, présentée et annotée par Ives Florence), Librairie Générale Française, 1972.

**Beauvoir (de) Simone**, *La Force de l'âge* I et II, Paris, Gallimard, 1960.

**Beauvoir (de) Simone**, *La Force des choses* I et II, Paris, Gallimard, 1963.

**Beauvoir (de) Simone**, *La cérémonie des adieux*, Paris, Gallimard, 1981.

*Les grands hommes français du siècle*, revue *Historia*, édition spéciale 50 ans, décembre 1996.

**Blum, Léon**, *Souvenirs de L'Affaire*, Paris, Gallimard, 1993.

**Bory, Jean-Louis**, *Mon village à l'heure allemande*, Librairie Flammarion, Éditions «J'ai lu», 1945.

**Brasillach, Robert**, *Notre avant-guerre*, Paris, Le livre de Poche, 1992.

**Brasillach Robert**, *Les quatre jeudis*, Paris, Éditions Balzac, 1944.

**Brasillach, Robert**, «Les sept internationales contre la patrie», *Je suis partout*, 25 septembre 1942, reproduit dans les «Oeuvres complètes», vol. 12.

**Bredin, Jean-Denis**, *L'Affaire*, Paris, Fayard/Julliard, Nouvelle édition, 1993.

**Brunet, Jean-Pierre**, *Jacques Doriot. Du communisme au fascisme*, Paris, Balland, 1986.

**Cahm, Eric**, *L'affaire Dreyfus*, Paris, Librairie Générale Française, 1994.

**Camus, Albert**, *Actuelles: Ecrits politiques*, Paris, coll. Folio-Essais, Gallimard, 1950.

**Camus, Albert**, *Lettres à un ami allemand*, Paris, Gallimard, 1948.

**Camus, Albert**, *Caligula*, Paris, Éditions Folio, 1995.

**Drieu la Rochelle, Pierre**, *Gilles*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1973.

- Drieu La Rochelle, Pierre**, *Socialisme fasciste*, Paris, Gallimard, 1934.
- Drieu La Rochelle**, *Récit secret, Exorde*, Paris, Gallimard, 1951.
- Freud, Sigmund**, *Le malaise dans la culture*, Paris, Éditions Quadrige/Puf, 2002.
- Goldberg, H.**, *Jean Jaurès*, Paris Fayard, 1970.
- Guibert, Louis**, «Aujourd'hui la tradition renouvelée!», *L'Appel*, 11 juin 1942.
- Jünger, Ernst**, *Premier journal parisien – journal II – 1941-1943*, Paris, (traduit de l'allemand par Frédéric de Towarnicki), Christian Bourgois Éditeur, 1995.
- Kaplan, Alice**, *Intelligence avec l'ennemi, le procès Brasillach*, Paris, Éditions Gallimard, 2001.
- Kristeva, Julia**, *Pouvoirs de l'horreur*, Paris, Seuil, 1980.
- Kundera, Milan**, *Les testaments trahis*, Paris, Gallimard, 1993.
- Lazare, Bernard**, *Une erreur judiciaire. L'Affaire Dreyfus*, Paris, Allia, 1993.
- Lindenberg, D., et Mayer, P.A.**, *Lucien Herr, Le socialisme et son destin*, Paris, Calmann-Lévy, 1977.
- Lordan**, «Paris ma grande ville», *Gringoire*, 3 juillet 1942.
- Lumyène, J., Lassiera**, *Les Fascistes français (1923-1963)*, Paris, Plon, 1963.
- Miquel, Pierre**, *L'Affaire Dreyfus*, Paris, Presses Universitaires de France, 1973.
- Pascal, Pierre**, «La Marche à l'Étoile», *L'Appel*, 11 juin 1942.
- Saint-Exupéry**, *Lettre à un otage*, N.R.F., Paris, Gallimard, 1944.
- Rebatet, Lucien**, *Les Décombres*, Paris, Éditions Denoël, 1942.
- Rebatet, Lucien**, «Raison de revivre et d'espérer», *Je suis partout*, 7 février 1941.
- Rebatet, Lucien**, «L'Académie de la dissidence ou la tradition prosaïque», *Je suis partout*, n°656, 10 mars 1944.
- Sartre, Jean-Paul**, *Qu'est-ce que la Littérature?*, Paris, «Folio-Essais», Gallimard, 1948.
- Sartre, Jean-Paul**, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, «Folio-Essais», Gallimard, 1996.
- Sartre, Jean-Paul**, *La nausée*, Paris, Éditions Gallimard, 1993.
- Sérant, Paul**, *Le romantisme fascisme ou l'œuvre politique de quelques écrivains français*, Paris, Fasquelle, Paris, 1959.
- Serres, Michel**, *Le contrat naturel*, Paris, Éditions Flammarion, 1992.



## Table des Matières

Abréviations et références.....	13
Introduction.....	17
I. La France sur la voie de l'Antisémitisme.....	25
1. L'Affaire Dreyfus: une expression de l'antisémitisme.....	29
2. Les années tragiques: la France de Vichy.....	39
II. Céline: l'écrivain et la politique.....	63
1. Les idées politiques dans les romans céliniens.....	67
2. Les idées diffusées par les <i>pamphlets</i> .....	92
III. Céline: une écriture de l'antisémitisme.....	105
1. Sur l'antisémitisme célinien.....	109
2. Victime d'injustice: le sentiment de persécution – l'image du juif errant.....	134
3. Céline, «cavalier seul».....	142
IV. Itinéraire d'un exil -Le tribunal des lettres – Les Regrets.....	147
1. Parcours de l'exil.....	151
2 Le procès.....	159

<b>3. Céline, marginal.....</b>	<b>178</b>
<b>4. Les pleurs à l'heure du bilan.....</b>	<b>185</b>
<b>Conclusion.....</b>	<b>193</b>
<b>Bibliographie.....</b>	<b>207</b>
<b>Table des matières.....</b>	<b>227</b>